This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

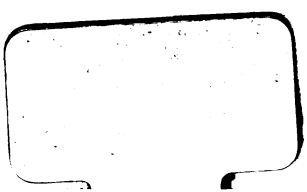
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NAPOLÉON

ET

DE LA GRANDE ARMÉE

EN RUSSIE,

pendant l'année 1812.

Par Le général Gourgaud.

BRUXELLES.

de la société typograph.

1825.

N T O N A L E E T U N I V E R S I T A I R E

EX
DONO

JEAN
ARGUIER
s BANCELS

1876
1961

L A U S A N N E
1961

Digitized by Google

EXAMEN CRITIQUE

DE L'OUVRAGE

DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR.

TOME SECOND.

Digitized by Google

SE TROUVE

A BRUXELLES,

Chez
- BERTHOT, libraire, Marché-aux-Bois.
- TARLIER, rue de la Montagne, n° 306
- WALHEN, boulevard de Lacken.

A MONS,

Chez
- LEROUX, Grande-Place.

IMPRIMERIE DE P.-J. VOGLET.

Digitized by Google

NAPOLÉON

ET

LA GRANDE ARMÉE EN RUSSIE,

OU

EXAMEN CRITIQUE

DE L'OUVRAGE

DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR;

[Gaspard]
PAR LE GÉN. GOURGAUD,

ANCIEN PREMIER OFFICIER D'ORDONNANCE ET AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Rendez à César ce qui est à César.

Az 4469 2

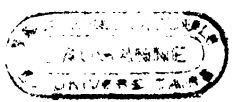
BRUXELLES.

DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1825.

Digitized by Google

51395



DON

Digitized by Google

NAPOLÉON

ET

LA GRANDE-ARMÉE EN RUSSIE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I.

L'AUTEUR nous ramène à Wilna, pour rappeler fort à propos que Napoléon fut l'agresseur, et qu'Alexandre *fut surpris dans cette ville, au milieu de ses préparatifs de défense.* (page 3.—1.) Qu'il nous permette de lui rappeler aussi, que tous les préparatifs de la Russie étaient faits; que son armée était rassemblée sur son extrême frontière; et que l'empereur

Digitized by Google

Alexandre se trouvait déjà à son quartier-général à Wilna, lorsque Napoléon était encore à Paris, dirigeant des négociations pour un rapprochement à l'espoir duquel il ne pouvait renoncer.

M. de Ségur nous entraîne ensuite à Drissa sur les pas d'Alexandre. Il nous dit que « ce fut là seulement qu'il consentit à recevoir pour la première fois « un agent anglais, tant il attachait d'importance à *paraître* jusqu'au dernier « moment fidèle à ses engagemens avec « la France. » (page 4.—2.)

D'abord *être* et *paraître* ne sont point synonymes; ensuite, il nous semble que pour que le cabinet russe se soit décidé à recevoir un agent anglais, il est assez naturel de supposer que ses intelligences avec celui de Londres étaient nouées depuis quelque temps. Nous distinguerons volontiers l'empereur Alexandre de son cabinet. Qui ne sait que, plus d'un an avant la rupture, les agens de l'Angleterre exerçaient en Russie une influence qui ne fut point étrangère aux événemens

Digitized by Google

postérieurs * ? « Ce qui est certain, ajoute « M. de Ségur, c'est qu'à Paris, après le « succès, Alexandre affirma sur son hon- « neur, au comte Daru, que, malgré « les accusations de Napoléon, c'avait été « sa première infraction au traité de « Tilsit. » (page 4, — 2.)

Si nous admettons que la politique russe ne tient compte que de ceux de ses actes qui ont suivi les hostilités, nous devons croire cette assertion. Mais est-ce sérieusement que l'auteur nous rapporte ces détails ? Son devoir d'historien ne lui imposait-il pas l'obligation de rétablir les faits, et d'ajouter à son récit quelques unes des réflexions dont il est ailleurs si prodigue?

* Un auteur recommandable, M. de Montveran, dans son *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre*, imprimée en 1820, et écrit dans un esprit peu favorable au système de Napoléon, s'exprime ainsi : « La Russie fut « excité, soit par les agens de l'Angleterre auprès « de la noblesse russe anti-française... soit par ses « négociateurs auprès de l'empereur Alexandre, « lesquels pour travailler en secret, depuis le « printemps de 1811, n'avaient pas été moins « actifs et moins heureux. » (Tome V, page 358.

Digitized by Google

M. l'officier du palais passe rapidement sur l'opinion que les *ennemis* de l'empereur Alexandre ont de ce prince, *comme homme de guerre* (page 4.—2); mais il s'étend avec complaisance sur ses *mesures politiques*. On convenait, dit-il, « qu'elles étaient singulièrement appro- « priées aux lieux et aux hommes. » (page 5.—3.) M. de ségur aurait pu y comprendre ç les adresses corruptrices « qu'il laissait Barclay faire aux soldats « français et à leurs alliés. » (page 4.—2.)

« Il semble en effet qu'il y eût dans les « moyens politiques qu'il employa, une « gradation d'énergie très sensible. » (page 5.—3.) Et voici en quoi : « Dans « la Lithuanie nouvellement acquise, on « avait tout ménagé en se retirant..... « Dans la Lithuanie ancienne... on avait « entraîné après soi les hommes et tout ce « qu'ils pouvaient emporter... Mais dans « la vieille Russie.... tout ce qui ne pou- « vait pas suivre, avait été détruit. » (page 5 et 6.—4 et 5.)

Aes vieux Russes doivent avoir été

Digitized by Google

bien reconnaissans d'une prédilection qui se manifestait par des actes si humains ; mais *qui aime bien châtie bien.*

L'auteur nous transporte ensuite à Moscou. Il nous dit que *le don d'un serf sur dix*, qu'offrit *sur-le-champ et sans délibération* la noblesse de Moscou, « fut « attribué à la soumission, et fit mur- « murer les principaux nobles; » (page 10. —3.) que, quant aux marchands, dont il nous peint, avec des images hideuses, l'enthousiasme fanatique, à la lecture des injures vomies contre l'empereur Napoléon, « il fallut user de contrainte « pour en obtenir les secours promis avec « tant de patriotisme. » (page 12.—9.)

Ces circonstances lui fournissent une réflexion, on pourrait même dire une maxime, dont il est à regretter qu'il n'ait pas fait quelquefois l'application à l'armée française et à son chef, savoir : que « le détail importe peu.... Que tout dans « le monde perd à être vu de trop près ; « qu'enfin, les peuples doivent être ju- « gés par masses et par résultats. » (page 11.—8.)

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Ici commence le détail de ce qui se passait à Moscou, avant l'arrivée de l'armée française. Le gouverneur comte Rostopchin promet, par une proclamation, de marcher avec cent mille hommes et cent pièces de canon pour défendre Moscou ; mais, dès qu'il apprend que les Fançais approchent, il disparaît en mettant le feu à la ville qu'il est chargé de défendre et de protéger. L'auteur fait du comte Rostopchin un des plus grands hommes des temps modernes.

C'est d'abord *le noble descendant de l'un des plus grands conquérans de l'Asie.* (page 15.—13.) L'échafaudage élevé par M. le maréchal-des-logis du palais tombe, quand on sait que le comte Rostopchin est le fils d'un intendant du comte Orloff, oncle de l'historien de ce nom. Sa fortune commença sous l'empereur Paul, dont il eut la confiance avant son avénement au trône. Il fut successi-

Digitized by Google

vement chargé par ce prince, du portefeuille militaire, et placé au collége des affaires étrangères. Ensuite, il fut fait comte, ainsi que son père, et décoré du grand ordre de Russie. L'alliance de famille, qui existe entre M. de Ségur et lui, explique l'importance avec laquelle cet écrivain cherche à relever sa naissance.

La résolution du comte Rostopchin fut *terrible* sans doute, et telle, qu'il faut remonter aux temps de barbarie pour en trouver des exemples. *Elle fut admirable* (page 15. — 13), dit un Français; elle fut atroce, répond toute l'Europe, et avec elle, les Russes eux-mêmes. Qu'elle obtienne l'immortalité à son auteur, cela n'est point douteux; mais ce sera l'immortalité d'Érostrate. Les passions exaltent encore aujourd'hui cette action; mais le but même ne peut l'ennoblir: c'est un crime dont l'histoire chargera sa mémoire. « Un sujet décide du sort de l'État sans « l'aveu de son souverain; le protecteur, « par la place qu'il occupe, d'un peuple « nombreux, le sacrifie; il conçoit son

Digitized by Google

« plan sans effort, il l'exécute sans hésita-
« tion, et il reste satisfait et tranquille. »
(p. 15 et 16.—14 et 15.) Cette impassibilité, cette satisfaction que M. l'officier du palais admire, resserrent et flétrissent l'âme.

Au lieu d'employer les formes du drame, et l'artifice du romancier, pour égarer le jugement des contemporains sur cet horrible événement, il fallait dire qu'il se trouva un homme avide à tout prix de la célébrité; qui, à une énergie sauvage, joignait une inexorable ambition; qui s'est fait l'instrument d'un cabinet habile dans l'art des séductions, d'un cabinet accoutumé à sacrifier à son intérêt, amis comme ennemis, et sans scrupule sur l'emploi des moyens; que cet homme a été enhardi à braver le désaveu de son souverain, et s'est senti assez d'audace pour assumer sur sa tête l'horreur de cette effroyable catastrophe.

Quand M. de Ségur vante le sacrifice que le comte Rostopchin a fait d'un de ses palais, on pourrait demander si, dans ce grand désastre, tout le monde a été ruiné; si de prétendus sacrifices, faits avec une

Digitized by Google

grande ostentation, n'étaient pas réparés avant d'être consommés; enfin, si dans ce grand incendie, l'or de l'Angleterre n'avait point *assuré* quelques propriétés.

Qui a révélé à notre auteur que Napoléon se serait servi de *l'arme révolutionnaire* en Russie? (page 18. — 16.) L'empereur a répondu lui-même à cette imputation, dans son discours au Sénat, le 20 décembre 1812. « La guerre que je « soutiens contre les Russes, est une guerre « politique. J'aurais pu armer la plus « grande partie de sa population contre « elle-même, en proclamant la liberté des « esclaves. Un grand nombre de villages « me l'ont demandé; mais lorsque je con- « nus l'abrutissement de cette classe nom- « breuse du peuple russe, je me suis refusé « à une mesure qui aurait voué à la mort « et aux plus horribles supplices bien des « familles. »

Digitized by Google

CHAPITRE III.

L'HISTORIEN prétendu de la grande armée dit « qu'un vautour s'embarrassa dans « les chaînes qui soutenaient la croix de « la principale église, et y demeurait sus« pendu. » (page 25. — 24.) Partagerait-il la crédulité du peuple de Moscou? C'est au point du jour, que cet oiseau fut trouvé attaché au clocher. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour deviner que le gouverneur, dont l'esprit inventif s'est exercé dans bien d'autres jongleries, avait préparé ce *présage* pendant la nuit.

Cette observation peut s'appliquer encore à une action beaucoup moins innocente. « Parmi les prisonniers français, « Rostopchin faisait choisir les plus ché« tifs pour les montrer au peuple, qui s'en« hardissait à la vue de leur faiblesse. » (page 24. — 26.) Pour les rendre plus *chétifs*, il les faisait maltraiter, dépouiller, les privait de nourriture pendant trente-six heures; et c'est dans cet état qu'il les

Digitized by Google

faisait promener dans la ville comme des bêtes fauves, les livrant à la risée et aux coups de la populace. Après quoi, il les faisait jeter dans un bagne, où ils périrent presque tous de faim et de misère. Nous avons vu plusieurs de ces malheureux, qui avaient survécu à cet indigne traitement, en faire le récit à l'empereur, à notre entrée à Moscou. Nous avons été chargé de leur faire donner des habits et des vivres. Quelle différence entre cette conduite du gouverneur de Moscou envers des guerriers malheureux, et celle que l'on tint, en 1814, à l'égard des nombreux prisonniers russes qui traversèrent Paris et les autres villes de France! Les commandans de place leur donnèrent des vivres, leur prodiguèrent des soins, et leur épargnèrent jusqu'aux humiliations.

L'état que donne M. de Ségur de l'armée russe dans la position de Fili, qu'il estime de *quatre-vingt-onze mille hommes*, *restes de cent vingt-un mille hommes présens à la bataille de la Moskowa* (page 28.—26.), n'attribue aux Russes qu'une perte de trente mille hommes à

Digitized by Google

cette bataille ; tandis que le colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie (écrivant sous la direction de son maître, et sur les notes et états fournis par les états-majors russes), porte cette perte à cinquante mille hommes. Ainsi, c'est un don gratuit de vingt mille hommes que M. de Ségur fait à l'armée russe. Mais, par compensation, il porte la perte de l'armée française *à quarante mille hommes* (page 28.—26), tandis qu'il est reconnu qu'elle a été infiniment moindre que celle des Russes, dont les masses sont restées si long-temps exposées au feu de quatre cents pièces de canon, placées sur les hauteurs, et habilement dirigées par les généraux d'artillerie Sorbier, Foucher, Pernetti et d'Anthouard.

L'auteur dit que Rostopchin, à la nouvelle que Kutusoff abandonne la ville, *se dévoue*. (page 29.—27.) Le dévoûment du comte Rostopchin peut être révoqué en doute ; car, lorsqu'il fit mettre le feu à Moscou, sa maison fut respectée.

L'horreur de la scène qui termine le jour où Moscou se trouve évacué, est dé-

Digitized by Google

guisée par M. de Ségur. Lorsque Rostopchin fit ouvrir les prisons, un Russe, accusé de trahison, fut arraché du milieu de la horde, à laquelle ce gouverneur donnait la liberté, et fut traduit devant lui. « C'était le fils d'un marchand; il « avait été surpris provoquant le peuple « à la révolte. » (page 30.—29.)

Le fils du marchand n'avait pas été *surpris provoquant le peuple à la révolte;* il s'était borné à traduire un bulletin français. Son père, dont on fait un vieux Romain, n'a point *maudit son fils;* nous savons au contraire, *qu'il maudit* la mémoire de l'homme qui l'en a privé. Le malheureux jeune homme n'a pas été *abattu d'un coup de sabre mal assuré;* ce premier coup lui fut porté par le gouverneur lui-même*, qui le livra ensuite à

* Ce détail nous a été donné par un témoin oculaire. Voici comment l'abbé Surugues, prêtre émigré, curé de la paroisse de Saint-Louis à Moscou, rend compte de cet événement dans une lettre écrite au père Bouvet, jésuite, publiée en Angleterre et en Russie. (Page 31.)

« Le gouverneur fait comparaître devant lui le « sieur Véréachaghin, fils d'un marchand russe,

Digitized by Google

la fureur de la populace *. Rostopchin, qui a déclaré, en s'adressant au peuple de Moscou, que « les tribunaux étant fermés, on n'en avait pas besoin pour faire « le procès au scélérat, » (page 26.—25.) s'empresse de donner ce terrible exemple d'arbitraire, en faisant massacrer un malheureux sans jugement, et de son autorité privée. Bien plus, il le frappe le premier, et le livre à des furieux pour apprendre au peuple à se faire justice lui-même, et à se baigner dans le sang. Que dire au reste des coopérateurs du

« qui avait été convaincu d'avoir traduit une pro-
« clamation de Napoléon, par laquelle il annon-
« çait son arrivée très prochaine à Moscou.... Le
« général-gouverneur.... fait avancer ce malheu-
« reux au milieu des dragons de la police russe :
« Indigne de ton pays, lui dit-il, tu as osé trahir ta
« patrie et déshonorer ta famille; ton crime est
« au-dessus des punitions ordinaires, le knout et
« la Sibérie; je te livre à toute la vengeance du
« peuple que tu as trahi. Frappez le traître, et qu'il
« expire sous vos coups. Le malheureux expire, per-
« cé d'une grêle de coups de sabre et de baïonnette.
« On lui lie les pieds avec une longue corde, et
« son cadavre sanglant est traîné par toutes les rues
« au milieu des outrages de la populace, etc. »

Digitized by Google

comte Rostopchin ! quel noble *entourage* que cette *foule sale et dégoûtante* (page 30.—29.) de galériens et de malfaiteurs qu'il appelle *enfans de la Russie !* (page 31.—30.) De pareils instrumens étaient bien dignes d'une aussi monstrueuse entreprise ! !

CHAPITRE VII.

S'il n'était pas reconnu que l'ouvrage de M. de Ségur n'a été écrit que pour l'effet, que les idées dont il abonde, ne sont nées qu'après que dix ans passés sur les événemens, et que tout ce qui est survenu depuis, en a changé la direction ; les réflexions sententieuses, les images poétiques, la sensibilité étudiée, répandues dans ce chapitre, suffiraient pour le prouver. Les pensées, les sentimens qu'il prête à l'armée, ne se sont présentés à l'esprit d'aucun de nous. L'officier du palais parle de *notre abaissement.* (page 35.—33.) Pourquoi nous serions-nous sentis abaissés ? Nous ne l'avons pas été après

Digitized by Google

notre désastreuse retraite ; pouvions-nous l'être, quand nous étions victorieux, et que nous nous trouvions devant la conquête, qui était le prix de nos travaux et de notre courage? Les sentimens qui remplissaient alors le cœur de tous les soldats, étaient ceux de la gloire et de l'estime que nous accordaient nos ennemis. *L'abaissement* est le partage de la lâcheté et de la trahison.

« Murat, dit l'auteur, fut un moment « tenté de croire... que lui-même devien« drait un nouveau Mazeppa. » (page 37. —36.) Quoi ! le roi d'une des plus belles et des plus riches contrées de l'Europe, aurait envié le rôle d'un chef obscur de quelques hordes de cosaques ! En vérité, cela est un peu fort ! M. de Ségur a pu prêter jusqu'ici à ses personnages des paroles et des actes tout-à-fait en contradiction avec leur caractère et leur position. Mais cette dernière licence est par trop poétique.

Le penchant à la satire égare encore notre historien, quand il dit « qu'un des « officiers de l'empereur, décidé à plaire,

Digitized by Google

« poussa devant son cheval jusqu'à lui, « cinq ou six vagabonds dont il s'était « emparé, s'imaginant avoir amené une « députation. (page 39.—36.)

C'étaient des négocians et autres citoyens de Moscou, qui, voyant la ville abandonnée et livrée par son gouverneur au désordre et au pillage des malfaiteurs, venaient implorer la protection et la générosité du vainqueur. Quel autre motif que le désir de plaire à l'empereur, avait décidé M. de Ségur à solliciter la faveur de faire partie de l'expédition de Russie, et d'y être employé dans des fonctions tout-à-fait étrangères à son grade et à l'état militaire? Nous, qui n'avons jamais servi Napoléon que militairement, nous pouvons certifier que tous les soldats de l'armée française avaient le désir de plaire à leur chef, et de lui prouver leur dévouement. Ceux-là étaient animés de ce désir, qui n'avaient pas tous les jours leur table et leur logement préparés, qui s'exposaient constamment aux privations, aux balles et aux boulets, et qui disaient

Digitized by Google

à Napoléon au fort de la bataille de la Moskowa : *Sois tranquille ; tes soldats ont promis de vaincre, et ils vaincront.*

CHAPITRE V.

Les militaires qui lisent la prétendue histoire de la grande armée, ne peuvent s'empêcher de sourire « de ce secret fré-« missement des cavaliers français, en « entendant les pas de leurs chevaux, » (page 41.—39.) à leur entrée dans Moscou. Il en est de même *de la mélancolie* (page 42.—40.), et de toutes ces vagues rêveries que l'auteur attribue à nos soldats. Il prête ses sensations à l'armée française. Il manque à cette peinture celle du cauchemar, dont les soldats devaient être agités pendant leur sommeil au bivouac. Mais si l'armée eût été troublée par de pareilles visions, eût-elle vaincu à la bataille de la Moskowa ?

« Le gage barbare et sauvage de la « haine nationale, » (page 43. — 42.) que l'auteur suppose nous avoir été laissé par

Digitized by Google

Rostopchin, étaient des galériens, dont le patriotisme avait été puisé dans des tonneaux d'eau-de-vie, qui leur furent livrés. C'est sans doute parce que le comte Rostopchin les avait adoptés, en les qualifiant d'*enfans de la Russie* (page 31. — 30.), qu'ils sont cités ici comme représentant la nation.

CHAPITRE VI.

« NAPOLÉON n'entra qu'avec la nuit dans « Moscou. » (page 46. — 43.)

Quoique le fait de cette entrée nocturne soit de peu d'importance, nous le relevons, parce qu'il est faux, et que l'auteur semble se plaire à présenter l'empereur comme s'introduisant partout furtivement et à la faveur des ombres. Cela sans doute fait image; mais il ne faut pas sacrifier la vérité au romantisme. Le roi de Naples passa le pont de la Moskowa à midi, à la tête de la cavalerie et de l'avant-garde. Sur les deux heures, le ma-

Digitized by Google

réchal Lefebvre, avec une division de la garde, entra à Moscou. Ce fut en ce moment que Napoléon vint s'établir dans une auberge du faubourg de Dorogomilow; le feu n'était point encore dans la ville. Une seule maison, au Bazar, avait été incendiée. Le 15, à six heures du matin, l'empereur se rendit au Kremlin.

Sur un fait simple en lui-même, l'auteur exerce son imagination; il le brode, le grossit, le dénature, en tire des conséquences, qui n'appartiennent qu'à sa manière d'envisager les objets. Un officier fatigué est réveillé par la clarté du feu; il s'assure d'abord si le corps dont il fait partie est en sûreté; et quand il a acquis cette certitude, il se rendort, et laisse faire les autres pour ce qui les regarde. A cette occasion M. de Ségur fait la réflexion suivante : « Telle était l'insou-« ciance qui résultait de cette multipli-« cité d'événemens et de malheurs, sur « lesquels on était comme blasé, et tel « était l'égoïsme produit par l'excès de « fatigue et de souffrance, qu'ils ne lais-« saient à chacun que la mesure de forces

Digitized by Google

« et de sentiment indispensable pour son « service et pour sa conservation person- « nelle. » (pages 49 et 50. — 46.)

Certainement, si l'on était venu chercher M. de Ségur, dont les fonctions se bornaient au service du palais, pour celui d'un corps d'armée, il s'en serait dispensé, sans qu'on pût l'accuser d'insouciance ni d'égoïsme. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'officier dont il parle?

« Le Kremlin renfermait, à notre insu, « un magasin à poudre. (page 50. — 47.)

Le Kremlin ne renfermait pas de magasin à poudre. Dans l'arsenal, tout se ressentait de la précipitation avec laquelle les Russes l'avaient évacué. La cour était couverte d'étoupes, de projectiles, de débris de caisses. Dans les salles, nous trouvâmes quarante mille fusils (anglais, autrichiens et russes), une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres et grand nombre de trophées enlevés aux Turcs; mais on ne put découvrir de poudre à canon : il n'y en avait point dans l'enceinte du Kremlin. Les magasins con-

Digitized by Google

sidérables, dont nous nous emparâmes, étaient situés hors de la ville, dans des bâtimens isolés et à la barrière des Allemands. Ils renfermaient quatre cents milliers de poudre et plus d'un million de salpêtre. Rostopchin avait oublié de les détruire !

« Les gardes endormies et placées né-
« gligemment, avaient laissé tout un parc
« d'artillerie s'établir sous les fenêtres de
« Napoléon. » (page 50. — 48.) L'auteur cherche constamment à représenter l'armée française comme une horde mal organisée. Parce que la garde impériale, logée dans le Kremlin, avait avec elle son artillerie, M. de Ségur nous dit que cette artillerie était restée par *la négligence des gardes endormies*. Attaquer ainsi un corps d'élite, où il y avait tant d'ordre et d'habitude du service, c'est passion de dénigrer.

Pendant la nuit, le feu fut mis dans diverses parties de la ville, mais éloignées du Kremlin. Vers quatre heures du matin, un officier de l'empereur le fit éveiller pour le lui annoncer ; il n'y avait que

Digitized by Google

quelques instans que ce prince venait de se jeter sur son lit, après avoir dicté des ordres à divers corps d'armée, et travaillé avec ses secrétaires. On ne conçoit pas comment M. de Ségur, qui devrait connaître mieux le service intérieur du palais, nous représente toujours Napoléon comme craignant d'être troublé dans son repos. Il devrait savoir que les plus petits officiers n'hésitaient point à le réveiller, pour lui faire leur rapport. L'aide-de-camp de service qui aurait pris sur lui de ne pas le prévenir de l'arrivée d'un officier eût été sévèrement réprimandé. L'auteur devrait se rappeler ce qui eut lieu à Gloubokoé, quand l'aide-de-camp de service tarda d'annoncer à Napoléon l'arrivée d'un officier du roi de Naples.

Ce fut dans la journée du 16 que l'incendie s'approcha du Kremlin, au point d'en compromettre la sûreté. A midi, le feu prit aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal. Quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de

Digitized by Google

notre artillerie y étaient. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'empereur; il se rendit sur les lieux. Le sol, sur lequel se trouvaient nos caissons, était couvert d'étoupes enflammées. Le général Lariboisière donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'empereur y entra. Les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Ils saisissaient entre leurs bras les étoupes enflammées, pour les transporter hors des cours. Le général Lariboisière supplia alors l'empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers, auxquels sa présence faisait perdre la tête. Ce prince retourna alors au palais. Après son départ, cet incendie, qui pouvait avoir des suites si funestes, fut bientôt éteint.

Cet événement s'était passé dans la matinée, et ce ne fut point ce qui décida Napoléon à quitter le Kremlin; le danger semblait au contraire l'y retenir. Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre l'avaient conjuré de quit-

Digitized by Google

ter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir. Un officier * lui ayant rendu compte que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neufchâtel, sur une terrasse élevée du palais, pour vérifier ce fait. L'impétuosité, la violence du vent et la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionnaient une horrible tourmente : le prince de Neufchâtel et l'officier faillirent être enlevés. Quoiqu'ils eussent confirmé à l'empereur que tout était en feu autour du Kremlin, ce prince, accoutumé aux dangers de tous genres, hésitait à reculer devant celui-là, lorsque le prince de Neufchâtel lui fit cette observation : « Sire, si l'ennemi attaque les corps d'armée qui sont hors de Moscou, votre majesté n'a aucun moyen de communiquer avec eux. »

Décidé à quitter le Kremlin, Napoléon envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage à travers la ville brû-

* L'officier d'ordonnance Gourgaud.

Digitized by Google

lée, jusqu'au quatrième corps où il voulait se rendre. Bientôt, il revint dire que les flammes ne lui avaient pas permis de passer. Quelque temps après, un autre officier annonça que le passage devenait libre. L'empereur alors demanda ses chevaux et quitta le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour le garder.

CHAPITRE VII.

« Nous étions assiégés par un océan de « flammes ; elles bloquaient toutes les « portes de la citadelle, et repoussèrent « les premières sorties qui furent tentées. « Après quelques tâtonnemens, on dé- « couvrit à travers des rochers une po- « terne, qui donnait sur la Moskowa. Ce « fut par cet étroit passage, que Napo- « léon, ses officiers et sa garde parvin- « rent à s'échapper du Kremlin.... Une « seule rue étroite, tortueuse et toute « brûlante s'offrait plutôt comme l'entrée « que comme la sortie de cet enfer ; l'em- » pereur s'élança, à pied et sans hésiter,

Digitized by Google

« dans ce dangereux passage..... Nous « marchions sur une terre de feu, sous « un ciel de feu, entre deux murailles « de feu, etc., etc., etc. » (page 57 et 58. —54 et 55.)

Un océan de flammes ne bloquait pas, et ne pouvait bloquer toutes les portes de la citadelle. Il y avait au-delà du fossé, une large esplanade; on ne fut donc pas obligé de tâtonner pour trouver une issue. L'empereur sortit par l'une des grandes portes du Kremlin, accompagné de ses officiers, comme il y était arrivé, et n'en sortit point à travers des rochers. Il descendit sur le quai de la Moskowa, où il monta à cheval. Un des agens de la police de Moscou marchait en avant, servant de guide. On suivit pendant quelque temps le bord de la rivière, et l'on entra dans des quartiers, dont les bâtimens en bois étaient entièrement consumés.

Quoiqu'ayant accompagné Napoléon pendant tout ce trajet, nous n'avons pas vu les *belles horreurs* que M. de Ségur décrit. Nous traversâmes, il est vrai,

Digitized by Google

Moscou sur des cendres, mais non sous *des voûtes de feu*. Peut-être ne prit-on pas la route la plus directe; mais il est faux que, dans ce trajet, l'empereur ait couru des dangers. Il est également faux que notre guide, *incertain et troublé, se soit arrêté* (page 59.—56.), et que ce soit à des *pillards* du premier corps (page 59.—56.) que l'empereur ait dû la vie. Cette rencontre touchante du maréchal Davout, *se faisant rapporter dans les flammes, pour en arracher Napoléon ou périr avec lui*, n'est pas plus exacte. D'ailleurs, M. de Ségur met le lecteur à même d'apprécier la vérité de son récit, par l'aventure du convoi de poudre défilant au travers de ces feux. L'incendie durait depuis trente-six heures; quel est l'officier qui eût été assez insensé pour exposer à une explosion infaillible, un convoi de poudre, en lui faisant traverser la ville, quand on pouvait la tourner par les dehors?

Le maréchal-des-logis du palais n'a pas trouvé, dans ses nombreuses descriptions de marches et de batailles, une

Digitized by Google

seule occasion de parler de l'ordre avec lequel cheminaient ces immenses colonnes d'artillerie, qui, malgré toutes les difficultés, se trouvaient toujours présentes pour foudroyer les bataillons russes, et dont les chefs savaient joindre au courage des batailles, cet esprit de prévoyance qui contribue à en préparer le succès et à en assurer les résultats. Il aurait pu se dispenser du moins de citer, au désavantage de ce corps d'élite, un fait faux.

« L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moscou, avait usé tous ses moyens « de guerre. » (page 60. — 57.)

On voit que l'auteur n'est pas fort au courant des affaires militaires. Si par moyens de guerre, il entend le personnel, nous lui répondrons que l'armée française, qui avait été rejointe par la division Pino, la cavalerie bavaroise du général Pressing et plusieurs détachemens, se trouvait presque aussi forte qu'avant la bataille de la Moskowa. Quant au matériel (l'artillerie), les parcs intermédiaires, que le général Lariboisière avait éché-

Digitized by Google

lonnés entre Mojaïsk et Smolensk, avaient déjà, en grande partie, remplacé les munitions consommées *.

L'empereur était resté à Petrowsky, depuis le 16 au soir jusqu'au 18 au matin, moment où il rentra au Kremlin. C'est dans ces quarante heures que M. de Ségur voudrait qu'il se fût décidé sur le parti qu'il devait prendre, et cela, sans attendre les rapports sur la marche de Kutusoff, et la réponse à la lettre portée par « l'officier supérieur ennemi, qui venait

* Dans une lettre du major général, écrite par ordre de l'empereur au maréchal Bessières, datée de Moscou le 27 septembre 1812, et relative aux évènemens militaires qui ont eu lieu avant l'arrivée à Moscou, on lit : « Kutusoff a fait ce qu'il devait « faire en se retirant par Moscou ; il a remué de la « terre sur plusieurs belles positions, et a cherché « à nous faire croire que pour entrer à Moscou, il « fallait une deuxième bataille. Cette mesure était « tellement bonne, que, si l'état remis par Lari- « boisière, commandant l'artillerie, avait porté « vingt mille coups de canon de moins, l'empereur « se fût arrêté, quoique le champ de bataille eût « été un des plus beaux que nous ayons vus, parce « qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans « artillerie et beaucoup de munitions. »

Digitized by Google

« d'être trouvé dans le grand hôpital. » (page 47. — 45.) Après nous avoir dit que, dans ce court espace de temps passé au château de Petrowsky, Napoléon était resté *étonné, incertain*, l'auteur ajoute : « Il déclare qu'il va marcher sur Péters- « bourg. Déjà cette conquête est tracée « sur ses cartes, jusque-là si prophétiques. « L'ordre même est donné aux différens « corps de se tenir prêts. » Mais qu'on se tranquillise ; *sa décision n'est qu'apparente.* Tout cela est pour sonder *ses ministres les plus intimes*, et *Berthier, Bessières* l'ont *bientôt convaincu, etc.* (pages 61 et 62. — 58.)

Nous avons vu souvent Napoléon raisonnant avec ses officiers et ses ministres, et cherchant à faire passer sa conviction dans leur âme ; nous ne l'avions pas encore vu essayant leur crédulité, et jouant avec eux le rôle de jongleur. C'est une variante que fait ici M. de Ségur.

Cet écrivain suppose que c'est pendant le séjour à Petrowsky, que l'empereur apprend *la marche de Kutusoff sur Kalouga* (page 61. — 58.) ; tandis que ce ne

Digitized by Google

fut qu'après son retour au Kremlin. La vérité historique n'est pas ce que cherche M. de Ségur; elle lui importe peu, pourvu qu'il étale ses faux raisonnemens.

« Il a tant compté sur la paix de Mos-« cou, qu'il n'a point de quartiers d'hiver « prêts en Lithuanie. » (page 61. — 59.) Et que sont donc devenus. « ces approvi-« sionnemens *immenses comme l'entre-« prise?* » (page 120, tome Ier.) Que sont devenus les magasins et les fortifications de Vilna, Minsk, Witepsk, Smolensk, etc.? Le maréchal-des-logis du palais devrait bien nous dire ce qu'il entend par n'avoir pas *de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie.*

Napoléon « se décide donc à rentrer au « Kremlin, qu'un bataillon de la garde a « malheureusement préservé. » (page 62. — 60.) Pourquoi donc *malheureusement préservé*, puisque, quelques lignes plus haut, l'auteur avoue qu'il faut huit jours à Napoléon pour recevoir la réponse d'Alexandre, et *refaire*, *rallier son armée*, etc.? (p. 62 — 60.) Mais M. de Ségur était peut-être mieux logé à Petrowsky

Digitized by Google

qu'au Kremlin ; serait-ce pour cela qu'il voudrait que ce dernier palais eût été brûlé ? Comme il ne donne pas les motifs de son regret, nous ne trouvons que celui-là.

CHAPITRE VIII.

Le retour de l'empereur au Kremlin fournit à M. de Ségur une foule de tableaux hideux de nos bivouacs, et de ce qui se passe dans l'intérieur de la ville.

Nous ne savons pourquoi il tait à ses lecteurs des faits publiés par nos ennemis eux-mêmes. « Les premiers soins de Napoléon, en rentrant au Kremlin, furent « donnés aux malheureux de toutes les « classes. Il ordonna qu'on nommât des « syndics pour faire connaître tous ceux « qui se trouveraient sans asile et sans « subsistance. Il fit ouvrir des maisons de « refuge, pour recevoir les incendiés, et « promit de leur faire donner des rations. « Il se transporta à la maison des enfans

Digitized by Google

« trouvés, qui avait échappé à l'incen-
« die, fit appeler le directeur, M. le gé-
« néral Toutolmin, se fit rendre compte
« de la maison, l'engagea à vouloir bien
« faire son rapport à sa majesté l'impéra-
« trice-mère, et se chargea de l'expédier
« par une estafette; ce rapport est resté
« sans réponse.

« Napoléon s'occupa ensuite du soin
« des hôpitaux, dont une grande partie
« avait été préservée de l'incendie. Mais
« quel fut son étonnement, lorsqu'on lui
« rapporta que ces maisons se trouvaient
« dans le plus grand dénûment des se-
« cours nécessaires, sans médecins, sans
« remèdes, sans surveillans; qu'on avait
« trouvé une quantité prodigieuse de
« morts; que, sur plus de dix mille blessés
« arrivés récemment de l'armée, la moitié
« avait péri faute de secours; que le reste
« luttait entre le besoin et la mort! On
« donna ordre aussitôt à tous les chirur-
« giens de l'armée française, d'établir
« une administration de secours pour
« tous les genres de maladies, en distri-
« buant les malades dans les lieux conve-

Digitized by Google

« nables, et de faire des rapports exacts « de l'état de ces malheureux.

« D'un autre côté, le maréchal Mor- « tier, gouverneur-général de la ville, « et le général de division comte Mil- « haut, commandant de la place, eurent « ordre d'organiser une municipalité, et « une administration de police, pour ra- « mener l'ordre dans la ville et lui pro- « curer des subsistances, etc., etc. »

Ces détails, dont nous reconnaissons l'exactitude, à l'exception du nombre des blessés russes, qui, au lieu de dix mille, s'élevait à plus de vingt-cinq *, sont extraits de la lettre de l'abbé Surrugues, déjà citée. (page 267.)

Ce même abbé Surrugues, curé de Saint-Louis à Moscou, dans une autre partie de sa lettre, dit : « Napoléon fit mettre cinquante mille roubles à la dispo- « sition des syndics chargés du soin des in- « digens. La répartition, qui en fut faite, « assignait environ quatre-vingt-dix rou-

* Il est vrai que plus de la moitié de ces vingt-cinq mille blessés russes, périt dans les flammes, par suite de l'atroce mesure de Rostopchin.

Digitized by Google

« bles à chacun ; mais la difficulté de por-
« ter une monnaie aussi pesante, ayant
« exigé des soins et des lenteurs incompa-
« tibles avec la précipitation du départ des
« Français, cette distribution a été presque
« sans effet, etc. »

Est-ce pour suivre une maxime célèbre, placée par Beaumarchais dans la bouche d'un de ses personnages, que M. de Ségur commence par accuser nos soldats d'élite et même nos officiers de *se précipiter pour piller*? (p. 66.—64) et qu'il cherche ensuite à les excuser, en disant « que ce n'était point par cupidité ; qu'ils « croyaient qu'une main lavait l'autre, « et qu'ils avaient tout payé par le dan-« ger. » (page 68.—66.)

La justification n'est-elle pas pire que l'accusation? Pourquoi donc avilir ainsi gratuitement ses compatriotes? Cette sévérité à leur égard n'aurait-elle pas été suggérée à l'auteur par le souvenir de l'action d'un personnage, qui, curieux de schalls et d'étoffes de l'Inde, s'introduisit dans la cave d'un marchand du bazar, par une ouverture pratiquée au haut de

Digitized by Google

la voûte ? De cette cave, il remettait à des soldats les effets qu'il en tirait. Ceux-ci, pensant que ces effets étaient autant leur propriété que la sienne, disparurent en les emportant, laissant dans la cave le personnage que sa cupidité y avait fait descendre. Cependant, ce pillard-amateur n'avait pas pour excuse qu'il pouvait croire *qu'une main lavait l'autre, et qu'il avait tout payé par le danger*. Car il n'avait pas besoin de s'y exposer ; le seul qu'il ait couru dans cette campagne, à notre connaissance, ait été de rester dans la cave.

Il y a, au reste, une très grande différence entre *piller* et *prendre des vivres*. Que M. de Ségur, qui avait, deux fois par jour, son couvert mis à la table de service, chez l'empereur, n'ait pas eu besoin de prendre la peine d'aller chercher des vivres, cela se conçoit. Mais qu'il trouve mauvais que de pauvres officiers de régiment, qui n'ont point cet avantage, qui voient brûler une maison ou un magasin, y prennent quelques bouteilles de vin et quelques provisions ; qu'il

Digitized by Google

traite cela de pillage, c'est un abus de mots et une rigueur qu'on ne peut qualifier.

L'auteur aurait dû dire sans réticence et sans détours oratoires, que le genre de guerre actuellement adopté, se faisant avec des armées immenses, dont les mouvemens prompts et rapides accumulent quelquefois en un jour deux cent mille hommes sur un point, il est devenu entièrement impossible de faire subsister les troupes avec des distributions régulières: que les étrangers l'ont éprouvé en Allemagne et en France, où ils ont *maraudé et pillé* tout à la fois; que ce qu'on doit empêcher, c'est de maltraiter les habitans; que sous ce rapport, aucunes troupes en Europe n'ont montré plus d'humanité que les Français; que les plaintes pour meurtre ou viol, étaient presque inconnues dans les pays occupés par nos soldats, et qu'au contraire on a reproché ces excès aux étrangers et surtout aux Russes dans presque tous les villages où ils ont passé, même en Allemagne, chez leurs alliés. C'est cependant

Digitized by Google

cette armée russe que M. de Ségur nous peint comme *ayant atteint la véritable gloire* (page 75. — 77); tandis qu'il ramène sans cesse les yeux du lecteur sur le *pillage* de nos malheureux soldats, prenant du lard et de la farine. *

* La lettre de l'abbé Surrugues, curé de la paroisse de Saint-Louis, à Moscou, que nous avons déjà citée, contient les passages suivans sur le pillage de cette capitale. Le témoignage de ce prêtre émigré est d'autant moins suspect, que c'est celui d'un ennemi de Napoléon.

« Cependant la populace brisait avec violence « les portes et enfonçait les caves des boutiques « menacées du feu. Le sucre, le café, le thé, furent « bientôt au pillage ; puis les cuirs, les pelleteries, « les étoffes, et enfin tous les objets de luxe. Le « soldat, qui d'abord n'avait été que tranquille « spectateur, devint bientôt partie active ; les ma- « gasins de farine furent pillés, le vin et l'eau-de- « vie inondèrent toutes les caves, etc. En effet, le « projet d'incendier la ville une fois bien constaté « comme une mesure de guerre employée par le « gouvernement russe, le pillage devenait comme « une représaille inévitable de la part d'un enne- « mi.

« On a remarqué que la populace de Moscou « avait joué le plus grand rôle dans le pillage ; c'est « elle qui a découvert les caves les plus secrètes

Digitized by Google

« Au reste, ajoute-t-il, on s'est trop « étonné des vertus comme des vices de « l'armée française; c'étaient les vertus « d'alors, les vices du temps..... les unes « furent moins louables, et les autres « moins blâmables, en ce qu'ils étaient, « pour ainsi dire, commandés par l'exem-

« aux soldats français pour partager le butin; c'est « elle qui a introduit les cosaques chez les particu- « liers au départ des Français, et les paysans des « environs de Moscou qui venaient prendre part « au brigandage, emportaient chez eux et enfouis- « saient tout ce qu'ils pouvaient.

. . . . . .

« Une chose bien digne de remarque, c'est que « le pillage provoqué par le besoin, fut alimenté « et excité par l'infidélité des gens de maison, qui « pour la plupart trahirent leurs maîtres, en indi- « quant les klodowoie et les caves secrètes afin de « partager le butin; et après le départ des Fran- « çais, la populace de Moscou et des environs a « laissé des traces ineffaçables de son insatiable avi- « dité.

. . . . . .

« Les Français, grâce à la sauve-garde qu'on nous « avait donnée à leur arrivée, ont respecté notre « enceinte. Elle avait été intacte jusqu'à l'entrée « des cosaques qui les ont remplacés, sans qu'il y « eût aucune autorité pour les comprimer. Je suis

Digitized by Google

« ple et les circonstances. » (page 70 et 71.—68 et 69.)

Comme il n'y a point de vertus et de vices de convention, que les vertus et les vices sont de tous les temps, on pourrait voir dans cette réflexion une atteinte nouvelle à la réputation de l'armée française.

« fort heureux, pour mon compte, d'en avoir « été quitte pour quelques couverts d'argent, bou- « teilles de vin, provisions de sucre, etc.

« Grâce au ciel, l'église Saint-Louis échappa au « pillage, mais elle ne put éviter la visite des cosa- « ques à leur retour.

. . . . . .

« Les malheureux pillés vont trouver l'empereur « Napoléon à Pétrowski pour implorer sa bien- « veillance, il parut s'attendrir sur leur sort, et « leur promit de s'occuper des moyens d'y remé- « dier. Plus de quatre cents d'entre eux furent re- « cueillis avec autant de zèle que de générosité « dans la maison de Zapatof, à la Porte-Rouge, et « y trouvèrent non seulement un asile assuré, « mais encore des soins et des subsistances.

« Plusieurs se rendirent à l'hôtel de M. le comte « Razomowski, habité par le roi de Naples, et « furent accueillis par ce dernier avec humanité; « il leur fit distribuer quelques secours, mais bien « insuffisans pour tant de monde. »

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Kutusoff, en abandonnant Moscou, s'était dirigé sur la route de Kolomna. Le 15 septembre, l'armée russe séjourna à Panki, à quatre ou cinq lieues de Moscou; le 16, elle traversa la Moskowa à Borowskoé. Kutusoff résolut alors de prendre, sur le flanc de la ligne d'opérations de l'armée française, une position offensive contre les communications de cette armée, et qui lui permît en même temps de couvrir Kalouga et les provinces méridionales de la Russie. La position de Tarontino, derrière la Nara, lui procurant l'avantage de couper la route centrale de Moscou à Kalouga, et de pouvoir se porter également sur les deux autres grandes routes, qui passent par Zerpouchow et Malojaroslawetz, fut choisie pour faire faire halte à l'armée russe.

Le roi de Naples avait d'abord pensé que l'ennemi se retirait directement sur l'Occa; mais aussitôt qu'il eut reconnu le

Digitized by Google

véritable mouvement de l'armée russe, il la suivit dans sa nouvelle direction. Quelques militaires se sont étonnés que Kutusoff, s'il n'avait pas l'intention de livrer une seconde bataille, avant d'abandonner Moscou, se soit retiré sur cette capitale, pour se reporter de là sur la route de Kalouga ; mouvement qu'il pouvait faire directement et si facilement de Mojaïsk. Il paraît que les suites de la perte de la bataille de la Moskowa, dérangèrent complétement les projets du général russe, et que, débordé sur son flanc droit par les Polonais, il n'espéra faire avec sécurité son mouvement de flanc, qu'en se couvrant par la Moskowa, au-delà de Moscou.

M. de Ségur ne donne aucun détail des mouvemens militaires ; il aime beaucoup mieux faire des tableaux, qu'il a probablement copiés d'après les Russes, ou qu'il a pris dans son imagination, comme la majeure partie de son ouvrage. Il suppose que les soldats russes entendaient *le bruissement des flammes*, à sept ou huit lieues de distance. Il dit qu'on « voyait

Digitized by Google

« le feu de leurs regards sombres et me-
« naçans, répondre à ces feux qu'ils
« croyaient notre ouvrage. Il décelait
« déjà cette vengeance féroce, qui fer-
« mentait dans leurs cœurs, qui se répan-
« dit dans tout l'empire, et dont tant de
« Français furent victimes. » Ceci est écrit à la page 73.—70; et à la page 75.—72, on lit, au sujet de ces mêmes Russes, ces phrases qui semblent impliquer contradiction : « Depuis, ils n'ont rien ré-
« clamé, même au milieu de la capitale
« ennemie qu'ils ont préservée. Leur re-
« nommée en est restée grande et pu-
« re, etc. » (page 75.—11.)

« Leur sacrifice a été complet, sans ré-
« serve, sans regrets tardifs; » (page 75.—72) et nous venons de voir qu'il a été l'ouvrage d'un seul homme. Comment cet homme a-t-il réussi? c'est en cachant aux habitans son funeste projet; c'est en les forçant d'abandonner leur ville par les menaces les plus violentes; c'est en ouvrant les prisons aux malfaiteurs, et en leur mettant les torches à la main, c'est en éloignant de la ville tous les moyens d'éteindre l'in-

Digitized by Google

cendie. C'était si peu un acte de patriotisme de la part des Russes, que les habitans qui restèrent dans Moscou, joignirent leurs efforts aux nôtres pour arrêter le progrès des flammes *. *Un sacrifice complet* c'est celui de la ville de Sagonte, dont les habitans se précipitèrent dans les flammes, après y avoir jeté leurs femmes, leurs enfans et leurs trésors ; une telle action commande justement l'admiration. Mais des bandits, qui incendient une ville où ils ne possèdent rien, à la voix d'un homme que ses

* « Pendant ce temps le feu embrasait la partie « basse de la Patrowska, et consumait toutes le « boutiques situées au bas du pont des Maréchaux. « La flamme poussée par le vent menaçait de fran- « chir tout l'espace du pont, et de dévorer toutes « les boutiques, qui sont au-delà en remontant vers « la Loubianka ; déjà les habitans de ce quartier, « chacun le paquet sur le dos, semblaient préparés « à ce dernier sacrifice. Dans l'église de Saint-Louis « tout était dans la plus profonde consternation ; « tous les malheureux réfugiés dans cette enceinte, « le paquet à la main et résignés à leur sort, s'étaient « présentés chez moi pour recevoir la dernière ab- « solution. Je les priai de différer encore en pro- « mettant de les avertir quand il en serait temps. Je

Digitized by Google

concitoyens maudissent au point qu'il n'ose, pendant plusieurs années, reparaître au milieu d'eux, ne peuvent inspirer que l'horreur.

Depuis, ils n'ont rien réclamé, etc. N'ont-ils donc pas pris leur part du milliard imposé à la France?

Leur renommée est restée grande et pure; ils ont connu la vraie gloire. La vraie gloire consisterait-elle à massacrer les prisonniers, à les exposer nus sur la neige, pour les faire mourir dans d'horribles angoisses? Consisterait-elle à piller,

« me transporte aussitôt au lieu du danger; je n'y « arrivai que couvert d'étincelles et de brandons « enflammés. Il n'y avait qu'un coup du ciel qui « pût nous sauver : il inspira à la compagnie de « grenadiers postée dans cet endroit, le courage de « s'armer de seaux et d'arroser les toits des maisons « les plus exposées, avec tant d'activité, que l'on « prévint les atteintes du feu. Ce fut le salut de « tout ce quartier, qui est le seul de la ville qui soit « resté intact, et qui comprend tout le haut du « pont des Maréchaux, la Rojestkuka, les deux « Loubianka, la Poste, la Banque, le Tchistiprout, « et l'extrémité de la Patrowska située entre les deux « boulevards, ainsi que la Maraceca. »

(*Extrait de la lettre de l'abbé Surrugues.*)

Digitized by Google

à violer nos femmes; à brûler nos villages, comme ils l'ont fait dans toute la Champagne? Que l'auteur aille demander aux habitans de nos provinces de l'est, ce qu'ils pensent *de cette renommée grande et pure, et de la vraie gloire des Russes*, il verra ce qu'ils lui répondront.

M. de Ségur cite avec éloge l'action du comte Rostopchin, qui brûle sa maison de campagne, en déclarant que « c'est « pour qu'elle ne soit pas souillée par « la présence des Français. » (page 76. —74.)

Est-il de bon goût à un français de répéter cette grossière injure? La conduite postérieure de M. Rostopchin n'a pas répondu à ses paroles; car, peu après on l'a vu venir au milieu de ces mêmes Français, et marier sa fille à l'un d'eux. *

Nous demanderons à l'auteur, qui s'établit l'apologiste de M. Rostopchin, de nous dire si ce comte russe ne s'est pas cru obligé de brûler sa maison de cam-

* Le neveu de M. le comte Philippe de Ségur.

Digitized by Google

pagne, par la crainte d'encourir le reproche de paraître n'avoir rien perdu dans ce grand désastre, dont il s'était fait l'instrument.

M. l'officier du palais s'étonne qu'après onze jours, Napoléon soit encore à Moscou, *perdant ainsi le temps qu'il fallait gagner.* (page 79.—77.) Il était naturel d'espérer que l'armée russe, ayant été presque anéantie à la bataille de la Moskowa, l'empereur Alexandre ferait la paix à Moscou. Cette capitale ayant été brûlée, Alexandre pouvait craindre que Napoléon, paralysant l'armée de Kutusoff par quelqu'une de ces manœuvres décisives, qui lui étaient familières, ne se dirigeât rapidement sur Pétersbourg. Toutes les nouvelles qu'on recevait de cette ville, annonçaient la peur qu'on avait de ce mouvement. Déjà les archives étaient embarquées, et on s'attendait à voir arriver les Français. Il est permis de penser que, si Alexandre eût été livré à lui-même, il n'eût pas voulu courir ces dangers, et eût signé la paix. Il en fut empêché par la haute noblesse russe, et

Digitized by Google

par les commissaires anglais, qui mêlèrent à la séduction le souvenir d'une sanglante catastrophe. C'était afin d'atteindre ce but, que ces hérauts de la guerre perpétuelle s'étaient servis du gouverneur de Moscou pour incendier cette capitale, voulant par sa destruction exciter la haine nationale, nous priver d'un tel gage au moment de traiter, et opposer un puissant obstacle à la paix. L'opinion flatteuse que Napoléon avait conçue à Tilsit et à Erfurt du caractère et des sentimens de l'empereur russe, justifie l'espérance qu'il a pu conserver que ce souverain, méprisant d'odieuses insinuations, écouterait plutôt les véritables intérêts de son pays, que des considérations purement personnelles.

Pendant que Napoléon attendait cette réponse d'Alexandre, il s'occupait sans relâche de faire reposer son armée; de réparer les pertes de toute espèce qu'elle avait faites; d'organiser les hôpitaux, de procurer des secours à ses blessés, et de réunir les approvisionnemens de tout genre qui se trouvaient épars dans la ville.

Digitized by Google

Ses soins même ne se bornèrent pas à ses troupes. Les malheureux habitans de Moscou, qui étaient restés dans cette ville, y eurent part. Il employa ses efforts à adoucir leur triste situation. Les blessés russes, qui se trouvaient dans les hôpitaux et dans les maisons que le feu avait respectés, furent traités comme les nôtres. Sa sollicitude s'étendit même au culte; il fit rouvrir les églises qui n'avaient pas été brûlées; il y appela les popes et curés, qui étaient dispersés, et donna un nouvel exemple de son respect pour les sentimens des peuples envers leurs souverains, en les invitant à prier pour Alexandre *.

* « On doit à la vérité de l'histoire, d'observer ici « que les autorités constituées, loin de s'être oppo- « sées à l'exercice du culte national, donnèrent des « ordres pour découvrir des popes, et les obliger « à reprendre leurs fonctions. On en trouva quel- « ques uns, mais ils se défendaient de célébrer leur « office sous différens prétextes. Plusieurs sans « doute avaient un motif très légitime, puisque « leur église avait été brûlée; on offrit aux autres « tous les secours nécessaires pour reprendre l'exer- « cice de leur ministère; mais soit crainte, soit toute « autre raison, on ne put en déterminer que trois « ou quatre au bout de trois semaines.

« Un seul pope de mon voisinage me consulta

Digitized by Google

L'auteur prête encore ici des discours à plusieurs personnages, sans doute pour leur faire une réputation de franchise, de courage et surtout de prévoyance. Napoléon voulait envoyer un négociateur auprès d'Alexandre; mais M. le duc de Vicence, *plus capable d'opiniâtreté que de flatterie* (page 82. —80), refusa. Les personnes qui connaissent M. le duc de Vicence, pourront-elles ajouter foi à un pareil fait? Elles savent bien qu'il avait assez le sentiment de ses devoirs et de sa

« pour savoir s'il pouvait reprendre ses fonctions;
« c'était un pope étranger, aumônier du régiment
« des chevaliers-gardes, surpris par les Français lors
« du départ de l'armée russe; je l'y engageai avec
« instance. Il obtint du commandant de la place,
« la sauve-garde nécessaire pour faire son office avec
« décence; et le peuple accourut en foule à la seule
« église qui fût ouverte à son culte. On avait fait
« craindre au pope qu'il serait forcé de prier, non
« pour l'empereur Alexandre, mais pour Napo-
« léon. L'assurance lui fut donné en ma présence,
« qu'il n'avait pas à changer un seul mot à sa litur-
« gie, et pouvait continuer à prier pour son sou-
« verain légitime. Il célébra son office comme à
« l'ordinaire, et chanta le *Te Deum*; c'était le jour
« de l'anniversaire du sacre d'Alexandre. »

(*Extrait de la lettre de l'abbé Surrugues.*)

Digitized by Google

propre dignité, pour ne pas repousser les missions que l'empereur daignait lui donner; et que, certes, s'il eût eu à en refuser une, il n'eût pas commencé par celle qui avait pour but d'empêcher l'effusion du sang. Pour savoir que penser de toutes ces conversations pleines de rudesse, de ces marques de fierté sans objet, de cette absence de toute bienséance, nous en appelons à ceux qui ont vu Napoléon descendre du trône, et à la merci de ses ennemis. Quel est celui qui, même à Saint-Hélène, eût osé se conduire ainsi envers lui?

Les dernières paroles de l'empereur à Lauriston furent : « Je veux la paix; il « me faut la paix; je la veux absolument; « sauvez seulement l'honneur. » (page 83. — 82.)

L'empereur désirait la paix, puisqu'il n'avait fait la guerre que malgré lui. Il peut en avoir exprimé le désir au général Lauriston; mais il ne peut s'être servi de cette expression, *sauvez l'honneur*, puisque l'honneur français n'était nullement

Digitized by Google

compromis; et la preuve en est que, malgré nos désastres, il n'a reçu aucune atteinte.

CHAPITRE X.

M. DE SÉGUR, en informant ses lecteurs de l'arrivé du général Lauriston au quartier-général d'Alexandre, présente ce négociateur comme heureux de *rompre une négociation qu'il désapprouvait.* (page 84. — 82.) S'il en eût été ainsi, le général Lauriston se fût facilement aperçu que les Russes ne voulaient que gagner du temps, et n'avaient nullement l'intention de faire la paix. Cependant, sa correspondance contribua, tout autant que celle du roi de Naples, à entretenir les espérances de l'empereur. A en croire l'auteur, Napoléon et le roi de Naples seuls partageaient une illusion que le général Lauriston aurait dû dissiper.

« Murat, las des batailles, regrettant « son trône depuis qu'il n'en espérait pas « un meilleur, se laissa enchanter, sé-

Digitized by Google

« duire et tromper. » (page 85. — 83.)

Que veut dire l'auteur par cette espérance qu'avait conçue Murat d'un trône meilleur? Est-ce de la Pologne qu'il veut parler? Mais Murat n'a jamais pensé à changer le riche royaume de Naples contre les déserts de la Sarmatie, et il n'en fut jamais question. Si le royaume de Pologne eût été rétabli, c'eût été le prince Poniatowski, plutôt que Murat, qui eût régné à Varsovie.

Ce même Murat, qui n'espère plus un *trône meilleur* que celui de Naples, est représenté quelques lignes plus loin comme flatté de l'idée d'être *roi des Cosaques*. (page 87. — 86.)

Une batterie d'artillerie, appartenant à une division italienne, fut attaquée sur la route par des partisans, qui mirent le désordre dans ce convoi et firent sauter quelques caissons; mais ils ne purent emmener les pièces. A cette occasion, l'auteur flétrit d'un trait de plume un officier par l'imputation de *lâcheté*. (page 88. — 87.) Le fait est que l'empereur fit prendre des renseignemens, des-

Digitized by Google

quels il résulta que cet officier avait été plus malheureux que coupable; et l'affaire en resta là.

Qui peut ajouter foi à cet enthousiasme que M. de Ségur attribue aux recrues russes? « Aucun, dit-il, ne manquait à « l'appel national. La Russie entière se « levait; les mères avaient, disait-on, « pleuré de joie en apprenant que leurs « fils étaient devenus miliciens; elles cou- « raient leur annoncer cette glorieuse « nouvelle, et les ramenaient elles-mê- « mes, pour les voir marquer du signe « des croisés, et les entendre crier : Dieu « le veut! » (page 90. — 89.)

La condition du serf est telle que l'état de soldat russe, tout misérable qu'il est, lui paraît un bien-être. Cependant, depuis le désastre des armées d'Alexandre, la terreur et le découragement qu'avaient inspirés les armées françaises, étaient tels que les recrues ne voulaient plus marcher. Pour leur faire rejoindre le camp de Tarontino, on les attachait deux à deux, et ils étaient conduits par des cosaques, qui les frappaient du bois

Digitized by Google

leurs lances. Si M. de Ségur avait consulté les officiers français prisonniers, qui avaient été transportés sur les derrières de l'armée russe, voilà ce qu'il aurait appris.

L'auteur, dont l'imagination est toujours dans les nuages, et qui nous a déjà donné comme un présage, l'histoire d'un vautour pris dans les chaînes d'un clocher, nous présente comme un funeste pressentiment « ces nuées d'oiseaux si-« nistres, qui semblent vouloir défendre « la croix du grand Yvan. » (page 92. — 90.) La tour Yvan étant la plus haute de la ville, il était tout naturel qu'elle donnât constamment asile à un grand nombre de corbeaux, surtout après l'incendie, qui avait détruit presque tous les clochers.

L'auteur veut que ce présage ait singulièrement frappé l'esprit de l'empereur, « qu'il dit accessible à tous les pressenti-« mens; il a beau s'efforcer de voir et de « montrer son étoile dans un soleil bril-« lant*, cela ne le distrait pas. Au triste

* Une étoile dans un soleil, cela est curieux !

Digitized by Google

« silence de Moscou morte..... se joignait « le silence encore plus menaçant d'A- « lexandre. Ce n'était point le faible bruit « des pas de nos soldats errans dans ce « vaste tombeau, qui pouvait tirer notre « empereur de sa rêverie....

« Ses nuits surtout deviennent fati- « gantes. Il en passe une partie avec le « comte Daru. » (p. 92.—91.) Le comte Daru sera peu flatté de ce rapprochement, sans doute involontaire.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ces conversations; on peut facilement s'apercevoir qu'elles ont été faites après les événemens.

CHAPITRE XI.

M. DE SÉGUR, constant dans son système, nous représente l'empereur se complaisant à s'abuser lui-même sur l'état de ses affaires, » s'aidant de tout pour espérer, « quand vinrent tout à coup les premières « neiges; avec elles tombèrent toutes les « illusions, » (p. 98.—98.) *Les illusions* de

Digitized by Google

l'empereur ne *tombèrent pas avec la neige*. Considérant qu'il avait fait, pour arriver à la paix, tout ce que son devoir lui prescrivait, que les espérances que Murat et Lauriston avaient fait naître, ne se réalisaient pas, et qu'il n'avait plus qu'un mois de beau temps pour agir, il se décida à se rapprocher de ses renforts. L'auteur reproche à Napoléon de n'avoir pas voulu laisser *une partie de son artillerie dans Moscou*. L'armée, autour de cette ville, avait encore, à l'époque du départ, six cent une pièces de canon attelées, avec un approvisionnement complet. Les attelages de l'artillerie avaient été renforcés par les chevaux de l'équipage de pont, qui fut laissé au Kremlin. Il ne pouvait donc pas venir dans l'esprit de l'empereur d'abandonner aux Russes une partie de son artillerie; c'eût été un tort d'autant plus grand, qu'il s'attendait à une nouvelle bataille. Mais M. de Ségur court après toutes les occasions de faire passer Napoléon plutôt pour un homme privé de ses facultés, que pour un habile général.

« Dans ce pays désert, il ordonne, dit-

Digitized by Google

« il, l'achat de vingt mille chevaux. » (Page 99. —98.)

Une foule d'individus de l'armée avaient beaucoup plus de chevaux que les règlemens ne le comportaient. Ce fut cet excédant que l'empereur voulut faire acheter, pour le donner à l'artillerie et aux équipages militaires.

Ainsi qu'à Wilna, à Smolensk, Napoléon est montré entouré de *regards désapprobateurs*. « Il s'épanche franchement « avec le comte Daru. » (Page 100.) Il annonce son projet d'écraser Kutusoff, et de marcher sur Smolensk. Mais le comte Daru, « jusque là de cet avis, lui dit qu'il « est trop tard; que l'armée russe est re- « faite..... Que, dès que son armée aura « le visage tourné vers la France, elle lui « échappera en détail, etc. Eh! que faire « donc? s'écrie l'empereur. » (Page 100.)

La situation de Napoléon, réduit à prendre le conseil d'un administrateur sur les mouvemens à faire, n'est que bizarre; mais cette exclamation de l'homme que nous avons vu si grand et si puissant, *eh! que faire?* inspire la compation. Heu-

Digitized by Google

reusement que le maréchal-des-logis du palais vient à son secours, en lui faisant donner un avis par le comte Daru. Voici *ce conseil de lion :* « Rester ici ; faire de « Moscou un grand camp retranché et y « passer l'hiver. Le pain et le sel n'y man- « queront pas ; il en répond. » (page 100.) L'empereur aurait pu y compter ; si, depuis le commencement de la campagne, les soins de l'administration avaient pu faire vivre l'armée.

« Pour le reste un grand fourrage suf- « fira (page 100.) L'auteur, qui fait parler le comte Daru si à propos, oublie qu'il a dit dans la page précédente : « Napo- « léon veut qu'on s'approvisionne de deux « mois de fourrages, sur un sol où chaque « jour les courses les plus lointaines et les « plus périlleuses ne suffisent pas à la « nourriture de la journée. » (page 99.) Ces pauvres chevaux auraient donc couru grand danger de mourir de faim ; mais qu'on soit tranquille pour notre cavalerie : « Ceux des chevaux qu'on ne pourra pas « nourrir, M. Daru offre de les faire sa- « ler. Ainsi, l'on attendra qu'au prin-

Digitized by Google

« temps nos renfort et la Lithuanie armée « viennent nous dégager, etc., etc. » (page 100—100.)

En faisant parler ainsi un homme aussi éclairé, l'auteur aurait dû nous apprendre quels avantages ce conseiller trouvait à ce que l'empereur restât à Moscou, plutôt qu'à se porter sur Smolensk et Vitepsk, pour y prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de faire une nouvelle campagne. M. l'officier du palais oublie sans doute que l'armée de Kutusoff, qui s'augmentait journellement, se fût trouvée, au printemps, dans une situation encore plus forte qu'elle ne l'était à ce moment même; tandis que la nôtre, bloquée dans Moscou, et réduite à ses seules ressources, aurait vu périr chaque jour les chevaux de ses attelages et de sa cavalerie. Si à ces considérations militaires, on joint des considérations politiques qui frappent tous les yeux, ne sera-t-il pas évident qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette conversation?

En même temps que M. de Ségur nous peint l'empereur, « au milieu de ce ter-

Digitized by Google

« rible orage d'hommes et d'élémens, qui « s'amassent autour de lui, passant les « journées à discuter le mérite de quel- « ques vers nouveaux, ou le règlement « de la Comédie française de Paris, pro- « longeant ses repas pour s'étourdir, « passant de longues heures à demi cou- « ché comme engourdi, un roman à la « main, etc.; » (page 101 — 101) en même temps qu'il le montre sous un jour si défavorable, et verse à pleines mains sur lui la déconsidération, il montre « Ku- « tusoff gagnant tout le temps que nous « perdions..... ne négligeant aucun avan- « tage..... à la fois fier et rusé, pré- « parant avec lenteur une guerre impé- « tueuse, etc..... Rostopchin recevant « chaque jour un rapport de Moscou, « comme avant la conquête, etc. » (pa- « ges 102 et 103. — 102.)

On reconnaît dans ce tableau, un nouveau trait de l'impartialité de l'auteur, et le même esprit qui a présidé aux scènes de l'intérieur de Napoléon à Paris, à Wilna, à Vitepsk.

Un armistice avait été convenu avec

Digitized by Google

les Russes depuis le passage du général Lauriston. M. de Ségur a dépeint longuement la bonne intelligence qui régnait entre les avant-postes des deux armées, et dont il fait honneur à l'extrême confiance du roi de Naples. Maintenant, comme pour épargner aux Russes le reproche de mauvaise foi, qu'ils ont encouru par l'attaque inopinée de Winkowo, il prétend que *Murat a déclaré à Miloradowitch, que l'armistice n'existait plus ;* cette assertion manque totalement de vérité.

Le maréchal-des-logis du palais suppose aussi que Murat a fait avertir l'empereur « qu'à sa gauche un terrain couvert peut « favoriser des surprises contre son flanc « et ses derrières ; que sa première ligne « adossée à un ravin, y peut être préci- « pitée ; qu'enfin, la position qu'il occupe « est dangereuse, et nécessite un mouve- « ment rétrograde. Mais Napoléon n'y « peut consentir, » et le motif que donne l'auteur de ce refus est que ce prince « crai- « gnait surtout de paraître fléchir ; il pré- « férait tout risquer. » (page 103.—104.)

Nous sommes obligés de dire ici, que

Digitized by Google

M. de Ségur se trompe, en voulant persuader que Napoléon étant à Moscou, à vingt lieues de Murat, lui prescrivait minutieusement l'emplacement de ses troupes. L'empereur entendait autrement la guerre ; ainsi que nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois, il donnait un ordre général, et laissait le détail de l'exécution à celui à qui il était adressé.

Ce prince avait recommandé au roi de Naples d'observer le camp des Russes, et de prendre la position la plus convenable à cet effet, sans passer la Nara ; mais il n'avait point prescrit les dispositions particulières que les localités seules pouvaient déterminer *. Si Murat, sur sa gauche,

* La lettre ci-après vient à l'appui de ce que nous avançons ; d'après elle le roi de Naples pouvait quitter Vinkowo pour se retirer à Woronowo, s'il craignait d'être attaqué.

' *Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.*

Moscou, le 15 octobre 1812, à deux heures du matin.

« L'empereur, d'après vos rapports et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowo est belle, resserrée, et peut

Digitized by Google

avait un terrain couvert, il fallait qu'il s'éclairât de ce côté. S'il avait un ravin en arrière de sa position, il fallait qu'il en prît une meilleure. Notre historien ignorerait-il ces premières notions militaires? Ou bien voudrait-il rejeter sur l'empereur la surprise de Murat dans sa position de Winkowo? Cette dernière conjecture paraît d'autant plus vraisemblable, qu'à la page suivante, il nous dit que « le jeune Bérenger accourt annonçant que la première ligne de Murat a été surprise et culbutée, sa gauche tournée à la faveur du bois, son flanc attaqué, etc.; » (page 105 — 106) enfin, tout ce qu'il avait prévu se réalise!

se défendre par de l'infanterie, qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

« L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi, et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer; et pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous attaque, ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre

Digitized by Google

M. l'officier du palais aurait dû nous dire que le général russe, profitant de la confiance que nous avions dans sa parole, reprit les hostilités à l'improviste, dans l'espoir de détruire notre avant-garde; mais que la valeur du roi de Naples et des troupes sous ses ordres, déconcerta ce projet. La perte de l'ennemi fut plus

la position de Woronowo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles envoyées ce soir partiront également demain, etc.»

Dans une autre lettre datée de Moscou, le 14 octobre 1812, à 10 heures du soir, et écrite par le prince de Neufchâtel au roi de Naples, on lit le passage suivant: « Faites bien reconnaître le débouché qui pourait vous conduire sur Mojaïsk, afin que si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connaissiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc, et la plus grande partie de votre infanterie; pourrait disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

« Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Woronowo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes pour plusieurs jours de vivres. Il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition, etc. »

Digitized by Google

grande que la nôtre ; si nous perdîmes les généraux Fischer et Dery, dont M. de Ségur ne fait pas connaître les noms, les Russes perdirent les généraux Baggowouth et Muller. Benigsen, qui paraît avoir été le promoteur de cette affaire, donna par-là une nouvelle preuve qu'il entendait mieux les révolutions de palais que les opérations militaires.

Quelle singulière opinion se formeraient les étrangers, des officiers qui approchaient l'empereur, en lisant « qu'on « n'osait l'avertir que le canon grondait « vers Winkowo, les uns par incrédulité « ou incertitude, d'autres par mollesse, « hésitant de provoquer un signal terri- « ble, ou par crainte d'être envoyés pour « vérifier cette assertion, et de s'exposer « à une course fatigante ! » (page 105. — 106.)

A cette nouvelle « Napoléon retrouve « le feu de ses premières années. » (page 106. — 107.)

L'empereur, qui, suivant M. de Ségur, est caduc à quarante-trois ans, tandis que Kutusoff, à quatre-vingts, a l'énergie de

Digitized by Google

la jeunesse, n'avait pas attendu cette circonstance pour ordonner la retraite, et sortir de la prétendue apathie où l'auteur l'a plongé.

On trouvera, dans l'appendice, plusieurs lettres écrites par l'empereur pendant son séjour à Moscou. Cette très-petite fraction du grand nombre d'ordres relatifs aux affaires militaires émanés de lui pendant cet espace de temps, pourra faire juger de son activité et de sa prévoyance. On acquerra la preuve que Napoléon n'avait pas attendu l'attaque de Winkowo pour organiser et renforcer son armée, assurer ses communications, compléter les attelages de son artillerie, augmenter ses approvisionnemens en munitions (au moyen de la poudre trouvée à Moscou, près la barrière des Allemands, et des boulets ramassés sur le champ de bataille), évacuer ses blessés et les objets inutiles, et se mettre en mesure d'agir activement sur quelque point qu'il voulût se porter. Nous passons sous silence les expéditions de courriers, qui avaient lieu chaque jour pour Paris, et qui portaient ses instruc-

Digitized by Google

tions pour toutes les parties de l'administration intérieure, de la politique, des finances, de la guerre, etc., etc.

Dans la page 105.—105, « la division « Claparède est en route pour Mojaïsk », et à la page 106.—106, on lit : « Clapa- « rède et Latour-Maubourg ont nettoyé « le défilé de Spaskaplia. » Nous demanderons à l'auteur comment la division Claparède pouvait se trouver, le même jour, en deux endroits distans l'un de l'autre de plus de vingt lieues. Mais dans un ouvrage qui fourmille de tant d'erreurs importantes, nous ne devrions pas relever de pareilles inexactitudes.

Digitized by Google

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

L'EMPEREUR, dans ce chapitre, donne lui-même les motifs de son séjour à Moscou. « Il avait dû laisser à ses soldats le « temps de se refaire, et à ses blessés, « rassemblés dans Moscou, Mojaïsk et « Kolotskoï, celui de s'écouler vers Smo- « lensk. » (page 111.—108.) Mais, comme s'il était impossible à l'auteur de faire dire à l'empereur deux choses sensées de suite, il s'empresse d'ajouter que Napoléon, *montrant un ciel toujours pur*, demanda à ses officiers si, « dans ce soleil « brillant, ils ne reconnaissaient pas son « étoile? » (page 111.—108.)

Cette image de l'étoile dans le soleil sourit beaucoup à M. de Ségur; elle se retrouve souvent dans son livre. En général, il cherche à faire croire que Napoléon avait une confiance puérile dans son

Digitized by Google

étoile, et se plaisait à le témoigner; ce qui est absurde. Un homme tel que lui pouvait compter sur son génie, sur ses talens, et ses profondes méditations; mais il croyait à son étoile comme César aux poulets sacrés.

Tous les chapitres qui précèdent celui-ci nous ont montré ce grand capitaine plongé dans le sommeil et l'engourdissement; et cependant l'auteur nous dit : « Napoléon entré dans Moscou avec « quatre-vingt-dix mille combattans et « vingt mille malades et blessés, en sor- « tait avec plus de cent mille combattans; « il n'y laissait que douze cents malades. « Son séjour, malgré les pertes journa- « lières, lui avait donc servi à reposer « son infanterie, à compléter ses muni- « tions, à augmenter ses forces de dix « mille hommes, et à protéger le réta- « blissement ou la retraite d'une grande « partie de ses blessés, etc. » (page 112. —109.)

Au milieu d'une longue description des équipages et du train de l'armée, à son départ de Moscou, l'auteur fait briller

Digitized by Google

la gigantesque croix du grand Yvan.

Cette croix qui, placée au haut de la tour d'Yvan Weliki, avait trente pieds de hauteur, était en bois recouvert de lames très minces d'argent doré. Lorsqu'on voulut l'enlever, les sapeurs chargés de cette opération la laissèrent tomber; elle fut brisée en mille pièces : les lames d'argent furent mises à part, et le bois abandonné. Une petite croix d'or pur, d'environ dix pouces de haut, était fixée au milieu de la grande. Elle fut seule conservée, et emportée avec le trésor de l'armée. Voilà *la gigantesque croix* de M. de Ségur réduite à dix pouces! Une partie de ses assertions pourrait subir une réduction pareille.

A la suite de cette croix, on voit *des paysans russes avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin dont ils font partie, etc.* En disant que ces paysans font partie de notre butin, l'officier du palais veut-il faire croire qu'on les menait en esclavage, et justifier par là les infamies que les Russes commirent sur les malheureux Français, restés dans les hô-

Digitized by Google

pitaux de Moscou, et recommandés à leur humanité *? Il est faux qu'aucun paysan ait été réduit en captivité; les uns nous suivaient pour gagner de l'argent,

* Le général Guillaume de Vaudoncourt, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre entre la France et la Russie*, *en* 1812, ouvrage supérieur à tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici sur cette campagne, autant par le talent connu de l'auteur que par l'exactitude des faits, rapporte (page 252) « que le 23 octobre le général russe Ilowaiki « entra dans Moscou; qu'il y trouva, dans les trois « hôpitaux existans, environ quatorze cents ma- « lades ou blessés russes, et six cent cinquante mala- « des ou blessés français, qui étaient trop faibles « pour avoir pu être transportés avec leurs cama- « rades. Une partie de ces derniers fut cependant « jetée sur des chariot pour être traînés à Twer; « mais ils périrent tous de froid et de misère, ou « assassinés par les paysans chargés de les con- « duire, qui les égorgeaient pour prendre leurs ha- « bits. Le reste fut laissé dans les hôpitaux avec les « chirurgiens français, qui étaient restés pour les « soigner, mais on ne leur donna ni vivres ni mé- « dicamens. »

Le général Guillaume de Vaudoncourt, ayant été fait prisonnier pendant la retraite, a été à même de recueillir beaucoup de pièces et de renseignemens du plus haut interêt, qui font rechercher son livre par tous ceux qui veulent avoir une idée juste des événemens de cette guerre.

Digitized by Google

d'autres, pour ramasser ce qu'on abandonnait, d'autres enfin comme domestiques gagés.

L'auteur a employé quatre pages à décrire la sortie de Moscou, et il ne consacre que quelques lignes à l'habile mouvement, par lequel l'empereur trompa l'ennemi, en tournant sa position de Tarontino, et en se dirigeant sur Kalouga par Borowsk et Malo-Jaroslavetz.

CHAPITRE II.

Arrivé, le 23 octobre, à Borowsk, l'empereur apprit le soir que le vice-roi avait fait occuper Malo-Jaroslavetz; « mais, dit « M. de Ségur, il s'endormit sur le succès, « au lieu de l'assurer. » (p. 116.—113) Il semble par là reprocher à Napoléon de ne pas s'être porté de suite à Malo-Jaroslavetz, Mais ce prince ayant appris qu'un corps russe (Doctoroff) marchait sur sa gauche, et était à Aristowo, ne devait pas se porter sur Malo-Jaroslavetz, avant d'être

Digitized by Google

bien sûr que ce n'était pas toute l'armée russe qui marchait sur Borowsk. D'ailleurs, quel motif aurait décidé l'empereur à se porter à Malo-Jaroslavetz, que, suivant M. de Ségur, la division Delzons avait trouvé *vide*? (page 116.—113.) Cette phrase : *L'empereur s'endormit sur ce succès, au lieu de l'assurer*, ne signifie donc rien.

La critique de M. l'officier du palais vient de ce qu'il n'a pas consulté les cartes; car il dit, en parlant de Malo-Jaroslavetz : « C'était le seul point où Kutusoff pouvait « nous couper la nouvelle route de Kalou- « ga; » (page 116.— 113.) cependant à Borowsk, nous courions le même danger.

L'auteur avait dit que c'était notre séjour à Vitepsk qui avait causé nos malheurs; puis, que c'était notre marche sur Moscou; ensuite, notre séjour dans cette capitale. Voici maintenant qu'au sujet *du jour sacrifié au passage de la Nara et de son marais*, il ajoute : « Quoi « qu'il en soit, on peut dater tous nos « malheurs de ce séjour. » (page 117. —114.)

Digitized by Google

Un officier du prince Eugène vient annoncer à l'empereur que Malo-Jaroslavetz n'ayant été occupé que par deux bataillons, l'ennemi est venu l'attaquer à la pointe du jour, et a renversé cette faible troupe. Il ajoute que le vice-roi marche au soutien de la division Delzons. M. de Ségur dit ensuite que « toute « l'armée de Kutusoff accourait..... que « déjà même ses colonnes s'établissaient « entre cette vieille route de Kalouga, « libre hier, et que nous étions maîtres « d'occuper et de parcourir, mais que « désormais Kutusoff pourra défendre « pied à pied. » (page 119.—117.)

Ce qu'avance M. le maréchal-des-logis du palais, a pour but d'appuyer le reproche qu'il a fait précédemment à Napoléon, de sa lenteur à se porter sur Malo-Jaroslavetz. Nous avons déjà fait connaître les raisons qui ont empêché l'empereur d'y marcher directement, avant que l'ennemi n'y fût. Nous ajouterons que, d'après les instructions que le vice-roi avait reçues, il devait occuper fortement Malo-Jaroslavetz, et qu'au lieu

Digitized by Google

de deux bataillons seulement, c'était la division Delzons tout entière qu'il y fallait placer. Aussitôt que Napoléon apprit la nouvelle de l'attaque des Russes sur ce point, il envoya un de ses officiers * au prince Eugène, pour lui ordonner de conserver Malo-Jaroslavetz. Il lui faisait connaître qu'il marchait pour le soutenir, et lui prescrivait d'assurer cette ville par de fortes batteries à droite et à gauche. L'empereur avait donc tout prévu, et fait tout ce qui était nécessaire.

M. de Ségur raconte froidement la perte que fit le quatrième corps dans la personne de Delzons. L'intrépidité de ce général et la mort si touchante de son frère, auraient pu fournir à l'historien de la grande armée quelques expressions de regret et d'estime pour ces braves. Les généraux russes, et entre autres Koulnief, ont obtenu de lui des éloges; il est pénible de voir qu'il néglige de rendre la même justice aux généraux français.

* L'officier d'ordonnance Gourgaud.

Digitized by Google

Suivant sa coutume, l'auteur, en même temps qu'il exagère nos forces, diminue celles de l'ennemi. Les trois divisions françaises et italiennes qui, sous le prince Eugène, vainquirent à Malo-Jaroslavetz, ne formaient que seize mille hommes. L'armée russe, composée de seize divisions, eut soixante-dix mille hommes engagés. Notre perte fut d'environ trois mille hommes; l'ennemi en perdit huit mille. Cette affaire fut une des plus glorieuses pour les troupes françaises et italiennes, en raison de la grande disproportion du nombre. L'auteur paraît la reprocher à l'empereur, en disant: « qu'un choc si sanglant eût pu être « épargné. » (page 124.—122.) Cependant, s'il avait réfléchi, il aurait compris qu'en raison de la position de l'ennemi et du mauvais état des routes, il était impossible que notre marche de Moscou sur ce point fût plus rapide. L'armée ne pouvait pas s'avancer toute réunie; elle marchait échelonnée.

« Les corps d'armée étaient restés hors « de portée les uns des autres. » (page 124.

Digitized by Google

—123.) La preuve du contraire c'est que le corps du maréchal Davout, qui marchait en arrière de celui du vice-roi, arriva à Malo-Jaroslavetz dans la matinée du 24, et que l'empereur s'y trouva lui-même vers midi *.

Si l'auteur avait pris connaissance des marches que fit l'armée à Marengo, à Ulm, à Eckmülh, il aurait reconnu que le même homme et le même esprit avaient présidé à celles de Malo-Jaroslavetz.

* L'empereur partit de bonne heure de Borowsk; il déjeunait à deux lieues de cette ville, sur la route, avec le roi de Naples, le prince de Neufchâtel et le général Lariboisière, quand on entendit des coups de canon. Il monta aussitôt à cheval, et vers midi, il se trouvait avec son état-major vis-à-vis Malo-Jaroslavetz, sur un mamelon, au-dessus de la Louja, à gauche de la route, et parfaitement placé pour observer les mouvemens de l'ennemi.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

M. l'officier du palais débute, dans ce chapitre, par une erreur qui, quoique de peu d'importance, mérite d'être relevée. Il insinue que pendant le combat, *l'empereur était à droite de la grande route, au fond d'un ravin, sur le bord du ruisseau et du village de Gorodinia.* (page 126.—123.) Pendant tout le combat, l'empereur se tint sur la chaussée qui conduit au pont de Malo-Jaroslavetz, d'où il voyait l'action, et était à même de donner ses ordres. C'est de là qu'il fit passer la Louja à la division Gérard, sur un second pont * qu'il avait fait construire au-dessus de celui qui existait, et qu'il lui prescrivit de se porter à droite de Malo-Jaroslavetz, et d'étendre sa droite jusqu'au bois de Terentiewa. Il envoya également la division Compans sur la gauche de Malo-Jaroslavetz. Il

* Ce pont fut établi au moyen de chevalets.

Digitized by Google

essaya de faire placer lui-même un batterie sur la rive gauche de la Louja, pour soutenir la droite du général Gérard d'une rive à l'autre.

Ce ne fut qu'à la nuit, qu'il retourna à la maison, que M. de Ségur trouve « vieille, délabrée, infecte, vermoulue, « sale et obscure, et partagée en deux « par une toile. » (page 126.—124.) Ce qu'il y a de plus exact dans l'histoire de la grande armée, ce sont les détails sur l'intérieur des logemens occupés par l'empereur. Nous ne contredirons pas l'auteur à ce sujet, mais nous dirons que ce n'est qu'après l'affaire que l'empereur est entré dans la masure.

Le maréchal Bessières, que Napoléon a chargé de reconnaître la position des Russes, vient lui dire : « Elle est inatta- « quable. — O ciel ! s'écrie l'empereur en « joignant les mains : avez-vous bien vu? « est-il bien vrai? m'en répondez-vous? « Bessières répète son assertion : il affirme « que trois cents grenadiers suffiraïent là « pour arrêter une armée. » (page 127. —214 et 125.)

Digitized by Google

Cette douleur théâtrale, ces mains jointes pour attester le ciel, contrastent d'une manière frappante avec le caractère de Napoléon. C'est surtout ici que l'auteur manque à la règle prescrite aux historiens comme aux poètes, de faire agir et parler leurs personnages selon leur caractère connu. L'auteur aura lu dans quelque relation, que la position de Malo-Jaroslavetz était difficile à forcer pour gagner la route de Kalouga; et, sans considérer que, dès la veille, nous étions maîtres du pont et de la ville, ce qui en constituait la force, il fait dire au maréchal Bessières, que la position qu'ont prise les Russes au-delà de cette ville est *inattaquable*, et que *trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée*. Cette assertion prouve ividemment que l'auteur n'a pas même vu Malo-Jaroslavetz. Trois cents grenadiers ne peuvent opposer d'obstacles à une armée que dans un défilé presque inaccessible; le véritable défilé était le pont et la ville, et nous en étions maîtres. La position des Russes était si attaquable,

Digitized by Google

que le soir du combat, Kutusoff se retira avec son armée à près d'une lieue de là, pour prendre position derrière le petit ruisseau de Korigea.

Qui peut donc avoir vu Napoléon, à la suite de ce prétendu rapport de Bessières, « croiser ses bras d'un air consterné, baisser la tête, et rester comme enseveli dans le plus profond abattement? » Qui peut lui avoir entendu « dire « que son armée est victorieuse et « lui vaincu; que sa route est coupée, sa « manœuvre déjouée; que Kutusoff, un « vieillard, un Scythe l'a prévenu? Que « sa fortune ne lui a pas manqué, que « c'est lui qui a manqué à sa fortune? » (page 127. — 125.) Ces belles choses, comme tant d'autres, ne sont rapportées que par M. de Ségur, et pourtant il n'est pas vraisemblable qu'il fût en tiers entre le maréchal Bessières et l'empereur.

Maître de Malo-Jaroslavetz, rien n'empêchait Napoléon de se porter sur Kalouga en passant sur le corps de Kutusoff. D'un autre côté, s'il ne voulait pas livrer bataille, qui l'empêchait d'amuser

Digitized by Google

Kutusoff devant Malo-Jaroslavetz, et de diriger le reste de son armée par Kremskoé et Medyn sur Kalouga ? Ce mouvement fut même commencé, puisque le corps de Poniatowski, suivant M. de Ségur lui-même (page 128. — 126.) avait été envoyé à Kremskoé. On peut donc le dire ; cette *stupeur* et cette consternation où il plonge l'empereur, « cette brûlante « insomnie, cette cruelle nuit, durant « laquelle il se couche, se relève, appelle « sans cesse, etc., » (page 128. — 125) scènes si fidèlement reproduites de Vitepsk, de Moscou, sont sorties du cerveau de l'auteur, qui aime tant les conceptions de cette nature. Il a pu entendre dire souvent que Napoléon se relevait la nuit ; il a trouvé cela fort remarquable, et rien n'était plus ordinaire. S'il avait eu une connaissance plus approfondie de ce qui se passait chez l'empereur, il aurait su que, lorsque l'armée se trouvait en opération, l'usage constant de ce prince était de se lever toutes les nuits, de minuit à deux heures du matin, heure vers laquelle arrivaient les

Digitized by Google

rapports que les généraux expédiaient à la fin de la journée. Mais M. de Ségur dont les nuits étaient paisibles, paraît avoir ignoré ce qui se faisait pendant son sommeil.

Vers cinq heures du matin, un officier d'ordonnance *, qu'il avait chargé de passer la nuit aux avant-postes, pour lui rendre compte de ce qu'on apprendrait des mouvemens de l'ennemi, venait d'arriver. Il informa l'empereur que les Russes semblaient occuper à peu près la même position que la veille; mais que, sur la droite, il avait entendu, ainsi que le général Gérard, de la cavalerie qui se portait dans cette direction, et que l'on supposait marcher sur Medyn.

Napoléon fit alors entrer successivement le roi de Naples, le maréchal Bessières et le comte Lobau, et leur dit: « Il paraît que l'ennemi tient, et que nous aurons une bataille. Dans la situation où est l'armée, est-il avantageux de la livrer ou de l'éviter? » Bessières et Murat ne mirent

* M. Gourgaud.

Digitized by Google

point en doute que nous ne fussions vainqueurs des milices de Kutusoff; car, disaient-ils, l'armée russe a été détruite à la Moskowa. Mais une bataille désorganiserait l'armée, les chevaux de l'artillerie comme ceux de la cavalerie avaient beaucoup souffert par la mauvaise nourriture; les nouvelles pertes que nous ferions en chevaux ne pourraient pas se réparer; nos blessés seraient des hommes perdus; nous porter sur Kalouga, était une entreprise hasardeuse dans cet état de choses; ce qu'il y avait de mieux à faire, suivant eux, était de se retirer sur Smolensk. L'empereur, après avoir discuté un moment, s'approcha du comte de Lobau et lui dit: « Eh! vous, Mouton, quelle est votre opinion? » « Sire, mon opinion est de se retirer sur le Niémen par la route la plus courte et la plus connue, par Mojaïsk, et le plus promptement possible; » ce qu'il répéta à plusieurs reprises. Napoléon parut ébranlé; mais il dit qu'il voulait aller voir le champ de bataille avant de se décider, et demanda ses chevaux.

Digitized by Google

Le récit que fait M. de Ségur du houra de cosaques sur l'empereur, est plein d'inexactitudes. Dès que ce prince eut reconnu les cosaques, qui chargeaient les cantiniers sur la route, il passa sur la gauche, en disant : *Allons, mes escadrons de service en avant.* Mais les escadrons de service n'étaient pas montés à cheval en même temps que Napoléon. Trois pelotons d'escorte seulement avaient suivi, un de chasseurs, un de lanciers et un de dragons. Ces trois pelotons se portèrent rapidement en avant, et leur présence contint les cosaques. Il est faux qu'ils se soient approchés de l'empereur au point que l'un d'eux ait enfoncé sa lance dans le poitrail du cheval de Rapp. Il n'est pas plus vrai que ce général ait pris le cheval de Napoléon par la bride. Quelques officiers d'ordonnance et de l'état-major du prince de Neufchâtel, s'avancèrent avec les trois pelotons de service, en même temps que l'empereur se retirait vers les escadrons de la garde, que l'on voyait venir de loin.

Ce fut dans la mêlée que les chasseurs

Digitized by Google

de la garde et des Polonais eurent avec les cosaques, et au moment de l'arrivée des grenadiers à cheval, que M. Lecoulteux, ayant tué un cavalier russe et pris sa lance, fut blessé d'un coup de sabre à travers le corps par un grenadier à cheval de la garde, qui le prit pour un cosaque, parce qu'une redingotte verte couvrait son habit. Il est faux que les cosaques se soient *montrés audacieux jusqu'à l'insolence.* Il est faux qu'on *les ait vus se retirer à travers les intervalles de nos escadrons au pas et en chargeant tranquillement leurs armes* (page. 131. — 129); trois faibles pelotons avaient suffi pour les culbuter. Cela est si vrai qu'ils se hâtèrent de repasser à gué la Louja, que notre cavalerie traversa après eux en les poursuivant. Les officiers d'ordonnance Athalin, Lauriston, Chabrillant, Montaigu, Tintigniers, etc., étaient présens avec nous à cette affaire. Ils peuvent certifier ce que nous avançons, ainsi que M. Lecoulteux, qui fut si grièvement blessé. M. de Ségur était probablement à Gorodinia, et il aura fait ce

Digitized by Google

récit, comme tant d'autres, sur des ouï-dire.

Il termine, en disant : *Tout cela faisait réfléchir.* (page 131.—129.) Ce qui est bien plus propre à faire réfléchir, c'est la manière dont ce fait et tant d'autres sont présentés.

Comment l'auteur peut-il dire que l'empereur... « resta une demi-heure frappé « d'étonnement, qu'on eût osé l'attaquer, « et le lendemain d'une victoire, et qu'il « eût été obligé de fuir? » (page 131. —129.) Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un quartier-général soit attaqué à l'improviste par de la cavalerie légère? La victoire de Wagram, certes, fut une belle victoire, et le soir, l'empereur fut obligé, par un houra de cavalerie, de se réfugier au milieu de sa garde qu'il fit former en carré. On pourrait citer nombre d'exemples de pareilles échauffourées.

Au sujet du champ de bataille de Malo-Jaroslavetz, M. de Ségur nous offre encore un horrible tableau. Croit-il donc que l'on fait la guerre sans perdre des hommes? A sa description d'un champ

Digitized by Google

de bataille, on s'imaginerait entendre un bourgeois de Paris, qui s'y trouverait tout d'un coup transporté.

CHAPITRE IV.

« Mes compagnons, vous le rappelez-« vous ce champ funeste où s'arrêta la « conquête du monde, où vingt ans de « victoires vinrent échouer, et où com-« mença le grand écroulement de notre « fortune »? (page 133.—131.)

C'est sur ce ton élevé que commence ce chapitre. Une observation se présente soudain à l'esprit; c'est que si les braves vétérans de la grande armée ont tout perdu, il est des personnes dont la fortune a souffert peu d'atteintes, et qui sont sur le chemin de nouveaux honneurs.

Suivant M. de Ségur, Napoléon est placé « entre ces deux armées, ses pas « et ses regards errant du midi à l'ouest, « sur les routes de Kalouga et de Medyn;

Digitized by Google

« toutes les deux lui sont fermées. Sur « celle de Kalouga, sont Kutusoff et son « armée. » (page 133.—131.) Mais sur celle de Medyn, nous ne voyons pas ce qui nous arrêterait. M. le maréchal-des-logis du palais dit bien que Platoff s'y trouve avec ses cosaques ; mais, quelque médiocre opinion qu'il ait de l'armée française, il ne peut pas supposer que des cosaques puissent lui faire obstacle. Il est vrai que, suivant lui, ils viennent *de traverser* cette armée *de part en part.* (page 133.—131.) Les choses ne se passèrent point ainsi. Comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, ils avaient traversé au gué la Louga sur notre flanc droite, et pillé plusieurs cantiniers sur la route ; mais se voyant chargés par quelques pelotons de la garde, ils s'étaient empressés de fuir par où ils étaient venus.

L'auteur ne nous dit pas que l'empereur resta toute la journée sur le champ de bataille, avant de se décider à adopter l'avis des généraux, qui conseillaient la retraite directe sur Smolensk. Le temps

Digitized by Google

qu'il passa sur la plaine de Malo-Jaroslavetz, la peine qu'il eut à s'en éloigner, donnent à penser qu'il pressentait que l'armée russe, effrayée du combat de la veille, battait en retraite. L'opinion unanime était cependant que les Russes voulaient livrer bataille ; et c'était le plus fort argument de Murat, de Davout, etc., pour l'engager à regagner la route de Mojaïsk.

Au lieu de parler des reconnaissances que fit l'empereur, M. de Ségur le ramène à Gorodinia, où il suppose un conseil qui n'a jamais existé. Il fait parler Murat, le maréchal Davout, Bessières, Berthier, Eugène, etc., à sa manière, et les fait délibérer sur la retraite ; tandis qu'avant de quitter la plaine de Malo-Jaroslavetz, Napoléon avait déjà prescrit ses dispositions pour la direction que devaient suivre les corps dans leur marche. Mais ces conservations fournissent à M. de Ségur l'occasion de faire dire par Bessières que, *dans la garde même, l'élan manquerait* (page 135.—134) ; comme s'il n'était pas reconnu, même par nos

Digitized by Google

ennemis, que ce corps célèbre n'a jamais failli à sa réputation, dans les circonstances les plus critiques, et que le sentiment de l'honneur, du courage et du dévouement qui l'animait, n'a fini qu'avec lui. Le maréchal Bessières connaissait trop bien ce corps, il était trop glorieux de le commander, pour avoir pu dire que *l'élan y manquerait.*

A la suite de toutes ces conversations et des querelles qu'elles amènent, l'auteur ne trouve rien de mieux que de faire perdre à l'empereur « l'usage de ses sens. » Il a soin d'ajouter que « *ceux qui le secoururent*, ont dit que le rapport d'une « autre échauffourée de cosaques à Borowsk, quelques lieues derrière l'armée, fut le faible et dernier choc qui « acheva de le déterminer à cette funeste « résolution. » (page 138.—136.) Ce témoignage des valets de chambre doit singulièrement flatter les cosaques; ils doivent être bien fiers du rôle que leur fait jouer l'auteur.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

« Ce fut lorsque le plus grand effort, « celui de Malo-Jaroslavetz, était fait, « et quand il n'y avait plus qu'à marcher, « qu'il se retira. » (page 143.—141.)

Voilà donc M. de Ségur d'accord avec nous pour contredire l'opinion qu'il met dans la bouche du maréchal Bessières (page 127—124): « que la position des « Russes était inattaquable, et que trois « cents grenadiers suffiraient là pour ar- « rêter une armée. » De pareilles contradictions se rencontrent partout dans l'ouvrage.

Nous avions déjà dit, dans le chapitre précédent, que l'intention de l'empereur était de livrer encore bataille à l'armée russe. Car étant sûr de la vaincre, il pouvait se porter sur Smolensk, par Kalouga, Medyn, ou Mojaïsk, sans craindre d'être suivi.

Malgré les assertions de M. de Ségur, nous répéterons encore ici que ce ne fut

Digitized by Google

que d'après les instances de ses principaux généraux, qu'il se décida à ne pas livrer bataille. L'un des motifs qui agirent le plus puissamment sur lui, ce fut la crainte du sort qu'éprouveraient ses nouveaux blessés, qu'il serait obligé d'abandonner.

L'empereur seul avait bien vu; l'armée russe se retirait. Mais quand tous les généraux sont contraires à l'opinion du général en chef, le succès peut être compromis. Napoléon cédait souvent à l'opinion des autres avec une facilité qu'il s'est reprochée. On l'a entendu dire, dans des circonstances encore plus graves, mais inutiles à rapporter ici, qu'il aurait évité de grands revers, surtout dans les derniers temps de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même.

Il y a plus que de la simplicité à supposer que « deux échauffourées de cosa-« ques aient dégoûté l'empereur. » (page 143.—141.) Cela ne mérite aucune réfutation sérieuse.

« Depuis ce moment, il ne vit plus que « Paris, de même qu'en partant de Paris,

Digitized by Google

« il n'avait en vue que Moscou. » (page 143.—141.)

Le désir de revoir Paris n'était pour rien dans sa détermination. En battant les Russes et occupant Moscou, il avait atteint le premier but de la guerre; le second, qui était la paix, n'ayant pu être atteint, la prudence et son devoir lui prescrivaient de se rapprocher du reste de son armée et de ses magasins, pour prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de recommencer la campagne au printemps suivant. Si un hiver, dont l'invasion prématurée et la rigueur ont déjoué tous les calculs, n'eût surpris nos légions, elles fussent arrivées intactes dans leurs quartiers.

En quittant Moscou, l'empereur ne pensait pas à s'établir derrière la Bérésina, parce que les corps de Macdonald, de Saint-Cyr et d'Oudinot à gauche, de Schwarzenberg, Reynier et Dombrowsky à droite, devaient contenir Wittgenstein, Essen, Titchakoff, Tormasow, qui leur étaient opposés. Ce ne fut qu'à son arrivée à Smolensk, qu'il se décida à mar-

Digitized by Google

cher sur la Bérésina, ayant appris que les nombreux renforts arrivés à Wittgenstein obligeaient Saint-Cyr à abandonner la Duna, et que la lenteur de Schwarzenberg avait permis à l'amiral Titchakoff de gagner plusieurs marches sur lui pour se porter vers Minsk. Si ses ordres avaient été exécutés, même malgré la lenteur de Schwarzenberg, nos magasins de Minsk, de Wilna, de Borizoff eussent été en sûreté, couverts par la division Dombrowski, par la division Loison, par les renforts qui se trouvaient à Wilna, et par le deuxième corps. Ainsi, l'armée assurée du passage de la Bérésina à Borisow aurait pu prendre position derrière cette rivière.

Comment un Français a-t-il pu écrire que « l'armée française marchait les yeux « baissés, comme honteuse et humiliée, » (page 143.—142.) quand un corps de cette armée, fort seulement de seize mille hommes, avait suffi pour battre l'armée russe, dont, au dire de M. de Ségur, la retraite fut comme une déroute? C'est

Digitized by Google

manquer en même temps d'exactitude et de dignité.

Quant aux critiques qu'il fait du plan de campagne de l'empereur, il est à regretter qu'il ne lui ait point communiqué alors celui dont il fait part maintenant à ses lecteurs. Napoléon, *dans son affaissement*, eût été heureux de découvrir un sauveur dans son maréchal-des-logis du palais.

CHAPITRE VI.

Le maréchal Mortier, laissé au Kremlin avec huit mille hommes, « était re-
« gardé comme sacrifié ; les autres chefs,
« ses vieux compagnons de gloire, l'a-
« vaient quitté les larmes aux yeux, etc. »
(page 148.—146.)

L'empereur quitta le Kremlin le 19 octobre au matin, laissant l'ordre au maréchal Mortier de l'évacuer le 23. Ce prince se portant sur la route de Kalouga, contre l'armée de Kutusoff, le maré-

Digitized by Google

chal Mortier ne se croyait pas *sacrifié* en restant dans cette citadelle. On en avait augmenté les fortifications par vingt jours de travaux, au point de la rendre susceptible d'une longue défense avec une division de la jeune garde, et Mortier n'avait à redouter que les attaques des cosaques de Wintzingerode et des paysans russes. Où M. de Ségur a-t-il vu que ces cosaques éclairaient dix mille Russes? et qu'entend-il par les quatre jours de résistance du maréchal Mortier au Kremlin, où il n'a pas eu de siége à soutenir? Ce qui prouve que la garnison de cette citadelle n'avait pas même été reconnue par l'ennemi, c'est que, quand Vintzingerode et son aide-de-camp vinrent s'y faire prendre, ils n'étaient suivis que de quelques cavaliers. D'ailleurs, le général Vintzingerode n'avait point d'infanterie russe avec lui. Comment les cosaques, avec leurs lances, auraient-ils voulu attaquer le Kremlin, dont les hautes et épaisses murailles les auraient seules empêché d'y pénétrer, lors même qu'il n'y aurait pas eu de garnison?

Digitized by Google

Les reproches que Napoléon adressa à M. de Vintzingerode, quand on le lui amena prisonnier, sont exactement rapportés. Mais à l'occasion de la distinction établie par l'empereur entre un Russe combattant pour sa patrie et un étranger qui louait ses services, M. de Ségur dit, « qu'il y avait du calcul jusque dans sa « colère. » (page 155.—154.)

Quant aux paroles qu'il met dans la bouche de M. de Vintzingerode, « qu'A- « lexandre était son bienfaiteur et celui « de sa famille; que tout ce qu'il possé- « dait il le tenait de lui, etc.; » (page 155.—154.) cette réponse était noble et juste; de pareils sentimens honorent ceux qui les professent; il est à regretter que l'auteur n'en ait pas senti la convenance.

L'empereur, qui est toujours présenté comme un homme dont les facultés sont affaiblies, comme ayant perdu tout ressort, montre cependant ici une énergie qui aurait dû imposer aux *désapprobateurs* de son quartier-général. Ces messieurs qualifient les justes reproches adressés à M. de Vintzingerode « de violence

Digitized by Google

« qui leur déplut, et s'empressent autour « du général prisonnier, pour le rassurer « et le consoler. » (page 155. — 154.) Quelle vraisemblance y a-t-il dans ce récit? J'en appelle à l'auteur. Que l'expression du ressentiment si juste de l'empereur lui ait déplu, il faut bien le croire, puisqu'il le dit. Mais que lui est ses amis aient témoigné leur déplaisir par une désobligeance affectée envers leur chef, c'est ce dont il est permis de douter. Cela est fort bon à dire aujourd'hui; mais on ne peut y voir la couleur locale.

CHAPITRE VII.

L'AUTEUR qui n'a chargé sa palette que des couleurs les plus sombres pour peindre cette mémorable expédition, anticipe, dès à présent, sur les désastres causés par la rigueur du froid. Qu'il contienne son impatience, les tableaux ne lui manqueront pas; mais qu'il ne se hâte point de dire que l'hiver avait atteint l'armée trois jours après sa sortie de Moscou. Jus-

Digitized by Google

qu'au 6 novembre, c'est-à-dire, pendant seize ou dix-sept jours, le temps a été beau, et le froid beaucoup moindre qu'il ne l'avait été dans quelques mois des campagnes de Prusse et de Pologne, et même en Espagne (dans les montagnes des Castilles) pendant la campagne d'hiver que l'empereur y fit en personne, en 1808.

M. de Ségur donne comme un fait positif et évident, le rapport fait par un prisonnier russe, le 28 octobre, que toute l'armée ennemie marchait par Medyn sur Viazma, et il ajoute que « le premier « mouvement de l'empereur le porta à « mépriser cet avis. » (page 157.—156.)

Malgré les connaissances géographiques que l'auteur suppose à ce soldat, il était impossible qu'il pût donner un tel renseignement à l'empereur. Car, ce jour-là, Kutusoff lui-même ne pensait nullement à marcher sur Viazma, ainsi que nous allons le prouver par ses marches.

Après le combat de Malo-Jaroslavetz, Kutusoff battit en retraite sur la route de Kalouga, et s'arrêta, le 26, à Gon-

Digitized by Google

zarewo. Le mouvement que Poniatowski avait fait du côté de Kremskoé, ayant fait craindre au général russe que Napoléon ne se dirigeât par Medyn sur Kalouga, il se porta avec son armée à Polotnianoizavod, sur la route de Kalouga à Medyn. Miloradowich, quoiqu'il eût appris que les Français avaient quitté Malo-Jaroslavetz, craignant de les trouver déjà à Medyn, se porta en arrière, à Adamskoé, entre cette ville et la position où était Kutusoff. Ainsi, Kutusoff était à Polotnianoizavod le 28; il y séjourna même, quand Napoléon était à Oupenskoë, vers Mojaïsk, c'est-à-dire à vingt lieues de là. Il avait fait ce mouvement, dans la pensée que Napoléon marchait sur Kalouga par Medyn. Le soldat russe, quand bien même il eût été le confident intime de Kutusoff, et en supposant qu'il eût parcouru vingt lieues en un clin d'œil, n'eût donc pas pu dire le 28, à Napoléon, que l'armée russe marchait sur Viazma. En outre, Kutusoff ayant appris, le 29, que l'armée française s'était retirée sur Mojaïsk, voulut s'en rapprocher, afin de la

Digitized by Google

suivre dans sa retraite, qu'il croyait dirigée sur Vitepsk, en passant par Wolokolamsk, Zoubtzow, Beloï et Souraj; et le 29, il se mit en marche sur deux colonnes, et vint coucher à Adamskoé, en arrière de Medyn. Le lendemain 30, il vint à Kremskoé; ce ne fut qu'alors qu'il connut la vraie direction de retraite de l'armée française.

Nous sommes entrés dans ce détail de marches, pour prouver matériellement à M. de Ségur combien il s'est trompé, puisqu'à l'époque où il fait parler son soldat russe, Kutusoff croyait que l'armée française se dirigeait par Medyn sur Kalouga; ce qui le décida à manœuvrer pour ne pas être coupé de cette dernière ville.

Ce qu'avance ensuite l'auteur, de Davout, qui envoie ce soldat russe, afin que sa nouvelle soit répandue, et pour se venger de ce que l'empereur n'a pas suivi son conseil (page 157. — 156.), est une supposition indigne du caractère de ce maréchal. Quel est donc ce besoin de rape-

Digitized by Google

tisser à la fois l'empereur et les généraux français.

La figure « du temps qui n'avait point « été appelé à son conseil, et qui parut « s'en venger, etc., » (page 158.—157.) est un jeu de mots digne des *Précieuses ridicules*.

On ne peut point supposer qu'il n'y eût pas de pont sur la Kolocza (p. 158.—157.) au retour de l'armée. Car tous les convois d'artillerie et autres, qui se rendaient à Moscou, passaient par là; il y avait à l'abbaye de Kolostkoi un établissement d'artillerie, et le huitième corps était stationné à Mojaïsk. Cet incident donne lieu à l'auteur de censurer le prince de Neufchâtel, auquel il ne peut du moins refuser une longue expérience, et l'habitude des détails d'une grande armée. M. de Ségur fait entendre qu'il « n'y avait point d'ordre « général, point de nœud commun, rien « qui liât tous les corps ensemble. » (p. 158. —157.) En admettant même que ce pont n'eût pas été réparé, le reproche devrait en être adressé au huitième corps; mais il ne l'a point mérité : ce pont existait.

Digitized by Google

Le grand parc de l'artillerie de l'armée, pour ne pas encombrer le passage du défilé, fut dirigé sur la droite de Borodino, au moyen d'un pont qu'on construisit à cet effet.

« Après la Kolocza, dit M. de Ségur, « on marchait absorbé, quand plusieurs « de nous, levant les yeux, jetèrent un « cri de saisissement..... Le cri : *c'est le « champ de la grande bataille!* forma un long et triste murmure. » (Page 159. — 158.) Cela prouve évidemment que l'auteur n'a pas examiné le champ de la bataille. Il suppose qu'elle a eu lieu sur la rive gauche de la Kolocza, tandis que la grande redoute, les trois autres redoutes prises par Ney et Davout, le village de Semenowskoi enlevé par Friant, enfin tout ce dont il parle, se trouve sur la rive droite.

Si le raisonnement que M. l'officier du palais a fait lors de la bataille de la Moskowa, si les conversations qu'il a rapportées n'avaient assez démontré qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, nous en trouverions une nouvelle preuve dans la des-

Digitized by Google

cription romantique qu'il fait du champ de bataille à notre retour. Mais nous ne lui envions par la jouissance qu'il éprouve (page 159.—158.), à supposer sur sa route « trente milliers de cadavres à demi dé« vorés » qui n'y étaient pas. Si le voyageur dont il parle le prend un jour pour *cicerone*, il court grand risque de s'égarer.

CHAPITRE VIII.

L'AUTEUR ne résiste pas au désir de nous répéter une histoire, qu'il n'a pas même le mérite d'avoir inventée; elle appartient tout entière à M. Labaume. C'est celle d'un soldat français, dont les deux jambes avaient été brisées dans le combat, et qui pendant cinquante jours vécut dans le corps d'un cheval. En rendant compte de la bataille, notre écrivain nous a déjà raconté une histoire semblable; la seule variante est que le premier soldat était russe, et celui-ci français. L'imagination de l'au-

Digitized by Google

teur ne se lasse-t-elle point à enfanter d'aussi dégoûtans tableaux !

Tous les blessés avaient été relevés le soir de la bataille, et dans les premiers jours qui suivirent. Le huitième corps avait été laissé en position à Mojaïsk, et chargé de ce soin. On peut assurer que tout ce qui se trouvait sur le champ de bataille, avait été ramassé, même les boulets. Le général d'artillerie en fit recueillir plus de vingt mille, dont on fit de nouvelles munitions.

La descriptions que M. de Ségur fait de l'hôpital de Kolotskoi, paraît être une accusation dirigée contre l'administration militaire. Des ordres multipliés avaient été donnés de Moscou, et c'était surtout aux soins qui devaient être prodigués aux blessés, que l'infatigable activité de l'empereur s'était appliquée. L'artillerie a constamment pourvu à toutes ses consommations, et loin de manquer de munitions, l'armée dans sa retraite a été obligée d'en sacrifier une partie. Était-il plus difficile à l'administration, de se procurer des médicamens et des effets de panse-

Digitized by Google

ment, qu'à l'artillerie de faire venir ses munitions? L'empereur en partant de Moscou avait expressément ordonné que toutes les voitures sans distinction, les siennes comprises, reçussent les blessés transportables. C'est ainsi qu'en Égypte, au retour de l'expédition de Syrie, après avoir fait servir tous les chevaux à porter les blessés, on l'avait vu lui-même marcher à pied dans les sables du désert, pour céder à un blessé le cheval qu'il montait.

L'auteur dit « qu'on vit une action « atroce, commise par les cantiniers, qui « jetèrent dans des fossés des blessés pla- « cés sur leurs charrettes. Un seul survé- « cut. » (page 164. — 163.) La chose est par trop exagérée. Il est vrai que quelques misérables cantiniers, poussés par la cupidité, se souillèrent de ce crime; mais il fut aussitôt réprimé que commis, et des menaces sévères empêchèrent cette infamie de se renouveler.

Pour effacer de l'esprit du lecteur les pénibles impressions que fait naître un tel acte de cruauté. M. l'officier du palais aurait pu citer de nombreux exemples

Digitized by Google

de cette humanité active, qui caractérise en général les Français, et qui eut occasion de s'exercer dans cette malheureuse circonstance. La plupart des blessés qui, d'après les ordres de l'empereur, avaient été reçus sur ses voitures et sur celles de l'armée, furent sauvés. Parmi eux se trouvait M. de Beauveau, lieutenant de carabiniers, qui, placé sur une des voitures impériales, dut la vie à cette disposition.

Le fait relatif aux cadavres des prisonniers russes, trouvés gisant sur la route, est rapporté avec la même inexactitude. Voici ce qui se passa : l'empereur, à la tête de son état-major, marchait sur la droite de la grande route de Smolensk. Il avait remarqué les corps de deux ou trois soldats russes, étendus non loin de cette route. Il appelle l'officier d'ordonnance *, qui marchait devant lui, et le charge d'aller voir ce que c'était. Cet officier revint lui rendre compte que c'étaient des Russes. L'empereur parut fort étonné et dit : *Comment ! des Russes devant nous !*

* M. Gourgaud.

Digitized by Google

L'officier l'ordonnance répondit : « Sire, j'ai appris que les Espagnols et les Portugais, chargés de l'escorte des prisonniers, en avaient fusillé plusieurs, qui ne voulaient pas marcher. » La physionomie de Napoléon devint sévère : « Comment ! dit-il avec vivacité, on massacre les prisonniers ? Berthier, qu'est-ce que cela veut dire ? » Berthier répondit qu'il l'ignorait, et qu'il allait s'en informer. Une enquête fut faite ; les soldats espagnols prétendirent que la colonne de prisonniers ayant trouvé de l'eau-de-vie dans un fourgon abandonné sur la route, en avait bu outre mesure, et que plusieurs étant ivres avaient voulu désarmer des soldats de l'escorte, qui avaient tiré eux. Des mesures furent prescrites pour que de pareils désordres ne se renouvelassent plus.

« Napoléon garda un morne silence ; « mais le lendemain, les meurtres avaient « cessé. » (page 165. — 164.) Que peut-on entendre par là, si ce n'est que l'empereur était auteur ou complice de ces meurtres ? Cet outrage gratuit fait au ca-

Digitized by Google

ractère élevé de Napoléon, ne peut qu'exciter l'indignation. Sa politique était même intéressée à ne pas tolérer ces cruautés, car les Russes étaient en position d'user de représailles, et avec bien plus d'avantage.

L'auteur prétend « qu'on se contenta « de laisser ces malheureux mourir de « faim ; » (page 165.—164.) et il ajoute, quelques lignes plus loin : « mais que pou- « vait-on faire? » Ce qu'on a fait. Les soldats Russes prisonniers ont vécu, comme nos soldats, la plupart de chair de cheval. « On fut cruel par nécessité. » (page 165. —164.) On ne fut pas cruel, et il n'y avait pas nécessité de l'être. Trois ou quatre mille Russes désarmés, en liberté, ou prisonniers, n'ajoutaient rien à nos maux ou à notre bien-être. Ces prisonniers restèrent successivement en arrière, et furent recueillis par leurs compatriotes.

« Pendant une halte dans un champ « gelé et parsemé de débris russes et fran- « çais, Napoléon voulut se décharger du « poids de l'insupportable responsabilité « de tant de malheurs. Cette guerre qu'en

Digitized by Google

« effet il avait redoutée, il en dévoua « l'auteur à l'horreur du monde entier... « Le duc de Vicence, trop impatient « peut-être, s'irrita; il fit un geste de « colère et d'incrédulité, et rompit brus- « quement ce pénible entretien. » (page 166.—166.)

C'est une tâche pénible, que d'avoir à signaler sans cesse cette étrange manie de présenter sous un faux jour, des sentimens naturels à Napoléon dans la situation où il se trouvait, et qui ne pouvaient que lui faire honneur. Il faut être malheureusement organisé, pour supposer que la perversité soit poussée au point de revêtir de l'apparence de la sensibilité une imposture réfléchie. Non, la responsabilité de malheurs, encore inconnus à l'époque dont parle l'auteur, ne pèse point sur Napoléon. « Cette guerre qu'il avait « en effet redoutée, » (pourquoi ne pas dire qu'il avait cherché à l'éviter?) ne peut lui être imputée. M. le duc de Vicence, toujours choisi pour principal acteur de ces scènes inconvenantes, qui

Digitized by Google

n'ont existé que dans l'imagination de l'auteur, n'accepte certainement point le rôle que M. de Ségur lui fait jouer.

CHAPITRE IX.

L'EMPEREUR séjourne à Viasma pour attendre le maréchal Davout, qui exécute son mouvement trop lentement. M. l'officier du palais fait faire des reproches à ce sujet, *par le corps du prince Eugène*, à ce maréchal, qui répond que « son « horreur pour le désordre l'a porté à « vouloir régulariser cette fuite. » (page 169.—168.)

Le maréchal Davout n'a pas pu se servir de cette expression; l'armée française n'a jamais fui devant les Russes. De Moscou, elle pouvait se porter sur Saint-Pétersbourg, et certes l'auteur n'eût pas appelé cette marche une fuite. L'empereur aima mieux se porter sur Smolensk, pour passer l'hiver en Lithuanie. Cette marche, exécutée volontairement par Napoléon, ne peut donc pas être appelée

Digitized by Google

fuite. Ce n'était pas les Russes que l'on cherchait à éviter, mais bien l'hiver au milieu de la Russie.

Le goût de M. de Ségur pour la métaphore, lui fait dire que « dans ce marais « de Czarewo-Zaïmicze, le bruit des tam- « bours ennemis se mêlait à la voix de « Davout. » (page 170.—169.) Ce qui ne peut pas être, puisque quelques cosaques seulement suivaient ce maréchal sur cette route, où la seule infanterie qui s'y trouva (celle du général Paschewitz) n'arriva à Gjatz que dans la nuit. Celle de l'avant-garde du général Miloradowitch, qui marchait sur notre flanc gauche, n'arriva également que dans la nuit, à la hauteur de Czarewo-Zaïmicze.

L'auteur termine ce chapitre par un portrait flatteur du général russe Miloradowitch, et nous prépare à ses hauts faits d'armes. Mais dès le chapitre suivant, au combat de Viasma, ce général réfute lui-même les éloges pompeux qui lui ont été donnés par l'historien de la grande armée.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

« Le 3 novembre, le prince Eugène « s'acheminait vers Viazma, où son ar- « tillerie et ses équipages le précédaient, « quand les premières lueurs du jour lui « montrèrent à la fois sa retraite mena- « cée, à sa gauche par une armée, der- « rière lui son arrière-garde coupée, à sa « droite la plaine couverte de traîneurs « et de chariots épars fuyant sous les lan- « ces ennemies. » (page 174. — 172.)

Il est faux que le corps du vice-roi ait eu derrière lui son arrière-garde coupée. Ce corps marchait suivi immédiatement de celui du prince d'Eckmülh, dont la division Gérard formait l'arrière-garde. La communication entre ces deux corps fut toujours libre. L'auteur suppose que l'artillerie du vice-roi était à Viazma. Ce fait est encore inexact, il n'y avait que les équipages de ce prince. Il n'aurait pas commis la faute de marcher sans son artillerie.

Digitized by Google

Le récit du combat de Viazma, si glorieux pour les troupes du maréchal Davout et du prince Eugène, est étrangement défiguré; on voit que M. le maréchal-des-logis du palais ne l'a pas compris. Voici ce qui se passa.

Lorsque le prince Eugène, se dirigeant sur Viazma, suivi du corps de Davout, vit que l'ennemi, qui venait de sa gauche, voulait lui couper la grande route près de cette ville, il en fit prévenir le maréchal, et concerta avec lui son mouvement. Le corps du prince se plaça en colonne sur la droite de la grande route (regardant Viazma); une de ses divisions resta à gauche de la route faisant face aux ennemis, qui arrivaient de ce côté. Le corps de Davout continua de marcher sur Viazma. La division Compans faisant tête de colonne, après avoir culbuté les troupes russes, qui lui barraient le chemin, passa le ravin de Pruditcha; et aussitôt tournant à gauche, elle se forma en bataille en arrière de ce ravin, couvrant la ville. La division italienne, placée à gauche de la route, contenait l'ennemi pen-

Digitized by Google

dant ce mouvement. Lorsque Compans fut en ligne derrière le ravin, ainsi que les autres divisions du premier corps, cette division italienne et les autres du vice-roi passèrent à leur tour le ravin pour venir se former à la gauche du premier corps, couvrant également Viazma. Établies dans cette position, nos troupes, que l'ennemi espérait culbuter sur la ville, repoussèrent toutes ses attaques, et lui tuèrent beaucoup de monde.

« Eugène et Davout entendaient un autre combat en arrière de leur droite. « Ils crurent que c'était tout le reste de « l'armée russe, qui arrivait sur Viazma, « par le chemin d'Iucknow, dont Ney « défendait le débouché.... Le bruit de « cette bataille, en arrière de leur ba- « taille, et menaçant leur retraite les in- « quiéta, etc. » (page 177. — 176.)

Ceci est une nouvelle preuve que l'auteur ne se rappelle pas même le lieu du combat. Autrement, il saurait qu'Eugène et Davout, de la position qu'ils occupaient, voyaient parfaitement tous les mouvemens de l'ennemi opposé au maré-

Digitized by Google

chal Ney, et qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté. Le corps du vice-roi s'écoula, à la nuit, par Viazma, couvert à son tour par celui du maréchal Davout. La division Compans ne traversa pas la ville, mais passa la Viazma en dehors, sur le pont qui y avait été établi.

L'armée française, à cette époque, n'était pas dans un état de désordre et de démoralisation tel que l'historien français voudrait le faire croire; et la meilleure preuve, c'est que les seuls corps d'Eugène et de Davout culbutèrent les vingt-cinq mille Russes, qui voulaient nous fermer la route, et qui étaient commandés par ce même général Miloradowitch, si vanté par M. de Ségur dans le chapitre précédent.

« Kutusoff se reposa indifféremment au « bruit du combat. » Le commissaire anglais « l'excite vainement, l'appelle même « traître; rien ne peut l'émouvoir. » (page « 176. — 175.) Parmi plusieurs raisons que l'auteur donne de l'inaction de ce *temporisateur*, ainsi qu'il l'appelle, il oublie de faire entrer celle du souvenir de la.

Digitized by Google

bataille de Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises avaient repoussé son armée.

Il dit : « Les Russes avaient pénétré dans « cette ville (Viazma), lorsque Davout « voulut y passer à son tour. » (page 178. — 176.) Il aurait été utile d'expliquer comment les Russes entrèrent dans Viazma, entre le corps du vice-roi et celui du maréchal Davout, qui se joignaient dans leur marche, et comment ils causèrent l'échauffourée dont il est question. Mais M. de Ségur ne se charge pas de justifier ce qu'il avance. Sous sa plume, nos pertes s'étendent et celles des Russes ne sont point notées.

CHAPITRE XI.

M. l'officier du palais, qui s'est exercé depuis long-temps à peindre par anticipation les horreurs de l'hiver, dit ici que « le 6 novembre, le ciel se déclare. » (page 180. — 178.) C'est en effet de ce jour fatal, mais seulement de ce jour, que data

Digitized by Google

l'hiver prématuré, qui trompa tous les calculs, et accabla l'armée de tant de maux. Encore trois jours, et elle arrivait intacte à Smolensk, où de nombreux magasins lui eussent fourni les ressources qui lui manquaient, et permis de continuer ses opérations avec une nouvelle vigueur.

L'auteur ajoute : « Trophées, gloire, « tous ces biens auxquels nous avions tout « sacrifié devenaient à charge. » (page 186. — 184.)

Les Français, dans leur malheur, n'hésitèrent pas à sacrifier de vains trophées ; mais ils ne trouvèrent pas leur gloire à charge. Elle put paraître importune à quelques courtisans à épaulettes, qui préféraient la poussière de la galerie de Saint-Cloud à celle des camps ; jamais elle ne pesa à ceux qui l'avaient véritablement méritée.

—

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

L'AUTEUR a dit (page 131.—128.) que *Napoléon était obligé de fuir;* (page 166. —165.) « que c'était un spectacle bien « nouveau que Napoléon contraint de « céder et de fuir; » ici, Napoléon est « honteux de paraître fuir. » (page 187. —185.)

Certes, l'empereur n'était pas insensible aux désastres de son armée. Toutefois, la honte pouvait-elle couvrir son front, quand cette armée, toute affaiblie qu'elle était, mais forte de sa présence, venait de montrer aux ennemis qu'elle savait encore se faire respecter? M. de Ségur confond le sentiment de la honte avec la douleur d'une grande âme aux prises avec l'adversité.

« Il y trouva (à Dorogobouje) les mou- « lins à bras commandés pour l'expédi- « tion. » (page 187. —185.)

Pendant le séjour à Moscou, Napoléon, toujours prévoyant, avait chargé l'artil-

Digitized by Google

lerie de construire des moulins à bras. Les ouvriers de ce corps en avaient confectionné plusieurs, dont la garde se servit. Ceux dont parle M. de Ségur avaient été demandés par l'intendant-général de l'armée. Leur tardive arrivée est une preuve de l'à-propos des mesures de cette administration.

La nouvelle de l'échaffourée de Mallet, qu'une estafette apporte à l'empereur, sert de prétexte aux réflexions sinistres de l'auteur, qui grossit et dénature tous les événemens pour en tirer les plus fâcheuses conséquences.

L'aveugle confiance avec laquelle Mallet avait ourdi sa conspiration, la disproportion entre la faiblesse des moyens et l'audace de l'exécution, devaient frapper l'empereur. Mais ce qui avait fait sur lui le plus d'impression, ce n'était pas seulement le peu de prévoyance et le défaut absolu de présence d'esprit et de résolution dans les chefs de la police; c'était la preuve trop évidente que les principes monarchiques, dans leur application à sa dynastie, avaient jeté des raci-

Digitized by Google

nes si peu profondes, que de grands fonctionnaires, à la nouvelle de la mort de l'empereur, oublièrent que, le souverain mort, un autre était là pour lui succéder. C'était aussi la déplorable légèreté avec laquelle, sans attendre ses ordres, on avait fait exécuter plusieurs officiers, que de fausses apparences avaient abusés, et qui, dans le fond de leur cœur, n'avaient pas cru commettre un crime. On entendit, dès les premiers momens, l'empereur exprimer ces sentimens douloureux.

Un aide-de-camp du maréchal Ney vient annoncer à Napoléon que ce maréchal était forcé d'abandonner Dorogobouje, et « qu'il se voyait obligé de re-« culer précipitamment jusque derrière « le Dniéper. » (page 190. — 188.)

Le jour même où l'empereur s'était arrêté à Mikalewska (le 6), le maréchal Ney avait fait prendre position à l'arrière-garde, au-delà de l'Osma, près de Gorki. Ce ne fut que le 7, que le général russe Miloradowitch attaqua l'arrière-garde près de cette rivière, et la suivit jusqu'à Dorogobouje. Là, le maréchal

Digitized by Google

Ney tint ferme, et repoussa toutes les attaques de l'ennemi, qui, voyant qu'il ne pouvait réussir à le forcer, fit porter sur sa droite la division du prince Eugène de Wurtemberg; mouvement qui décida le maréchal à abandonner Dorogobouje pour se porter sur l'Ougea. L'ennemi ne l'y suivit qu'avec des cosaques. Miloradowitch, après la vive résistance qu'il avait éprouvée à Dorogobouje, se dirigea à gauche sur la grande armée de Kutusoff. Comment donc le maréchal Ney aurait-il pu mander à l'empereur, par son aide-de-camp, qu'il se retirait *derrière le Dniéper?* Dorogobouje est situé sur la rive gauche de ce fleuve. Ainsi, pour *reculer précipitamment derrière le Dniéper*, le maréchal Ney aurait dû passer sur la rive droite, ce qu'il ne fit pas. Le corps seul du prince Eugène passa sur cette rive. Le Dniéper coupe la route de Dorogobouje à Smolensk, à Soloniewo : le quartier-général de l'empereur fut établi le même jour (7) près de cet endroit. Or, il est faux que, ce jour-là, le corps du maréchal Ney fût arrivé sur ce point.

Digitized by Google

Ainsi que nous l'avons dit, ce maréchal se retira sur l'Ougea. M. de Ségur, au lieu de faire des peintures et de les appuyer de réflexions qui ne tendent qu'à égarer le jugement de ses lecteurs, aurait dû nous donner des détails sur cette affaire et sur la belle résistance que Ney opposa, dans Dorogobouje, aux forces supérieures qui l'attaquaient.

L'aide-de-camp du maréchal Ney est envoyé, dit M. de Ségur, pour informer l'empereur « du désordre dans lequel « étaient tombés les corps qui le précé- « daient, pour lui dire qu'après une nuit « horrible où la neige, le vent et la fa- « mine avaient chassé des feux la plupart « de ses soldats, l'aurore lui avait amené « la tempête, l'ennemi, etc., etc. » (page 190. — 188.)

Si la mission de cet aide-de-camp n'avait pas d'autre but que d'instruire l'empereur des désordres de l'armée, et de lui communiquer, à ce sujet, de stériles réflexions, elle était tout au moins inutile, et M. de Ségur pouvait se dispenser de donner ici deux nouvelles pages de

Digitized by Google

discours, et de nous dire « que l'aigle ne « protégeait plus, qu'il tuait » (page 191. — 190.) Napoléon ne connaissait que trop nos désastres; mais si l'officier qui lui était envoyé, se trouvait chargé d'indiquer des moyens d'y remédier, l'auteur n'aurait pas dû les omettre.

Pourquoi ne fait-il pas connaître qu'à Dorogobouje, le général commandant l'artillerie proposa à l'empereur de faire venir de Smolensk des chevaux du train frais à notre rencontre? Napoléon s'empressa d'approuver cette mesure, dont l'exécution fut très utile. Des ordres avaient également été donnés pour faire venir au-devant de nous des vivres.

« Napoléon sentit qu'il n'y avait plus « qu'à sacrifier successivement l'armée « partie par partie, en commençant par « les extrémités, pour en sauver la tête. » (page 192. — 190.) « Pour Ney, il vit « qu'il fallait une victime, et qu'il était désigné; il se dévoua, etc. (page 193. — 191.)

Jamais l'empereur n'a eu l'idée de sacrifier aucune partie de l'armée; il prou-

Digitized by Google

vait assez que sa sollicitude s'étendait à chacune d'elle. Le froid, d'ailleurs, tuait aussi bien à *la tête* qu'aux *extrémités*. Le prince d'Eckmühl avait commandé l'arrière-garde jusqu'à Viazma. Il fut relevé par le maréchal Ney, qui ne se considéra pas comme *victime désignée*, parce qu'il était chargé du soin de protéger la marche. Cette réflexion pourrait être considérée comme une insulte faite à la mémoire de ce maréchal. Il fallait bien que quelqu'un commandât l'arrière-garde; et, certes, personne ne convenait mieux à ce commandement que le maréchal Ney. Ces assertions tombent à faux, d'autant plus que depuis Dorogobouje, l'arrière-garde n'était suivie que par des cosaques, et non par de l'infanterie ennemie.

« Toutefois les Russes s'avançaient à la « faveur d'un bois et de nos voitures aban- « données; de là ils fusillaient les soldats « de Ney. La moitié de ceux-ci, dont les « armes glacées gèlent les mains engour- « dies, se décourage; ils lâchent prise, « s'autorisant de leur faiblesse de la

Digitized by Google

« veille, fuyant parce qu'ils avaient fui, « etc. » (page 193. — 192.)

Ces réflexions sont d'autant plus déplacées qu'il n'y avait plus, ainsi que nous l'avons dit, d'infanterie russe sur cette route. Si l'auteur avait été une seule fois à l'arrière-garde, il aurait vu que les cosaques fuyaient devant quelques hommes armés, et n'attaquaient que les domestiques et les hommes sans armes. Le maréchal Ney même s'amusait souvent à retarder la marche de cette cavalerie légère, en faisant placer en travers de la route un caisson auquel on mettait une longue mèche allumée. Les cosaques, voyant de la fumée sortir du caisson, n'osaient s'en approcher qu'il n'eût fait explosion ; ce qui tardait assez long-temps. Où l'auteur a-t-il vu les troupes chercher des prétextes pour *fuir?* Elles pouvaient être exténuées par les fatigues et le froid ; mais pusillanimes, jamais. Leur constance a autant illustré cette retraite, que leur valeur intrépide a immortalisé nos glorieuses campagnes.

La pensée, « le maréchal Ney expo-

Digitized by Google

« sait sa vie en soldat, comme lorsqu'il « n'était ni époux, ni père, ni riche, « ni puissant et considéré, enfin, comme « s'il avait encore tout à gagner, quand « il avait tout à perdre, » (page 193.— 192.) n'a jamais approché du cœur de ce maréchal. Dans aucune occasion, aux champs de Fleurus, comme dans ceux de de la Moskowa, de pareilles considérations n'ont fait hésister Ney à se placer toujours au milieu du danger. Dans ces âmes privilégiées, *tout est à perdre*, quand l'honneur est compromis; *tout est à gagner*, quand il s'agit d'acquérir une nouvelle gloire.

M. de Ségur dit que « ses généraux et « ses colonels, parmi lesquels lui-même « remarqua Fezenzac, le secondèrent vi- « goureusement, » (page 194.— 193.) en l'aidant à se défendre dans une maison palissadée. Si M. de Ségur voulait citer le colonel Fezenzac, il pouvait trouver une meilleure occasion que celle d'une misérable attaque de cosaques, repoussée par quelques coups de fusil.

Au reste, dans ce chapitre, l'esprit se

Digitized by Google

repose un moment, consolé des injustices et de la désapprobation qui frappent l'armée française et ses chefs, en voyant qu'un de ses plus illustres généraux a trouvé grâce devant M. l'officier du palais, et qu'il loue sans restriction son héroïsme.

CHAPITRE XIII.

Le désastre qu'éprouva l'armée d'Italie au passage du Wop, torrent qui *n'était qu'un ruisseau* à son premier passage, et qu'elle *retrouva une rivière* (p. 195—194) est décrit avec de vives couleurs. Il est retracé avec cette surabondance de détails déchirans, qui caractérise la manière de notre écrivain; mais on y voit peu d'éloges du courage et de la constance de malheureuses troupes, qui, réduites à compter pour rien les efforts de l'ennemi, luttaient avec opiniâtreté contre les obstacles sans cesse renaissans, que leur opposaient un ciel meurtrier et une terre couverte de glace.

« Les cosaques dépouillèrent les prison

Digitized by Google

« niers qu'ils firent, les réunirent ensuite « en troupeaux, puis les faisaient marcher « nus sur la neige, à grands coups du bois « de leurs lances. » (page 198.—197.)

Ces cruautés exercées sur nos malheureux prisonniers, rapprochées de celle que l'auteur rapporte, (p. 183. — 182.) où il dit, « qu'ils ne rencontrent que des cosa- « ques et une population armée qui les en- « tourent, les blessent, les dépouillent, et « les laissent, avec des rires féroces, expi- « rer tout nus sur la neige, etc., » démentent l'éloge qu'il a fait ailleurs de la magnanimité des Russes. Nous sommes loin de croire que ce fut par l'ordre des généraux ou des autorités que ces atrocités furent commises; mais pourquoi les a-t-on tolérées? Comment M. de Ségur peut-il concilier de pareilles barbaries avec cette assertion, « qu'eux seuls ont connu la vraie « gloire, et que leur renommée est restée « grande et pure? » (page 75.—72.)

« Les généraux repoussaient inutile- « ment nos soldats; ils se laissaient frap- « per sans se plaindre, etc. » (p. 199.—197.)

Digitized by Google

Les généraux donnaient l'exemple des privations à leurs soldats, et ne les *frappaient* point. Quoi qu'en dise notre historien, ils eussent rougi de s'enfermer dans les maisons et d'en défendre l'accès, quand les troupes bivouaquaient sur la neige. S'il existait des égoïstes insensibles à ce point aux maux de leurs camarades, ce ne pouvait être parmi ceux qui avaient des commandemens dans l'armée.

« Il y eut un instant où cette malheu-
« reuse armée ne fut plus qu'une foule
« informe, une vile cohue qui tourbil-
« lonnait sur elle-même. » (page 200. — 199.)

Jamais l'armée du prince Eugène n'a été dans l'état de désorganisation dont parle l'auteur. Elle prouva bientôt à Krasnoi qu'elle n'était pas *une vile cohue*!!!... *ni une foule informe*!!!.... La division Broussier, qui formait l'arrière-garde, avait encore avec elle ses deux batteries d'artillerie organisées.

« Le prince Eugène réussit cependant
« à sauver son arrière-garde. C'était en

Digitized by Google

« revenant avec elle sur Smolensk, que « ses traîneurs avaient été culbutés sur « les soldats de Ney. » (p. 201.—200.)

Lorsque la tête du quatrième corps atteignait Smolensk, le prince Eugène laissa en position la division Broussier avec la cavalerie bavaroise, pour arrêter les cosaques. Cette division ne courut aucun danger; les cosaques se gardèrent bien de l'attaquer sérieusement. Quant à ce que dit notre écrivain, des traîneurs *qui furent culbutés sur les soldats de Ney*, ce fait est impossible. La route de Doukhowtchina à Smolensk, que suivait le prince Eugène, débouchait à Smolensk, en arrière de la position qu'occupait le maréchal Ney sur la route de Dorogobouje. Ainsi, les traîneurs d'Eugène ne pouvaient pas tomber sur les soldats du maréchal Ney, qui les couvraient dans cette direction.

« Le colonel du quatrième régiment, « le jeune Fezenzac, sut ranimer ces hom- « mes à demi perclus de froid. » (p. 201. —200.)

Cet officier n'eut probablement pas be-

Digitized by Google

soin d'employer beaucoup d'éloquence, pour décider les soldats du brave quatrième à marcher contre les cosaques; car, comme nous sommes forcés de le répéter, cette route ne fut suivie que par de la cavalerie légère ennemie. La circonstance n'était pas d'une solennité telle que l'on eût à y remarquer la « supério-« rité des sentimens de l'âme sur les sen-« sations du corps. » (page 202.—200.) Cette supériorité de sentimens est, au reste, le partage de tous ceux qui pensent et agissent noblement, sans distinction de rang. C'est sans doute par mégarde que ce lieu commun de morale a trouvé place ici.

CHAPITRE XIV.

M. le maréchal-des-logis, après avoir fait un tableau déchirant du désordre qui régnait parmi des soldats sans armes, que le gouverneur de Smolensk ne veut pas recevoir dans cette ville avant l'entrée des corps organisés, dit qu'à l'arri-

Digitized by Google

vée de la garde « ils la maudirent. Se-
« raient-ils donc sans cesse sacrifiés à cette
« classe privilégiée, à cette vaine parure
« qu'on ne voyait plus la première qu'aux
« revues, aux fêtes, et surtout aux distri-
« butions? » (page 204.—203.)

S'il était encore besoin de prouver que M. l'officier du palais n'a rien compris aux armées, à côté desquelles il a quelquefois marché, que pourrait-on désirer de mieux que l'opinion qu'il prête aux traîneurs sur la garde impériale? Quoi! cette garde fameuse, qui souvent, à elle seule, composait une armée; dont la seule présence dans les plus grandes batailles, assurait la victoire; dont l'effort, quand il fut nécessaire, ne la laissa jamais douteuse jusqu'à la dernière catastrophe, où elle aima mieux mourir que de se rendre, était, suivant lui, *une vaine parure!* un hochet que Napoléon promenait d'un bout de l'Europe à l'autre! Notre historien aurait bien dû faire connaître à quelles revues, à quelles *fêtes* elle prit part depuis la sortie de Moscou. *Cette classe, privilégiée* seulement par son cou-

Digitized by Google

rage et sa discipline, était le cœur, la vie même de l'armée. Quoi de plus naturel que de tout faire pour la conserver?

Dans la description que fait l'auteur, du désordre de nos troupes à Smolensk, on n'aperçoit qu'une critique de l'administration, « Napoléon comptait sur quin-« ze jours de vivres et de fourrages pour « une armée de cent mille hommes; il ne « s'en trouvait pas la moitié en farines, « riz et eau-de-vie : la viande manquait. » (page 208.—207.)

L'empereur devait compter sur de grandes ressources à Smolensk, puisque, dès son départ de cette ville pour Moscou (le 24 août), il avait donné tous les ordres nécessaires pour qu'elles fussent assurées. Il témoigna un vif mécontentement de leur non-exécution. « Le munitionnaire « n'obtint la vie, suivant M. de Ségur, « qu'en se traînant long-temps sur ses ge-« noux. Peut-être les raisons qu'il donna, « firent-elles plus pour lui que ses sup-« plications. » (page 208.—207.)

Notre écrivain veut parler d'un chef du service des *vivres-viande*, qui, d'a-

Digitized by Google

près ses états de comptabilité, était censé avoir envoyé à notre rencontre près d'un millier de bœufs, tandis qu'en réalité, il n'avait rien envoyé. Le rapport fait à l'empereur à ce sujet, apprit que cet homme avait vendu ces bestiaux à des juifs, qui les avaient conduits aux Russes, et Napoléon ordonna qu'il fût traduit devant une commission militaire. Certes, ce ne furent ni *ses raisons* ni *ses supplications*, qui le sauvèrent. L'auteur n'alléguerait pas tant de raisons pour excuser ce fournisseur infidèle, s'il avait connu ces détails.

Depuis près de trois mois que l'empereur avait quitté Smolensk, il avait été bien facile d'y réunir des vivres, tirés tant des immenses magasins préparés en arrière, que des ressources que fournissait le pays. La Lithuanie n'avait point été ravagée; elle était bien disposée pour nous, et aucun corps ennemi n'y était resté. A son départ de Moscou, Napoléon avait donc tout lieu de compter qu'il trouverait des approvisionnemens considéra-

Digitized by Google

bles à Smolensk : MM. Daru et Mathieu Dumas avaient la même opinion.

« Au reste, il s'emportait par besoin; « il ne s'était point fait illusion sur ce dé- « nuement. » (page 210.—210.)

L'empereur, en voyant son armée manquer de vivres, par la non-exécution de ses ordres, dut exprimer avec amertume son mécontentement. Il ne *s'emporta pas par besoin*, il oublia de punir.

« Le génie de Napoléon en voulant s'é- « lever au-dessus du temps, du climat et « des distances, s'était comme perdu dans « l'espace. » (page 210.—210.)

Comment concilier cette opinion avec celle que l'on trouve page 12.—12. du Ier volume : « Admettant même que la « rapidité de son expédition ait été té- « méraire, le succès l'aurait vraisembla- « blement couronnée, si l'affaiblissement « précoce de sa santé eût laissé aux forces « physiques de ce grand homme, toute « la vigueur qu'avait conservée son es- « prit; » avec celle qu'on lit page 77—82 : « Cette entreprise était indispensable « à l'achèvement d'un grand dessein pres-

Digitized by Google

« que accompli ; son but n'était point « hors de portée, les moyens pour l'atteindre étaient suffisans..... »

Il avait tout mis « au hasard d'un pre« mier mouvement d'Alexandre. » (page 210.—210.) Nous avons déjà repoussé cette accusation de légèreté et d'inconséquence, dont l'auteur poursuit la mémoire de Napoléon. Il avait marché sur Smolensk et Moscou, pour battre l'armée russe et forcer Alexandre à la paix.

« C'était, ajoute l'auteur, toujours le « même homme de l'Égypte, de Maren« go, d'Ulm, d'Esslingen. » (page 211. —210.) Combien de fois n'a-t-il pas cherché à prouver, dans le cours de son livre, par des raisonnemens ou par des faits dénaturés, et souvent faux, que Napoléon n'était plus que « l'ombre de lui-même ; que l'âge (quarante-trois ans) l'avait appesanti, etc., etc.? » Enfin, n'a-t-il pas dit, page 125—123 : « Qu'étaient deve« nus ces mouvemens rapides et décisifs « de Marengo, d'Ulm et d'Eckmülh?

« C'était Fernand Cortez; c'était le « Macédonien brûlant ses vaisseaux, et

Digitized by Google

« surtout voulant, malgré ses soldats, « s'enfoncer encore dans l'Asie inconnue. » (page 211.—210.)

Cette comparaison est difficile à expliquer. Indépendamment de la résolution qu'une telle détermination suppose dans un homme qui en est privé, « qui n'a plus « cette décision vive, mobile, rapide comme les circonstances, » (page 94—94) quelle similitude y a-t-il entre la situation de Napoléon et celle du conquérant de l'Asie? Si, après le passage du Niémen, il eût rompu sa ligne de communication, et abandonné ses derrières, pour montrer à son armée qu'elle devait se suffire à elle-même, le rapprochement aurait quelque fondement. Qu'est-ce d'ailleurs que le *Macédonien brûlant ses vaisseaux*? Jamais Alexandre n'a brûlé ses vaisseaux. Lorsque, après la conquête de presque toute l'Asie-Mineure, il quitta les bords de la mer, et partit de Milet pour continuer son expédition, sa flotte lui devenant inutile, il la renvoya, et l'employa à soumettre le Pont et les contrées voisines. Mais comment s'étonner que

Digitized by Google

M. de Ségur ignore l'histoire d'Alexandre, quand il connaît si mal celle des campagnes de Napoléon? Où a-t-il vu qu'en Égypte, comme à Marengo, comme à Ulm, comme à Esslingen, ce grand capitaine a tout donné au hasard? Avant de parler de si belles combinaisons militaires, le maréchal-des-logis du palais aurait dû se donner la peine d'en lire les relations et de les étudier.

L'*Histoire de la grande armée* n'est que l'amplification d'un rhéteur, dont l'imagination vague et mélancolique se complaît à tracer des tableaux où les couleurs sont presque toujours fausses. Les faits ne sont jamais abordés franchement; les réflexions sont alambiquées ou contradictoires. Enfin, ce qui manque le plus dans l'*Histoire de la grande armée*, c'est la vérité historique.

Digitized by Google

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE I.

« Au même jour, à la même heure, « toute la Russie avait repris l'offensive. « Le plan général des Russes s'était tout à « coup développé, etc. » (page 215. —211.)

Ce plan général des Russes, qui se développe tout à coup, au même jour, à la même heure, est bon à supposer aujourd'hui après l'événement; mais alors Kutusoff n'était occupé qu'à se défendre et à se réorganiser.

Le 18 octobre, « à l'instant même où « le canon de Kutusoff avait détruit les « illusions de gloire et de paix de Napo- « léon, Wittgenstein, à cent lieues der- « rière sa gauche, s'était précipité sur Po- « lotsk, Titchakoff derrière sa droite.... « et tous deux, l'un descendant du nord, « l'autre s'élevant du sud, s'étaient effor-

Digitized by Google

« cés de se rejoindre vers Borisow. C'était « le passage le plus difficile de notre re- » traite, et déjà ces deux armées enne- « mies y touchaient, quand douze mar- « ches, l'hiver, la famine et la grande « armée russe en séparaient Napoléon. » (pages 215 et 216.—211 et 212.)

A en croire l'auteur, l'empereur eût appris, par l'attaque de Kutusoff à Winkowo, que toute espérance de paix était détruite; et cependant les ordres donnés par ce prince * les 5, 6, 10, 13, 14 et 15 octobre, font voir qu'il avait déjà pris des mesures pour évacuer Moscou et se porter sur Smolensk.

L'assertion de M. de Ségur, relative à

* Le 5 octobre Napoléon écrit au major-général au sujet de l'évacuation des blessés qui se trouvent à Mojaïsk, à l'abbaye de Kolotskoi et à Gjat.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour que Junot évacue tous les blessés sur Viazma, et Baraguay-d'Hilliers de Viazma sur Smolensk, prescrivant que de là à huit jours il ne reste pas un blessé à Rouza, à l'abbaye, à Mojaïsk et Gjat.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour que aucune troupe ne dépasse ni Gjat ni Mojaïsk.

Digitized by Google

Wittgenstein et à Titchakoff, est tout aussi erronée. Titchakoff était, le 18 octobre, à Brezecz-Litowski sur le Bug. Le même jour, Wittgenstein attaquait Polosk. De Polosk à Borisow, il y a cinq journées de marche, et de Brezecz à ce même point de Borisow, il y a au moins douze marches. Ainsi, ces deux généraux que M. de Ségur représente comme se donnant la main, sont éloignés l'un de l'autre de dix-sept journées. En écrivant ce passage, il faut que le marechal-des-logis du palais n'ait consulté aucune carte. Comment suppose-t-il que Kutusoff, qui était placé sur la route de Kalouga, séparait l'armée française de Borisow? Il y a plus; ce même jour, 18 octobre, où

Le 10 octobre Napoléon écrit au major-général de donner l'ordre d'arrêter les détachemens d'infanterie, cavalerie, artillerie, à Smolensk.

Le 13 octobre, lettre du major-général au roi de Naples, pour annoncer que l'armée va se mettre en marche de Moscou pour se joindre à lui, et chasser Kutusoff.

Le 15 octobre l'empereur donne ordre aux premier, troisième et quatrième corps de la garde de se tenir prêt à marcher.

Digitized by Google

Titchakoff et Wittgenstein sont supposés *se touchant*, Titchakoff se faisait battre par Regnier, en voulant marcher sur Varsovie. Ce ne fut que le 20 octobre, qu'il revint à sa position de Brezecz. Le 28 seulement, après avoir laissé vingt-huit mille hommes aux ordres de Sacken, qu'il charge de surveiller Schwarzenberg, et de masquer le mouvement qu'il fait sur Minsk, il se met en marche sur cette ville, où sa tête de colonne arrive le 16 novembre. Le prince Schwarzenberg venait d'être renforcé par la division Durutte, ce qui portait à environ cinquante mille hommes les forces sous ses ordres. Titchakoff partit de Minsk, le 19, pour se porter sur Borisow, dont il s'empara le 21; et le 23, il fit passer cette rivière à la division Lambert, pour avoir des nouvelles de Wittgenstein. Cette division rencontra le corps d'Oudinot, qui la culbuta, et la força de se replier sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, plus d'un mois après l'époque où M. de Ségur supposait les corps de Wittgenstein et de Titchakoff *se touchant*, ils n'étaient pas encore réunis.

Digitized by Google

Le maréchal Saint-Cyr occupait, depuis le 18 août, un camp retranché en avant de Polosk. « Ce camp montrait avec quelle « facilité l'armée eût pu hiverner sur les « frontières lithuaniennes. » (page 216. —212.) L'auteur fait l'éloge de la bonne construction des baraques de nos soldats : « c'étaient de beaux villages militaires, « bien retranchés, à l'abri de l'hiver comme « de l'ennemi. »

Immédiatement après, il dit que, depuis deux mois, les Français perdaient beaucoup de monde en allant chercher des vivres ; « qu'ils étaient sans cesse tra- « his par les paysans et même par leurs « guides. » Puis, il ajoute : « Ces échecs, « la faim et les maladies avaient diminué « de moitié les forces de Saint-Cyr. Les « Bavarois étaient réduits de vingt-deux « mille hommes à quatre mille, etc. »

Que devient donc cette facilité d'*hiverner*, si déjà nous avions éprouvé tant de pertes ? Et, comme si la contradiction n'était pas assez forte, il ajoute, une page plus loin : « Ces ouvrages n'étaient ébau- « chés qu'autant qu'il le fallait, non pour

Digitized by Google

« couvrir leurs défenseurs, mais pour leur « marquer la place sur laquelle ils devaient « s'opiniâtrer. » (pages 218. — 214.) Que signifie alors *ces beaux villages militaires bien retranchés*? Il paraîtrait que leurs fortifications se réduisaient à de simples piquets pour marquer l'emplacement où les corps devaient *s'opiniâtrer*. Cette facilité d'hiverner n'était pas donc aussi grande que le suppose l'auteur.

CHAPITRE II.

Comment concilier ces passages : « Witt- « genstein repoussé, Steinheil battu, dix « mille Russes et six généraux hors de com- « bat..... » avec « l'orgueil et la joie dans « le camp ennemi, » tandis que dans le nôtre « se trouvent la tristesse et le dénue- « ment. » (page 225. — 221.) La tristesse de quoi? Est-ce d'avoir battu les Russes, ou bien la tristesse d'abandonner un pays où *la faim* et *la maladie* régnaient (page 216. — 213.), pour entrer dans un pays abondant en toutes sortes de vivres et de

Digitized by Google

fourrages? L'auteur a-t-il donc oublié que, lors de l'arrivée du deuxième corps à la Bérésina, les régimens avaient des vivres en abondance et des troupeaux à leur suite?

M. de Ségur fait une singulière description de la retraite du maréchal Saint-Cyr; il prétend qu'elle « se fit par toutes les « routes qui conduisent à Smoliany. » (page 225. — 221.) Le motif de cette marche rétrograde était, suivant lui, de *trouver plus de vivres, de marcher plus librement, avec plus d'ensemble.* La raison de trouver des vivres est assez bonne, si l'ennemi ne suivait pas; mais celle de se diviser pour *marcher ensemble* (page 226. — 222.), nous paraît difficile à comprendre. Le maréchal Saint-Cyr, se retirant sur le corps du maréchal Victor, fort d'environ trente mille hommes, qui, partant de Smolensk, marchaient sur sa droite, et n'étant pas poussé vivement par les Russes qu'il venait de battre, n'avait rien qui pût gêner sa marche. Aussi, ne reçut-il d'échec qu'à une colonne de sa gauche.

L'auteur nous représente l'empereur à

Digitized by Google

Mikalewska, n'apprenant que des désastres. « Sa figure reste la même; il ne « change rien à ses habitudes, rien à la « forme de ses ordres. A les lire, on croi- « rait qu'il commande encore à plusieurs « armées. » (page 229. — 226.)

Les corps d'armée étaient encore dans leur état d'organisation, composés de divisions, de brigades et de régimens. Les pertes que l'on avait éprouvées pendant la route, les avaient certainement beaucoup diminués; mais ce n'était nullement une raison pour ne pas leur donner des ordres dans la forme ordinaire, puisque leur organisation était toujours la même. Bien plus, lors du passage de la Bérésina, l'empereur ne changea rien à la dénomination de ses corps d'armée, et il fit bien sous tous les rapports. Car l'ennemi voyant par les ordres du jour qu'il avait interceptés, par les prisonniers qu'il faisait, par tous les moyens qu'il avait d'être instruit, que l'armée avait le même nombre de corps et la même organisation qu'à son entrée en campagne, n'a jamais pu croire aux pertes nombreuses que nous avions es-

Digitized by Google

suyées, et il nous a toujours considérés comme plus forts que nous n'étions en réalité. Si, au contraire, on eût réuni plusieurs corps pour n'en former qu'un ou deux, on eût par là révélé à l'ennemi notre faiblesse, en même temps que cela n'eût servi qu'à mettre de la confusion dans tout.

« Quant à Baraguey-d'Hilliers, qu'un « officier vient d'accuser, il le fait compa- « raître, et ce général, dépouillé de ses « distinctions, part pour Berlin, où il « préviendra son jugement, en mourant « de désespoir. » (page 230. — 226.)

Le général Baraguey-d'Hilliers avait été chargé du commandement d'une division, qui se formait à Smolensk; il avait cantonné ses troupes sur la route de Smolensk à Elnia L'approche de l'armée russe dans cette direction aurait dû le porter à réunir sa division, ce qu'il ne fit pas. Le 9 novembre, une de ses brigades fut attaquée par trois chefs de partisans russes; et, quoique forte de seize cents hommes, dont cinq cents de cavalerie, elle capitula et mit bas les armes. Le reste de la divi-

Digitized by Google

sion se replia en toute hâte sur Smolensk. D'autres dépôts français, dont le plus considérable était placé à Klemenstiewo, furent enlevés. La plupart des chevaux du train, qui se trouvaient cantonnés dans les environs, à une assez grande distance, furent également enlevés par les cosaques. L'empereur témoigna son mécontentement au général Baraguey-d'Hilliers, de ce que sachant la marche de l'ennemi, il avait ainsi éparpillé toutes ses forces. Il lui ôta son commandement, et l'envoya à Berlin. Il est faux que ce général ait *été dépouillé de ses distinctions;* il devait être jugé. Pour un général aussi sensible à l'honneur et aussi bon Français que le général Baraguey-d'Hilliers, le malheur d'avoir mérité d'être mis en jugement peut avoir eu une influence funeste sur sa santé déjà très délabrée *.

* Dans une une lettre du prince de Neufchâtel au général Charpentier, gouverneur de Smolensk, datée de Viazma le 1er novembre 1812, dans laquelle il lui rend compte des mouvemens de l'armée, le charge d'en prévenir les gouverneurs de Mohiloff et de Minsk, lui prescrit de nouvelles

Digitized by Google

Indépendamment des pertes irréparables en hommes et en chevaux, que cette imprévoyance du général Baraguey-d'Hilliers venait de nous causer, l'empereur fut vivement blessé d'apprendre qu'un corps français de onze cents hommes d'infanterie et de cinq cents de cavalerie eût mis bas les armes devant des corps de partisans. Le maréchal Ney, quelques jours auparavant, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de cosaques étaient peu redoutables, avait donné ordre à un capitaine de grenadiers de choisir cinquante hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi-lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main, en lui prescrivant de le rejoindre après cette

mesures relatives aux approvisionnemens, et lui demande également l'état de tous les magasins, subsistances et munitions qui sont à Smolensk, on lit : « Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. *Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvelez-lui de ma part cette disposition.* »

(Voyez l'appendice.)

Digitized by Google

expédition. « Vous serez, lui dit-il, entouré par cinq à six cents cosaques ou plus ; mais, tenez bon ; aucun de vous n'a rien à en craindre. » Le capitaine part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents cosaques. En vain, le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de ses hommes ; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours de ces cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne.

Les réflexions que M. de Ségur, qui nous reporte sans cesse vers le passé pour accuser le présent, fait faire aux soldats sur les trente-quatre jours de repos à Moscou, et sur le peu de soin pris pour pourvoir aux différens besoins, ne montrent-elles pas le désir de censurer l'empereur ? Pendant son séjour à Moscou, il prodigua ses soins à son armée. Lors du départ, sa sollicitude se porta d'abord sur les blessés : toutes les voitures, mêmes les siennes, dûrent en recevoir. Les ordres donnés aux divers commandans des corps, leur

Digitized by Google

prescrivaient d'emporter pour vingt jours de vivres, ce qui paraissait suffisant pour atteindre Smolensk avant les froids. Des troupes et des dépôts de vivres devaient se trouver à Viazma et à Dorogobouje. C'est donc à tort que l'auteur accuse Napoléon d'imprévoyance. Tous nos malheurs n'ont été causés que par le froid, et parce que les ordres de l'empereur n'ont pas été exécutés. (Voyez les lettres de l'empereur, à l'*Appendice*.)

M. de Ségur termine ces longues réflexions, en disant que de Moscou « il eût « toujours fallu revenir, et que rien n'a« vait été préparé, même pour un retour « pacifique. »(p. 232.—228.)Eh quoi! si la paix avait été faite, nous n'aurions pas pu nous procurer des vivres, nous retirer sur notre ligne de démarcation! nous eussions manqué de ressources! mais les Russes eux-mêmes n'eussent-ils pas été intéressés à nous en procurer?

L'empereur espérait trouver dans Smolensk des troupes fraîches, des chevaux et des magasins considérables. Quoique ses espérances ne se soient pas entièrement

Digitized by Google

réalisées, Smolensk nous offrit quelques ressources. On donna de la farine aux corps, on distribua généralement tout ce qui se trouva dans les magasins. L'empereur avait eu primitivement la pensée de conserver cette ville, et de prendre position vers la Duna et le Boristhène. Ayant appris que l'amiral Titchakoff se portait sur Minsk, et que les ordres réitérés qu'il avait envoyés à Victor, de rejeter Wittgenstein au-delà de la Duna, n'avaient pas été exécutés, il se décida à se porter derrière la Bérésina. L'auteur paraît reprocher à Napoléon d'être resté cinq jours à Smolensk; et cependant ces cinq jours avaient été employés aussi utilement que possible pour l'armée. La longue marche qu'elle venait de faire depuis Moscou, sans s'arrêter, avait occasionné un grand nombre de traîneurs. On espérait que quelques jours de repos en rallieraient la plus grande partie. D'ailleurs les corps n'étaient pas tous arrivés à Smolensk en même temps que l'empereur, et il dut attendre les derniers avant de se mettre en marche.

Digitized by Google

On conçoit que M. de Ségur, qui n'avait aucune connaissance des dispositions que faisait l'empereur, ait imaginé qu'il perdait son temps à plaisir. On conçoit aussi que parmi *les sages* dont il nous a parlé plusieurs fois, et du nombre desquels il était sans doute, il y en ait eu quelques uns qui auraient voulu se retirer en toute hâte sur Wilna, et même au-delà du Niémen ou de la Vistule, quoi qu'il pût en arriver au reste de l'armée. Le maréchal-des-logis du palais est ici, comme ailleurs, l'organe des mécontens, dont il a enregistré les bavardages.

« On savait que Ney avait reçu l'ordre « d'arriver à Smolensk le plus tard pos- « sible, et Eugène celui de rester deux « jours à Doukhowtchina. » (page 232. — 229.) La lettre de Napoléon au major-général, que nous rapportons, dément ce qui est relatif à Ney *. Quant à Eu-

* Semlewo, le 5 novembre 1812.

Napoléon au major-général.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car

Digitized by Google

gène, il passa le Wop le 9, il arriva le 10 à Doukhowtchina; il y séjourna, le 11, pour remettre l'ordre et donner un peu de repos à ses troupes; ce ne fut que le 13 qu'il atteignit Smolensk.

Entre autres réflexions que l'auteur prête aux soldats français, on trouve celle-ci : « L'empereur a-t-il ignoré la joie des Russes, quand, trois mois plus « tôt, il se heurta si rudement contre « Smolensk, au lieu de marcher à droite « vers Elnia, où il eut coupé l'armée en- « nemie de sa capitale?... Aujourd'hui... « ces Russes imiteront-ils sa faute dont « ils ont profité? » (page 233.—230.)

Qui pourrait croire que c'est un écrivain portant le titre de général, qui fait une pareille réflexion! Quoi! l'empereur aurait dû ne pas prendre Smolensk et laisser cette place au pouvoir de l'ennemi, sur ses derrières, pour marcher sur Moscou! La paix ne pouvait avoir lieu qu'a-

on use ainsi le reste du beau temps sans marcher. Le prince d'Eckmülh retient le vice-roi, et le prince Poniatowsky pour chaque charge de cosaques qu'il aperçoit. Sur ce, etc., etc.,

Digitized by Google

près avoir battu l'armée russe et s'être emparé de la capitale. Tout le plan de l'empereur reposait sur cette base. Smolensk est, avec raison, considéré comme la clef de Moscou, puisque celui qui est maître de Smolensk peut se porter sur Moscou sans danger, en y appuyant sa ligne d'opérations. Si ce que dit l'auteur était vrai, pourquoi les Russes, dans toutes leurs relations, parlent-ils de la terreur et de l'abattement que la prise de ce point important par les Français, causa dans toute la Russie*? Dans notre retraite, les circonstances étaient tout-à-fait différentes. L'empereur marchant sur Moscou, devait occuper Smolensk; se retirant sur la Bérésina, il ne pouvait conserver cette place. Kutusoff ne devait

* « La perte de Smolensk avait répandu la consternation dans l'intérieur de l'empire. Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moscou, avant que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale la consternation eût été à son comble, et la nation découragée eût peut-être regretté les sacrifices qu'elle avait faits à son indépendance. » (*Boutourlin, tome I, page* 306.)

Digitized by Google

point perdre son temps à l'attaquer ; mais il devait chercher à se réunir, le plus vite possible, à l'armée de Titchakoff pour nous couper la retraite. Il était dans son pays, lui, il n'avait rien à craindre pour ses derrières.

« Augereau et sa brigade, enlevés sur « cette route, ne l'éclairent-ils point? » (page 233.—230.) Le général Augereau et sa brigade furent pris, non par Kutusoff, mais par les partisans russes Denisof, Dawidof et Seslavin, qui se réunirent pour cette expédition.

L'auteur suppose que l'empereur est resté dans Smolensk, pour le plaisir « de « dater cinq jours de cette ville, et de « donner à une déroute l'apparence d'une « lente et glorieuse retraite. » (page 234. — 231.) Ici l'humeur de ceux qui voulaient se mettre à l'abri du danger, et échapper aux privations le plus vite possible et à tout prix, est encore évidente. Nous sommes obligés de le répéter, l'empereur n'est resté dans Smolensk que le temps nécessaire pour rallier les hommes isolés, évacuer ses blessés et ses

Digitized by Google

malades *, profiter des ressources de cette ville, et empêcher que sa retraite ne se tournât en déroute, ce qui aurait eu lieu, s'il eût marché constamment et sans s'arrêter. Une preuve que ces cinq jours ne furent pas perdus pour l'armée, c'est que, en sortant de Smolensk, elle a montré de nouveau dans les combats de Krasnoi, qu'elle n'était point dégénérée, et que, depuis ces combats, Kutusoff n'osa plus essayer de lui couper la retraite, ni même la suivre de trop près.

L'auteur prête ces réflexions, sur le séjour à Smolensk, à des officiers de Napoléon. Il ajoute qu'elles étaient « secrètes, « car leur dévouement devait se soutenir « tout entier deux ans encore. » (page 235.—232.) Cet aveu est assez naïf. Quoi! le dévouement des officiers de l'empereur ne devait durer qu'autant qu'il aurait des dotations, des honneurs, de l'or à leur

* Le 7 novembre, il y avait aux hôpitaux de Smolensk, trois mille six cent soixante-dix-huit malades, dont deux cent deux russes; le 8, neuf cents furent évacués sur Orcha, et les autres le furent pendant notre séjour dans cette ville.

Digitized by Google

prodiguer!!! Malgré les louanges donnés à MM. tels et tels, nous doutons qu'ils soient flattés de l'opinion que M. de Ségur a de leur attachement.

A la suite de quelques éloges du général Latour-Maubourg, l'auteur dit : « Il « marcha toujours avec le même ordre et « la même mesure, au milieu d'un désor- « dre démesuré, et pourtant, ce qui fait « honneur au siècle, il arriva aussi vite, « aussi haut et aussitôt que les autres. » (page 235.—332.)

On ne voit pas trop ce qu'a de commun l'honneur du siècle avec l'avancement de M. Latour-Maubourg. L'empereur avait pour principe de récompenser le mérite où il le trouvait. Il est d'une rigoureuse équité de reconnaître qu'il l'a constamment mis en pratique, et de lui en laisser tout l'honneur.

Suivant M. l'officier du palais, l'armée française, forte de cent mille combattans, avait été réduite en vingt-cinq jours à trente-six mille, et ces faibles restes étaient surchargés de soixante mille traîneurs sans armes; ce qui ne supposerait que

Digitized by Google

quatre mille hommes tués, blessés ou restés en arrière depuis le départ de Moscou.

« Ces restes de corps d'armée.... « Kutusoff allait les faire passer tour à tour « par les armes. » (page 237.—235.) Cette expression a quelque chose de révoltant dans la bouche d'un Français. Certes, si nos soldats *passèrent par les armes de Kutusoff*, les Russes passèrent par les armes françaises, et ils y passèrent si bien que depuis on ne les trouva plus.

CHAPITRE III.

L'EMPEREUR, en quittant Smolensk avec son armée, était obligé de l'échelonner successivement, pour éviter la confusion et l'encombrement de l'artillerie, des voitures et des traîneurs. Le 13, il fit partir la division Claparède avec le trésor et les bagages; et le 14, il se mit en marche lui-même avec sa garde, laissant à Smolensk les corps de Davout et de Ney, qui devaient se soutenir mutuel-

Digitized by Google

lement, et évacuer cette ville le 16, après en avoir fait sauter les fortifications.

Napoléon arriva à Koritnia, où il passa la nuit. Le lendemain, Miloradowitch, à la tête de vingt mille hommes, n'osa pas barrer le chemin; il se contenta d'envoyer quelques boulets. L'empereur atteignit Krasnoi: « Le seul aspect de Sébastiani, et des premiers grenadiers qui « le devançaient, suffit pour en repousser l'infanterie ennemie. » (page 243. —241.) C'est le 14, que la division Claparède, arrivant à Krasnoi, en chassa le corps volant d'Ojarowski, qui voulait s'y établir. La garde impériale avec l'empereur n'avait pas souffert, les ennemis n'ayant pas osé l'attaquer. « Mais, dit « l'auteur, les Russes, de leurs collines, « virent tout l'intérieur de l'armée, ses « difformités, ses faiblesses, ses parties « les plus honteuses, enfin ce que, d'or« dinaire, on cache avec le plus de soin. » (page 243.—241.)

La garde marchait avec ordre, *ces difformités, ces parties honteuses,* Miloradowitch craignait de les voir de trop

Digitized by Google

près, puisqu'il n'osa pas s'opposer à son passage. M. de Ségur, qui a fait un portrait si brillant de ce général ennemi, qu'il compare à Murat, se trouve ainsi forcé de démentir par les faits, les éloges qu'il lui a prodigués. Après le passage de la garde, « il s'enhardit, resserra ses forces, et, descendant de ses hauteurs, « il s'établit fortement avec vingt mille « hommes en travers de la grande route. « Par ce mouvement, il séparait de l'empereur, Eugène, Davout et Ney, et « fermait à ces trois chefs le chemin de « l'Europe. » (page 244.—242.) L'imagination de M. de Ségur l'emporte au point d'oublier que la scène se passe en Lithuanie!

CHAPITRE IV.

Le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, avait couché près de Koritnia le 15, était à trois lieues de Krasnoi, lorsque les traîneurs et les isolés, qui marchaient devant lui, furent attaqués par

Digitized by Google

les cosaques de Miloradowitch. Ces hommes, pour la plupart sans armes, se pelotonnèrent, repoussèrent ces attaques, et se retirèrent sur le corps d'armée dont ils avaient fait partie.

Eugène voyant que Miloradowitch voulait lui barrer le chemin, plaça la garde italienne à droite de la route, et les divisions Phelippon et Broussier à la gauche. La troisième division fut placée en arrière. Dans cette position et quoiqu'il, n'eût plus que quelques pièces d'artillerie, et que l'ennemi engageât vingt mille hommes, il repoussa vigoureusement toutes les attaques de Miloradowitch. Pendant tout le combat, le prince avait manœuvré en menaçant la droite des Russes; lorsque la nuit fut venue, et qu'il vit qu'ils avaient considérablement renforcé cette droite menacée, il mit son corps d'armée en marche, pour passer derrière la gauche des Russes. Par ce mouvement, il tourna le corps qui lui était opposé, et rejoignit, pendant la nuit, la jeune garde, qui était en avant de Krasnoi.

Digitized by Google

Notre historien décrit ces mouvemens d'une manière diffuse, et les entremêle de réflexions intempestives, qui ne font que répandre de l'obscurité dans le récit. Que signifient « ces bataillons ennemis « qui bordent les deux côtés de la route, » (page 249.—247) sur laquelle marche le corps de traîneurs pour se réunir à Eugène, et qui, « soit admiration ou pitié, « crient aux nôtres de s'arrêter, les « prient, les conjurent de se rendre? » (page 249.—247.) Nous n'accepterons pas ce sentiment d'*admiration*, parce qu'il y a mauvaise grâce à se louer et à s'encenser soi-même; mais nous repousserons fortement l'expression de *pitié*. C'est un sentiment qui est, au reste, en harmonie avec l'idée des *fourches caudines*, sous lesquelles nous fait passer Kutusoff, suivant M. le maréchal-des-logis du palais. Il faudrait dire simplement, sans hyperbole ni jactance, que le souvenir de Malo-Jaroslavetz, et la contenance de ces braves, ont imposé à leurs ennemis. L'auteur lui-même dit plus bas, en parlant des Russes : « La victoire était si

Digitized by Google

« nouvelle pour eux, que la tenant dans « leurs mains ils ne surent pas en profi- « ter; ils remirent au lendemain pour « achever. » (page 252.—250.)

CHAPITRE V.

NAPOLÉON, arrivé à Krasnoi le 15, ayant appris que l'armée russe était dans les environs, et que le corps d'Ojarowski se trouvait posté près de cette ville, et menaçait la gauche de la route, résolut de prouver aux Russes, par une attaque de nuit, que l'armée française, malgré les désastres qu'elle avait éprouvés, était toujours animée du même courage. A cet effet, il chargea le général Roguet, avec sa division de jeune garde, d'aller attaquer dans la nuit même le corps d'Ojarowski. L'ordre portait de tomber sur les Russes à la baïonnette et sans tirer. Cette expédition eut le résultat que l'empereur en attendait. Les Russes, surpris, perdirent beaucoup de monde. L'effet le plus avan-

Digitized by Google

tageux que produisit ce mouvement hardi, fut la circonspection qu'il inspira à Kutusoff; il suspendit sur-le-champ le mouvement qu'il avait ordonné au corps de Tormasow, pour nous couper la route entre Krasnoi et Liadi. De si beaux faits illustrant les malheurs que nous ne devions qu'à l'inclémence du ciel, auraient dû exalter l'imagination d'un écrivain français.

Les réflexions que l'auteur prête à Kutusoff sur sa lenteur, sont avilissantes pour notre armée; il la suppose prisonnière sous le fouet d'un cosaque qui « la « châtie dès qu'elle veut s'écarter du « chemin qui lui est tracé. » (page 259.—256.)

Ce qu'il fait dire à Wilson, qu'on entend les cosaques s'écrier que « c'est une « honte de laisser ces squelettes sortir « ainsi de leurs tombeaux, » (page 260 —257) est tout aussi bizarre. Kutusoff ne voulait point attaquer l'armée française, parce que la véritable armée russe avait succombé à la Moskowa; qu'avec celle qu'il avait réorganisée, il avait été

Digitized by Google

battu à Malo-Jaroslavetz et à Viazma, quoiqu'il eût des forces quintuples de celles des Français. Il savait que, si dans l'armée française il se trouvait des soldats découragés et marchant isolément, le courage de ceux qui restaient, s'accroissait en raison de leur petit nombre ; et que Napoléon était à leur tête. Qu'un Anglais n'ait pas senti cela, ou ne l'ait pas dit, cela se conçoit ; mais un Français !

En quittant Smolensk, l'empereur avait chargé Ney de faire l'arrière-garde. Ce maréchal ne devait quitter cette ville que le 16, après en avoir fait sauter les fortifications ; le prince d'Eckmülh était chargé de le soutenir. Le 16, de grand matin, Davout ayant laissé une division au maréchal Ney, se mit en marche avec les quatre autres. Dans la journée, après avoir fait prévenir Ney du combat du prince Eugène, il continua son mouvement sur Krasnoi. Le maréchal Ney, pensant qu'il ne pouvait se trouver entre lui et Napoléon que des cosaques, ne voulut se mettre en marche que le 17. La

Digitized by Google

position que Miloradowitch avait prise sur la route de Smolensk à Krasnoi, dans la nuit du 16 au 17, coupait donc ces deux corps de l'empereur. En même temps on apprit, à Krasnoi, que les Russes, dont l'attaque du général Roguet avait arrêté le mouvement sur Dobroé, se disposaient à le reprendre. La position de Napoléon était critique. D'une part, il voyait sa retraite au moment d'être coupée, et d'une autre, en se retirant, il abandonnait deux de ses corps. Il fit appeler Berthier, Mortier, Lefebvre, Bessières, et leur dit qu'il fallait se préparer à attaquer l'ennemi le lendemain. Ces maréchaux lui répondirent par les états de situation de leurs corps. N'importe, répliqua Napoléon, nous devons sans hésiter marcher au secours de Davout et de Ney. Et en effet, à la pointe du jour, il se mit à la tête de sa garde, pour se porter sur l'ennemi. Ce mouvement audacieux de l'empereur, qui, avec une poignée d'hommes, marchait contre toutes les forces russes, produisit son effet. Miloradowitch quitta sa position sur la route, et,

Digitized by Google

se rapprochant du centre de l'armée russe, laissa passer le corps du maréchal Davout, qui vint rejoindre Napoléon.

Ce chapitre, à l'exception de quelques passages que nous avons dû relever, est en général écrit avec un esprit de justice, dont on regrette l'absence dans les autres parties de l'ouvrage. L'armée et son chef y sont moins défigurés. A part quelques taches, des rapprochemens déplacés, des réflexions intempestives, l'attitude héroïque de Napoléon, la grandeur et la noblesse de ses résolutions y sont fidèlement représentées. Après avoir décrit ce mouvement sublime, comment l'auteur a-t-il pu laisser subsister l'odieuse imputation qu'on lit à la page 192. — 190 de son livre : « Napoléon sentait qu'il n'y « avait plus qu'à sacrifier successivement « l'armée partie par partie, en commen- « çant par les extrémités pour en sauver « la tête. » Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il réfutait lui-même victorieusement les reproches d'engourdissement, de caducité, d'indécision et d'insensibilité qu'il lui a prodigués ?

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

LA (au quartier-général de Liadi) fu-
« rent malheureusement consumés tous
« les papiers que Napoléon avait rassem-
« blés pour écrire l'histoire de sa vie ; car
« tel avait été son projet lorsqu'il partit
« pour cette funeste guerre. » (page 275.
— 273.)

Il y a du ridicule à supposer que l'empereur, partant pour la guerre, *emportait tous ses papiers pour écrire l'histoire de sa vie*, comme s'il devait se trouver en Russie dans un parfait repos. Ce prince n'eut à brûler aucun papier relatif à son histoire, parce qu'il n'en avait point apporté. D'ailleurs, qu'est-ce que l'auteur entend par ces papiers rassemblés? Napoléon n'avait pas besoin de prendre ce soin, puisque les actes de sa vie sont partout. Il avait fait copier, dans des registres, sa correspondance comme général en chef des armées d'Italie et d'Égypte. Ces registres n'ont point quitté ses archi-

Digitized by Google

ves. Son intention était de profiter du repos que devait lui laisser la pacification générale, pour rédiger l'histoire complète de ses campagnes et de son règne ; et s'il eût pu avoir, à Saint-Hélène, ces précieux matériaux, il eût été plus à même d'élever un monument impérissable à la gloire des armées françaises.

Le maréchal-des-logis du palais ne laisse échapper aucune occasion de répéter qu'il entrait dans le plan de l'empereur de s'arrêter sur le Borystène. Comment peut-il supposer que, partant de Paris, il eût formé le projet de s'arrêter sur les confins de la Lithuanie ? Il voulait conquérir la paix qu'on lui refusait ; mais il ne pouvait y parvenir qu'en détruisant les armées russes. Si ses combinaisons militaires avaient toutes réussi, cette paix eût pu être obtenue en Lithuanie même ; mais alors il n'y fût pas resté pour le plaisir d'écrire ses campagnes. Les événemens ayant eu une autre issue, il ne pouvait, au mois de juillet, s'arrêter pour prendre des cantonnemens. Arrivé sur la Duna, il avait encore quatre mois pour agir. Il se dé-

Digitized by Google

cida à marcher sur Moscou, certain que la Russie ne livrerait pas cette capitale sans bataille. C'est sur cette bataille qu'étaient fondées ses espérances de paix. Mais avant de prendre ce parti, il laissa les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Oudinot sur la Duna, et sur les frontières de la Wolhinie, les corps de Schwarzenberg, de Reynier et de Dombrowski, pour contenir les armées russes opposées, en même temps que des corps considérables, celui de Victor et celui d'Augereau, s'organisaient sur ses derrières, l'un pour venir former sa réserve, et l'autre pour assurer sa communication jusqu'au Rhin. Maître de Smolensk vers le milieu d'août, il continua sa marche sur Moscou, qui n'en était éloigné que d'une dizaine de journées. La bataille qu'il cherchait eut lieu; l'armée russe fut en partie anéantie. La conquête de Moscou en fut le résultat : tout promettait la paix. Mais elle aurait trop nui à l'Angleterre, et l'incendie de Moscou avait été résolu; sacrifice qui ne coûtait rien à cette puissance, mais qui causait plus de dommages à la

Digitized by Google

Russie que la paix la plus désavantageuse. Pour assurer le succès d'une si monstrueuse entreprise, l'Angleterre se plaça entre Alexandre et Napoléon ; et, couverte d'un masque russe, elle mit en jeu les ressorts de sa politique astucieuse pour enlacer Alexandre, et le prémunir contre toute tentative de négociation. C'est ainsi qu'en Turquie elle avait, en semant la corruption et le mensonge, trompé le divan et mis le sultan dans la nécessité de souscrire à la paix.

CHAPITRE VII.

M. DE SÉGUR suppose l'empereur, à son arrivée à Orcha, incertain de la route qu'il doit prendre; il lui fait tenir un conseil où figure le général Jomini. Il est bon de faire remarquer que ce général n'occupait pas, dans l'armée, une position qui pût le faire appeler au conseil. Il était simplement, à cette époque, commandant de la petite ville d'Orcha. Si Napoléon lui a demandé des renseigne-

Digitized by Google

mens, c'est purement en raison de ses fonctions, et pour s'instruire des ressources qui se trouvaient dans cette place. Notre historien prête à l'empereur un plan, afin de mettre le général Jomini à-même de le combattre. Jamais Napoléon n'a « déclaré qu'il voulait abandon-« ner sa ligne d'opération sur Minsk, se « joindre aux ducs de Bellune et de Reg-« gio, passer sur le ventre à Wittgenstein « et regagner Wilna, en tournant la Bé-« rézina par ses sources. » (p. 277.—274.)

S'il avait eu ce projet, et qu'il eût demandé l'avis du général Jomini, cet officier eût dû ajouter aux raisons qu'on lui fait donner, celle qu'en manœuvrant ainsi. Tchitchakoff se serait porté à Minsk sur Wilna bien long-temps avant que l'armée française pût y arriver. Mais tout le projet et le conseil tombent devant l'exposé des ordres de l'empereur datés de Doubrowna, le 18 et le 19 novembre 1812.

Par sa lettre du 18 au major-général, il lui prescrit ce qui suit : « Écrivez au-« gouverneur de Minsk que je serai de-« main à Orcha ; faites-lui connaître que

Digitized by Google

« j'ai ordonné au deuxième corps, avec « une division de cuirassiers et cent pièces « de canon, commandés par le duc de « Reggio, de se porter en toute hâte, et « en ligne droite, sur Borisow pour as- « surer ce poste important, et de là, mar- « cher sur Minsk. En attendant, le gé- « néral Dombrowski se rendra avec sa « division dans cette place, et observera « ce que fait le corps qui est à Minsk. « Recommandez-lui d'envoyer des agens « du pays au duc de Bassano et au prince « de Schwarzenberg, et d'avoir soin de « vous écrire fréquemment. »

Par une lettre du lendemain, à trois heures du matin, le prince de Neufchâtel écrivait au duc de Bellune : « L'empereur « arrive à Orcha aujourd'hui à midi ; il « est nécessaire, monsieur le maréchal, « que la position que vous prendrez vous « mette plus près de Borisow, de Wilna « et d'Orcha, que l'armée ennemie. Fai- « tes en sorte de masquer le mouvement « du duc de Reggio, et de faire croire, « au contraire, que l'empereur se porte « sur le général Wittgenstein, manœuvre

Digitized by Google

« assez naturelle. L'intention de S. M. est « de se porter sur Minsk, et, quand on « sera maître de cette ville, de prendre « la ligne de la Bérésina, etc. »

Dans ce prétendu conseil, M. de Ségur fait jouer à Jomini un rôle assez ridicule : « C'est alors, dit-il, qu'il affirma con- « naître l'existence d'un chemin qui, à « la droite de cette ville (Borisow), s'é- « lève sur des ponts de bois au traver- « des marais lithuaniens. » (page 278. — 275.) Selon lui, c'était le seul chemin qui pût conduire l'armée à Wilna, par Zembin et Molodezno. Cette découverte n'aurait pas coûté une grande dépense de connaissances topographiques au général Jomini, puisque ce chemin se trouve indiqué sur toutes les cartes, et que tous les officiers polonais de l'état-major de l'empereur le connaissaient. Les vaguemestres des régimens du deuxième corps revenaient par cette route, de Wilna.

D'après ce court exposé, on peut apprécier à leur juste valeur les détails qui suivent ; et l'on conçoit que le général Dode n'eut pas de peine à dissuader l'em-

Digitized by Google

pereur d'une manœuvre que, comme on vient de le voir, il n'avait nulle intention de faire.

Une autre erreur de M. de Ségur, est l'ordre qu'il suppose avoir été donné « au « général Eblé, d'aller avec huit compa- « gnies de sapeurs et de pontonniers as- « surer son passage sur la Bérésina ; et à « Jomini, de lui servir de guide. » (page 279. — 276.) Le 19, l'empereur était à Orcha ; le pont de Borisow ne fut pris par l'ennemi que le 21 au soir. Aussi ne fut-ce pas d'Orcha, ainsi que le dit l'auteur, mais bien le 24, de Bobr, que l'empereur fit partir le général Éblé. (Voyez l'*Appendice*.)

M. l'officier du palais se trompe encore, en disant qu'à Orcha le désordre de l'armée augmenta. Au contraire, les magasins de cette ville permirent de faire quelques distributions aux troupes. Le dégel ayant succédé au froid rigoureux qui nous accablait depuis Smolensk, les bivouacs devinrent supportables. L'artillerie était encore nombreuse, quoi qu'en dise l'auteur. Un parc d'artillerie, qui s'y trou-

Digitized by Google

vait établi, fournit au remplacement d'une grande partie de nos munitions, et cinq batteries complètes furent distribuées aux corps d'armée qui en avaient le plus besoin. La garnison de cette ville, ainsi que la cavalerie polonaise, qui avait été cantonnée dans les environs, s'y réunirent à l'armée. M. de Ségur dit lui-même (page 285 — 282), « que les abris « et les distributions avaient produit ce « que les menaces n'avaient pu faire ; les « traîneurs s'étaient ralliés, etc., etc. »

CHAPITRE VIII ET IX.

L'INTENTION de M. le maréchal-des-logis du palais, en écrivant ces deux chapitres, où il rend compte des événemens arrivés au maréchal Ney, depuis sa séparation de l'armée, événemens si glorieux pour la mémoire de cet illustre maréchal, nous interdit les réflexions critiques que plusieurs passages de cet épisode font naître. Nous ne relèverons que cette observation : « Tant le maréchal Ney avait ce

Digitized by Google

« tempérament des grands hommes, une « âme forte dans un corps robuste, et « cette santé vigoureuse sans laquelle il « n'y a guère de héros ! » (page 299. — 298.) On pourrait citer une foule d'exemples qui démentent cette opinion. C'est la mollesse de l'âme qui rend le corps inhabile ; une âme fortement trempée, à laquelle les périls ne servent qu'à donner une nouvelle énergie, soutient une faible enveloppe. Ney était un de ces hommes privilégiés. Lors même qu'il eût eu un corps débile, il n'eût pas moins été un héros.

Il est à regretter que M. de Ségur n'ait pas fait connaître avec plus de détails le brillant combat que soutint le maréchal Ney à la tête du troisième corps et de la division Ricard *. Pourquoi n'a-t-il pas fait mention de cette attaque impétueuse du quinzième léger, du trente-troisième et du quarante-huitième, qui renversè-

* Depuis la blessure du général Friant, le général Ricard commandait sa division, qui avait été détachée du premier corps et mise sous les ordres du maréchal Ney, à Smolensk.

Digitized by Google

rent la ligne russe jusqu'à trois fois, malgré le feu terrible de plus de cinquante bouches à feu? Pourquoi ne parle-t-il pas de ces deux braves compagnies de sapeurs et de mineurs, commandées par le colonel Bouvier, qui furent détruites dans ce combat? Pourquoi ne dit-il pas un mot des généraux Dufour, Barbanègre, du colonel Pelet du quarante-huitième, et de tant d'autres officiers, qui, voulant être encore plus braves que leurs soldats, tombaient comme eux aux cris de vive l'empereur, vive la France! Pourquoi ne fait-il pas connaître que le colonel Pelet fut celui qui, tout sanglant qu'il était, décida le maréchal Ney à passer le Dniéper sur sa droite, au lieu de se porter sur Mohilow, en marchant par sa gauche, ainsi que le maréchal en avait eu d'abord le projet?

L'auteur aurait dû apprendre à ses lecteurs que l'empereur, à son départ de Doubrowna, avait donné pour instruction au maréchal Davout, qui commandait l'arrière-garde, de rester dans cette ville le plus long-temps qu'il pourrait,

Digitized by Google

dans la pensée que Ney s'y dirigerait par la rive droite du Dniéper. En effet, peu de momens après le départ de Davout, qui eut lieu trop promptement, le maréchal Ney se présenta devant Doubrowna; mais le pont avait été détruit. M. de Ségur, ordinairement si prodigue de détails, en laisse désirer sur la satisfaction que l'empereur témoigna, à la nouvelle de la réapparition de son héroïque compagnon d'armes. Ce prince était alors à Baranie, dînant avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'un officier d'ordonnance *, qu'il avait laissé à Orcha pour répartir l'artillerie entre les corps d'armée, lui annonça que des officiers polonais venaient d'arriver en ville, demandant du secours de la part du maréchal Ney, qui était à quelques lieues de là. L'empereur se leva aussitôt, et, saisissant cet officier par les deux bras, lui dit avec la plus vive émotion : « Est-ce bien vrai! en êtes-vous « bien sûr? » Cet officier lui ayant répondu qu'il en avait la certitude, qu'il

* M. Gourgaud.

Digitized by Google

avait accompagné le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, se portait au-devant du maréchal ; et ayant enfin bien convaincu l'empereur de la vérité de son rapport, S. M. s'écria : « J'ai deux cents « millions dans mes caves des Tuileries, « je les aurais donnés pour sauver le ma- « réchal Ney. »

Digitized by Google

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE I.

« Ainsi, l'armée avait repassé pour la « troisième et dernière fois le Dniéper, « fleuve à demi russe et à demi lithua- « nien, mais d'origine moscovite. » (page 311. — 308.)

Nous ne releverons pas *l'origine moscovite* du Dniéper. La question de savoir qui a existé le premier de Moscou ou du Dniéper, serait digne d'occuper les séances d'une académie burlesque; elle serait le pendant de la fameuse question de la préexistence de la poule et de l'œuf.

L'auteur dit que « le 22 on marcha d'Or- « cha sur Borisow..... dans une neige fon- « due et au travers d'une boue profonde « et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent. » (page 312. — 309.)

C'est étrangement abuser de l'*hyperbole* que de dire que la boue était assez

Digitized by Google

profonde pour qu'on pût s'y noyer. Le dégel continua effectivement lorsque nous quittâmes Orcha, mais les progrès en étaient lents. La route ne fut aucunement défoncée ; sa surface seule de glace et de neige se couvrit d'eau et de boue ; la gelée reprit dans la nuit du 22 au 23.

L'auteur reproduit encore ses réflexions, sur la conduite de Napoléon dans cette campagne. La précaution qu'il prend de les mettre dans la bouche des chefs de l'armée, ne leur donne ni plus de poids ni plus de vraisemblance. Il fait dire aux uns que, « comme Charles XII dans l'Ukraine, « Napoléon avait mené son armée se perdre dans Moscou. » (page 313. — 310.) A d'autres, que « l'espoir de terminer la « guerre dans une campagne avait été fondé ; qu'en poussant sa ligne d'opération « jusqu'à Moscou, Napoléon avait donné « à cette colonne si allongée une base suffisamment large et solide, etc. » (page 313. — 310.) Mais une des principales objections de ceux-ci, c'est qu'on n'ait pas « sur le champ de bataille de la Moskowa

Digitized by Google

« profité des premiers succès du maréchal » Ney. » (page 314. — 311.)

Nous avons déjà démontré combien était peu fondé ce reproche que fait M. de Ségur à l'empereur, au sujet de la bataille de la Moskowa. Nous répéterons encore que la bataille de la Moskowa a eu tout le succès qu'on devait en attendre; la prise de Moscou en a été la suite; la paix devait en être le résultat. L'élite de l'armée russe y a succombé; de leur propre aveu, les Russes ont perdu cinquante mille hommes. D'ailleurs, depuis cette bataille, où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur? est-ce à Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue? est-ce à Viazma, où notre arrière-garde a passé sur le ventre à Miloradowitch? est-ce à Krasnoi, où Napoléon avec quinze mille hommes a fait reculer Kutusoff à la tête de cent mille Russes? Certes, si ces derniers soldats avaient été les mêmes que ceux qui avaient si vaillamment combattu dans les champs de la Moskowa, nous n'aurions point obtenu de pareils résultats. Comment M. l'of-

Digitized by Google

ficier du palais, qui peint l'armée française comme entièrement désorganisée, excepté la garde qui lui sert de noyau, ose-t-il encore reprocher à Napoléon de n'avoir pas fait donner ce corps d'élite à la bataille ! L'utilité de la garde dans la retraite est la meilleure réponse qu'on puisse lui faire. Si notre armée, malgré tous les désastres dont elle a été accablée, a pu se retirer avec gloire de la Russie, c'est donc à la prévoyance de l'empereur qu'on le doit.

Ce qui prouve que les réflexions prêtées par M. de Ségur à nos généraux ont été écrites après l'événement, c'est qu'elles manquent d'à-propos. Ce ne sont point celles qu'ont pu faire alors les chefs de l'armée ; ils avaient présens à l'esprit les ordres, les mesures, les recommandations prescrites par l'empereur avant son arrivée à Moscou, et pendant son séjour. Ils savaient combien son temps y avait été utilement employé, sur quels objets son génie actif et prévoyant s'était exercé. L'impression de ces dispositions si utiles était encore toute récente ; mais l'esprit

Digitized by Google

de l'auteur n'en a point conservé de traces. Le résultat est tout pour lui. C'est avec d'autres yeux qu'un historien doit voir; il doit se reporter aux temps, aux lieux, tenir compte de tout, et interroger le passé, pour ne rien omettre des circonstances qui peuvent éclairer ses récits. Le compte détaillé et si exagéré qu'il donne de nos pertes, supposerait qu'il a fait le dépouillement des rapports circonstanciés des différens corps d'armée, qui n'auraient pu être connus que bien des mois après. Comment l'armée pouvait-elle les connaître alors? C'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de la vraisemblance de tous ces beaux discours. Il en est de même des marches et des mouvemens de l'armée de Schwarzenberg, que M. de Ségur fait raconter si minutieusement par l'armée, et qui n'ont pu être appris que long-temps après.

Les reproches qu'il adresse à Napoléon, « d'avoir laissé la direction des affaires militaires au duc de Bassano, » (page 315. —312.) sont sans fondement. Le duc de Bassano était à Wilna avec sa chancelle-

Digitized by Google

rie et le corps diplomatique, qui ne pouvaient suivre l'armée. Il y faisait les affaires de son département, et y exerçait en même temps une influence supérieure sur le gouvernement du pays. Les ordres pour les mouvemens militaires ne passaient pas par lui; ils étaient toujours expédiés directement par le prince de Neufchâtel, aux généraux qui ne se trouvaient pas dans la sphère d'activité à laquelle l'empereur donnait immédiatement l'impulsion. Si le duc de Bassano en recevait quelquefois communication, c'était pour qu'il fût au courant de l'état des choses, et qu'il pût dans l'occasion prendre les mesures que des circonstances imprévues auraient rendues nécessaires. Mais ses rapports avec les chefs des corps d'armée, qui étaient sur le Bug et la Duna, se bornaient généralement à leur transmettre les informations qu'il recevait du quartier-général. L'activité connue de ce ministre ne laisse pas de doute sur l'exactitude de ces communications. Mais nous ignorons si en même temps qu'il pressait le prince de Schwarzenberg d'accélérer sa

Digitized by Google

marche et de se porter en avant, il a cherché à éviter de lui inspirer un découragement qui aurait probablement retenu sur sa frontière un allié déjà trop disposé à ne pas s'en éloigner.

Le maréchal-des-logis du palais, qui se fait ici l'interprète de l'opinion de l'armée sur le général autrichien, veut-il le disculper en lui faisant dire qu'il a reçu des ordres contradictoires et inexécutables, et que le duc de Bassano lui a donné de fausses nouvelles? Si ce sont là les seules raisons que le prince de Schwarzenberg puisse alléguer pour répondre au grave reproche d'avoir, pour couvrir Varsovie, abandonné sa ligne d'opération sur Minsk, où se trouvaient nos magasins, et où passait notre ligne de retraite, la postérité jugera le mérite de cette justification.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Les instructions que Napoléon transmit de Moscou, le 6 octobre, au maréchal Victor « supposaient une vive attaque ou de Wittgenstein ou de Titchakoff. Elles recommandaient à Victor de « se tenir à portée de Polosk et de Minsk; « d'avoir un officier sage, discret et intelligent près de Schwarzenberg, d'entretenir une correspondance réglée avec « Minsk, et d'envoyer d'autres agens sur « plusieurs directions. » (pages 321 et 322. — 318 et 319.)

Ces instructions devaient prévenir le désastre de la prise de Minsk. L'auteur blâme l'empereur de ne les avoir pas renouvelées. « Elles parurent, dit-il, oubliées par son lieutenant. » Pour justifier, il ajoute: « Enfin, lorsqu'à Dou« browna l'empereur apprit la perte de « Minsk, lui-même ne jugea pas Borisow « dans un aussi pressant danger, puisque « le lendemain, en passant à Orcha, il fit

Digitized by Google

« brûler tous ses équipages de pont. » (page 322. — 319.)

Aussitôt que l'empereur apprit la prise de Minsk, il donna ordre au deuxième corps de se porter rapidement avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, sur Borisow, où se rendait la division Dombrowsky, et de marcher de là sur Minsk, ainsi que le constate la lettre que nous avons déjà rapportée page 178.

L'empereur fit brûler à Orcha les deux équipages de pont qu'y s'y trouvaient, afin d'en faire servir les chevaux à atteler l'artillerie qui était dans cette place. Indépendamment de la difficulté que l'on aurait éprouvée à conduire vers Borisow l'équipage de pont, Napoléon ne pouvait supposer à cette époque que, malgré les instructions et les ordres qu'il avait précédemment donnés aux ducs de Bellune et de Reggio, le point important de Borisow tomberait si promptement au pouvoir de l'ennemi. C'est pourquoi il aima mieux emmener des canons que de lourds bateaux, qui paraissaient inutiles,

Digitized by Google

et qui, mal attelés, seraient resté en route.

L'auteur introduit ici un général du génie qui, « interpellé par Napoléon, dé« clare qu'il ne voit plus de salut qu'au « travers de l'armée de Wittgenstein.. » (page 323. — 321.) Comme M. de Ségur ne nomme point cet officier, il est probable qu'il met en scène ce nouvel acteur pour lui faire donner ce conseil. Il oublie qu'à la p. 279 — 276. il a fait répondre, à Orcha, par le général du génie Dobe à Napoléon, qui voulait aller vaincre Wittgenstein vers Smoliany, que la position de Wittgenstein était *inabordable*. Il est fâcheux que le général Rogniat n'ait pas fait la campagne de Russie; de quelle ressource le savant auteur des *Considérations sur l'art de la guerre*, n'eût-il pas été à M. de Ségur pour toutes ces conversations faites après coup!

« L'empereur montre du doigt sur la « carte le cours de la Bérésina au-dessus « de Borisow; c'est là qu'il veut traver« ser cette rivière; mais le général (in« connu) lui objecte la présence de Tit-

Digitized by Google

« chakoff sur la rive droite, et l'empe-
« reur désigne un autre point de passage
« au-dessous du premier; puis, un troi-
« sième plus près encore du Dniéper.
« Alors sentant qu'il s'approche du pays
« des cosaques, il s'arrête et s'écrie : Ah!
« oui, Pultawa! c'est comme Charles XII. »
(pages 323 et 324. — 321.)

Pour croire à la vérité de ce recit, il faudrait supposer une grande distraction ou de la part de l'empereur, ou de celle du général du génie qui a communiqué à l'auteur cette anecdote. Napoléon a cherché à connaître un point favorable pour le passage au-dessus ou au-dessous de Borisow, et les deux qui lui étaient indiqués étaient ceux de Bérésina et de Weselowo, son intention étant toujours de marcher sur Minsk ou Wilna. D'après l'auteur, il paraîtrait que ce n'était point Bérésino, qui est à une forte marche de Borisow, mais un point beaucoup plus bas. Or, nous ne voyons que celui de Bobruisk, place forte, occupée par les Russes; ce qui, avec la direction de l'armée de Kutusoff sur la basse Bérésina,

Digitized by Google

n'aurait pas facilité notre passage dans cette direction. Cette hypothèse est déjà peu admissible; mais M. de Ségur ne s'en contente pas, il fait promener l'empereur jusqu'à Pultawa, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues du point où il se trouve, sans doute pour l'amener à se comparer à Charles XII, sans considérer qu'il saisit, pour faire cette comparaison, deux situations totalement différentes.

Pour justifier cette exclamation de Napoléon, il ajoute que cette idée fait sur lui une impression telle « que son esprit « et même sa santé en sont ébranlés, plus « encore qu'à Malo-Jaroslavetz. » Il nous cite en témoignage « un valet de chambre « qui fut seul témoin de sa détresse. » (page 324. — 321.) Personne ne s'en aperçu, et l'auteur nous en donne pour raison « que la force de l'homme ne con- « siste le plus souvent qu'à cacher sa fai- « blesse. » (page 324. — 322.) Ainsi, les faits ni les raisonnemens ne manquent jamais à M. le maréchal-des-logis pour justifier ses suppositions. Mais voulant écrire une histoire, et manquant de matériaux

Digitized by Google

il a été forcé de subir tout le désavantage de cette position. Il lui a fallu quêter des notes de toutes parts. Chacun lui a fourni un morceau qu'il s'est hâté d'enregistrer, et qu'il publie sans se donner la peine de le vérifier.

La conversation qu'il suppose entre MM. Duroc et Daru, est invraisemblable. Il ne pouvait leur venir l'idée absurde de la captivité de l'empereur comme *prisonnier d'état* à cette époque. (page 325. — 222.) Elle n'a pu se présenter à l'esprit de l'auteur que depuis 1815. Comment croire que l'empereur, à la tête de cinquante mille combattans, et avec une artillerie nombreuse, pût penser à se rendre?

D'ailleurs, ce chapitre est suffisamment réfuté par les actions de ce prince. L'un est l'idéal, les autres le positif. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, il approuve la résolution d'Oudinot de marcher à l'ennemi, de le culbuter dans la Bérésina; dans le cas où les Russes parviendraient à détruire le pont de Borisow, il devait s'emparer d'un passage à droite

Digitized by Google

ou à gauche, et y faire construire sur-le-champ des redoutes et deux ponts. En même temps, il ordonne que les chevaux d'artillerie, qui seraient attelés à des voitures quelconques, soient dételés pour être rendus aux pièces et aux caissons de munitions. Quelques heures après, et dans cette même nuit du 23 novembre, apprenant que l'ennemi, dans sa fuite, a rompu le pont de Borisow, il fait écrire par le major-général la lettre suivante à Oudinot :

« M. le duc de Reggio, je reçois votre « lettre du 22, datée de Nacza. Le duc « de Bellune sera aujourd'hui 23 à Ko- « lopenitchi. Il se portera le 24 sur Ba- « ran. Tâchez d'être maître du gué de « Weselowo le plus tôt possible, d'y faire « construire des ponts, des redoutes, des « abattis pour le garantir. Nous pour- « rons de là revenir sur la tête de pont de « Borisow pour en chasser l'ennemi, ou « de là revenir sur Minsk, ou enfin, « comme vous le proposez, nous porter « sur Vileika par la route que vous avez

Digitized by Google

« faite, et que vous avez trouvée très « bonne, etc. »

Nous terminerons au reste ces observations par la citation d'un passage de l'ouvrage du colonel Boutourlin (page 362, tome II). Nous y voyons un Russe rendant à l'empereur plus de justice qu'un Français : « Cependant dans cette situa- « tion, la plus périlleuse où il (Napoléon) « se soit jamais trouvé, ce grand capi- « taine ne fut pas au-dessous de lui-même. « Sans se laisser abattre par l'imminence « du danger, il osa le mesurer avec l'œil « du génie, et trouva encore des ressour- « ces là où un général moins habile ou « moins déterminé n'en aurait pas même « soupçonné la possiblité. »

CHAPITRE III.

La lettre que nous avons citée à la fin du chapitre précédent, ne contient rien qui annonce de la part de l'empereur un acte de désespoir. Il donne tranquillement des ordres pour le passage de la Bé-

Digitized by Google

résina, et cependant l'auteur dit : « Dès « le 23, Napoléon s'y prépara comme « pour une action désespérée. » Pour appuyer cette assertion, il ajoute : « Il se « fit apporter les aigles de tous les corps « et les brûla. » (page 328.—325.)

Ce fait est faux. En supposant que l'empereur eût cette eu idée, elle était inexécutable ; ces aigles étaient en cuivre. Comment, d'ailleurs, supposer qu'au moment où ce prince fait rallier les hommes isolés, leur fait distribuer des fusils, des carabines, des munitions, où, par la réunion des corps d'Oudinot et de Victor avec ceux qui avaient été à Moscou, il se trouve à la tête d'environ cinquante mille hommes et d'une artillerie formidable, comment supposer, disons-nous, qu'il eût pris une mesure semblable, qui n'eût servi que de signal à la désorganisation, et qui eût été un vrai cri de *sauve qui peut* ? A la tête de cinquante mille hommes, Napoléon pouvait passer partout ; et lors même que le passage de la Bérésina eût été impossible, ni l'empereur ni l'armée n'eussent été perdus. L'auteur paraît

Digitized by Google

avoir oublié le génie de notre chef, la bravoure de nos soldats, et les combats de Malo-Jaroslavetz, de Viazma et de Krasnoi. Au surplus il dit lui-même, page 397, qu'après Smorgoni, *la plupart des colonels marchaient encore avec quelques officiers autour de leur aigle.* Le maréchal Ney, dans une lettre au prince de Neufchâtel, en date du 2 décembre, annonce qu'il a envoyé les *aigles* à la suite de la garde. *

M. de Ségur se contente de citer, en passant, l'escadron sacré, qu'il dit composé d'environ cinq cents *maîtres*. En

* *Le duc d'Elchingen au prince de Neufchâtel.*

Bialtse, le 2 décembre 1812.

Monseigneur, je reçois à l'instant la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'écrire ce matin à une heure, pour me prévenir que le maréchal duc de Bellune est chargé de faire l'arrière-garde. J'ai réuni ici tout ce qui reste d'infanterie des deuxième et cinquième corps, ainsi que les brigades de cavalerie légère des généraux Castex et Corbineau, et de la division de cuirassiers du général Doumerc.

Je laisse au duc de Bellune la cavalerie, une batterie de quatre pièces de 12 et deux obusiers. Je marche en arrière avec l'infanterie, en l'éché-

Digitized by Google

rapportant ce fait, il paraît n'avoir en vue que de montrer la détresse de notre cavalerie. Cependant, le dévouement de ces officiers, qui se mirent dans les rangs, soignant leurs chevaux, allant en vedettes, etc., etc., valait bien la peine d'être remarqué.

Le maréchal-des-logis du palais suppose qu'on traverse *la forêt de Minsk*, en allant de Tolaczin à Borisow, tandis que cette forêt est située dans le gouvernement de Minsk, et sur la rive droite de la Bérésina. Il suppose également que « l'armée française s'écoulait précipitam-

lonnant de manière à pouvoir garder les ponts et les défilés; car ce n'est pas avec mille hommes au plus qui me restent qu'on peut espérer de former une réserve.

J'ai envoyé à la suite de la garde, les cadres des troupes du troisième corps, et les aigles. Je pense que ma présence ici n'est pas très nécessaire, et que je pourrai sans inconvénient laisser le commandement au général Maison.

Je ne puis procurer à V. A. des renseignemens tirés des prisonniers de guerre, parce que ces prisonniers ont été de suite envoyés au quartier impérial.

Je suis, etc.

Digitized by Google

« ment au travers de ces bois, » en entendant sur notre droite le canon de Wittgenstein. « Ce bruit si menaçant, dit-il, hâtait nos pas. » (page 329. — 326.) Il fallait laisser aux gazetiers russes de semblables réflexions.

Après avoir fait une peinture affreuse de l'armée française, qu'il fait marcher devant les deuxième et neuvième corps, « l'aspect d'un si grand désastre, dit-il, « ébranla, dès le premier jour, les deu- « xième et neuvième corps. Le désordre « les gagna. » (page 321. — 318.) La conduite de ces deux corps d'armée, aux combats qu'ils soutinrent sur les deux rives de la Bérésina, est la meilleure réponse à cette accusation.

Après tant de verbiage et de divagation, notre écrivain dit que « personne « ne doutait de la victoire....; que cette « armée ne se sentait vaincue que par la « nature : la vue de son empereur la ras- « surait....; il était donc encore au milieu « de son armée, comme l'espérance au mi- « lieu du cœur de l'homme... ; il semblait « que de tant de maux le plus grand fût

Digitized by Google

« encore celui de lui déplaire, etc., etc. » (page 332 et 333.—329 et 330.) Voilà les vrais sentimens de l'armée tracés par M. de Ségur lui-même : il faut toujours en revenir à la vérité.

CHAPITRE IV.

Quand on apprit, par le retour du général Corbineau, que le gué de Studzianka était praticable, ce point fut celui désigné pour le passage. On en avait reconnu deux autres. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer l'ennemi. « La « force n'y pouvaient rien ; on essaya la « ruse. » (page 336.—332.) Ces paroles feraient croire que l'auteur ignore comment on passe une rivière de vive force. Certes, avec l'artillerie considérable que nous avions (celle de la garde était encore entière) et protégés comme nous l'étions par l'élévation de la rive que nous occupions à Studzianka, l'artillerie russe de la rive opposée eût été foudroyée en quelques

Digitized by Google

instans ; le passage se fût également opéré, mais avec une perte que l'empereur voulait éviter. S'il fit des démonstrations sur plusieurs points, ce fut principalement pour obliger Titchakoff à se diviser, et pour que les premières troupes qui passeraient ne fussent pas attaquées par toute l'armée russe réunie.

Ce passage eût commencé dès le 24, si les chevalets pour le pont que le maréchal Oudinot devait faire établir, et dont la construction avait été confiée au colonel d'artillerie Lafont, eussent été faits convenablement. Malheureusement, on apporta dans cette importante construction une telle négligence, que le général Éblé fut obligé de faire brûler ces chevalets et d'en faire construire de nouveaux le 25. A entendre M. de Ségur, l'empereur n'avait pris aucune mesure de prévoyance relativement à l'établissement des ponts. Cependant, ce fut lui qui, à Orcha, donna ordre de prendre dans les deux équipages de pont, qui se trouvaient dans cette ville, tous les outils, forges, ustensiles, fers, charbon, etc.

Digitized by Google

dont on pouvait avoir besoin pour la construction de ponts de chevalets. Ce matériel était parfaitement attelé. L'équipage de pont, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait fourni à Orcha des chevaux pour atteler plusieurs batteries. Le général Éblé avait avec lui sept compagnies de pontonniers, fortes de quatre cents hommes, excellens soldats qui avaient tous conservé leurs fusils.

Ce ne furent point des sapeurs qui se mirent dans l'eau à travers les glaçons que charriait la Bérésina, mais bien des pontonniers. Les sapeurs furent employés seulement à la construction des chevalets.

« Dans cette circonstance, l'hiver se « montra plus russe que les Russes eux-« mêmes; ceux-ci manquèrent à leur sai-« son, qui ne leur manquait pas. » (page 338.—335.) Nous répéterons ce que nous avons déjà dit, que les Russes eussent-ils été aussi russes que l'hiver, n'auraient pu nous empêcher de passer. Une rivière de cinquante-quatre toises de large, et dont la profondeur n'est que de six pieds, n'est

Digitized by Google

pas un obstacle insurmontable pour une armée qui occupe la rive la plus élevée, et qui peut la garnir d'une nombreuse artillerie.

CHAPITRE V.

M. l'officier du palais a déjà dit dans le chapitre III, que Napoléon se disposant à traverser la Bérésina, » s'y prépara « comme pour une action désespérée. « Il « dit ici, » en sortant de Borisow, il crut « partir pour un choc désespéré « (p. 340. —336.) Nous avons déjà répondu à cette supposition, aux chapitres III et IV. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à ce sujet.

L'auteur dit que « Napoléon repoussa « comme une voie honteuse, comme une lâche fuite, » a lproposition qu'il assure lui avoir été faite, par le roi de Naples, de *sauver sa personne*. (p. 341.—337.) Il est d'abord douteux que le roi de Naples ait fait à l'empereur une telle proposition.

Digitized by Google

M. de Ségur ajoute toutefois: « Il n'en « voulut pas à Murat, peut-être parce que « ce prince lui avait donné lieu de montrer » sa fermeté, etc., etc. » (p. 342.—338.) Ce n'est pas la première fois que nous avons signalé cette déplorable disposition d'esprit, qui porte l'auteur à négliger la vérité, et même la vraisemblance, pour faire parade d'une connaissance du cœur humain supérieure à tout autre et pour dire ce qui n'a été remarqué par personne. Larochefoucauld, dans son livre des *Maximes*, a fait de l'intérêt personnel le mobile des actions des hommes. M. de Ségur va plus loin; il y ajoute un égoïsme farouche et une injustice toute gratuite. Dans sa présomption d'avoir seul deviné l'empereur, d'avoir surpris son secret caché au fond de son cœur, il paraît se l'être représenté comme un être mystérieux, incompréhensible, hors de l'humanité, tel que le génie de lord Byron nous a peint Mansfred Napoléon montre un sentiment noble et généreux; la réflexion de l'auteur le décolore. Napoléon devait naturellement savoir gré à Murat de l'intention; mais cela

serait trop vulgaire ! Selon M. de Ségur, il se contente de ne pas lui en vouloir, parce que sa vanité et son égoïsme y trouvent leur compte. Cette manie de torturer ainsi la pensée et les sencimens de son héros, est digne d'observation.

« L'empereur, impatient de prendre « possession de l'autre rive, la montre « aux plus braves. L'aide-de-camp fran- « çais Jacqueminot et le comte lithuanien « Predziecki se jetèrent les premiers dans « le fleuve, etc. » (page 344.—340.)

Le but constant de l'auteur est de faire croire que tout dans l'armée française se faisait sans ordre, et qu'au moment de passer le fleuve elle se croyait perdue; il n'en était cependant pas ainsi. L'empereur n'avait pas besoin de *montrer la rive aux plus braves*, qui auraient été difficiles à distinguer sans faire injure aux autres. D'ailleurs, pour montrer de la bravoure, il faut qu'il y ait des dangers à courir, et le seul, dans cette circonstance, était de passer une rivière qui charriait quelques glaçons. Napoléon donnait ses ordres, et depuis le maréchal jus-

Digitized by Google

qu'au soldat armé, tout le monde s'empressait de les exécuter. Un escadron (de la brigade Corbineau) dont chaque cavalier portait un fantassin en croupe, précédé par quelques tirailleurs, passa le premier. Il fut, peu de temps après, soutenu par une partie de la brigade, qui se forma en bataille sur la rive droite pour éloigner les cosaques, et rendre plus facile le travail du pont. L'empereur fit également passer à la nage un de ses officiers *, afin de reconnaître si le terrain, sur la rive opposée, permettait à l'artillerie de passer, sans être obligé d'employer des fascines. En même temps, au moyen de trois radeaux, on transportait de l'infanterie sur l'autre bord, pour nettoyer les broussailles qui la couvraient, et en chasser les cosaques.

Napoléon avait ordonné la construction de trois ponts, deux par l'artillerie, un par le génie. Mais la rivière ayant été trouvée plus large qu'on ne l'avait présumé, le général Chasseloup, du génie,

* M. Gourgaud.

Digitized by Google

déclara ne pouvoir construire ce troisième pont, et remit au général Éblé les sapeurs, en même temps qu'il lui livra les chevalets qu'ils avaient construits. A une heure (le 26) le pont supérieur fut achevé; il était destiné pour l'infanterie. L'empereur fit aussitôt passer le corps d'Oudinot. La brigade de cavalerie Castex passa la première; elle fut suivie de la brigade d'infanterie Albert, puis du reste de la division Legrand et de tout le deuxième corps; ces troupes étaient pleines d'ardeur. Deux bouches à feu passèrent également sur ce pont. Le maréchal Oudinot fit prendre position à ses troupes sur la route de Borisow, couvrant celle de Zembin.

Le second pont, éloigné du premier de cent toises, et qui était destiné pour les voitures, fut terminé à quatre heures; aussitôt l'artillerie du deuxième corps, celle de la garde, le grand parc * et celle des autres corps d'armée défilèrent suc-

* Le grand parc sous les ordres du général Neigre était composé de trois cents voitures, dont cinquante pièces de canon.

Digitized by Google

cessivement. Plusieurs fois, les chevalets de ce pont, s'enfonçant dans la vase de la rivière, causèrent des interruptions de passage, et exigèrent des réparations; mais les braves pontonniers, stimulés par la présence de l'empereur, et encouragés par le général Éblé et par leurs officiers (MM. Chapelle, Chapuis, Peyherimoff, Zabern, Delarue, etc., etc.) *, surmontèrent tous les obstacles. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillèrent sans relâche à réparer et à entretenir les ponts: dévouement héroïque et presque au-dessus des forces de l'humanité! M. de Ségur aurait dû considérer qu'une armée qui comptait de pareils soldats, ne pouvait être vaincue par les Russes.

Il dit que l'empereur, voyant ses troupes maîtresses du bord opposé, s'était

* On regrette de ne pouvoir citer tous les officiers, sous-officiers et pontonniers qui ont mérité d'être signalés à la reconnaissance de l'armée. Ces intrépides soldats, sans jactance, sans hésitation, sacrifièrent presque tous leur vie, mus seulement par l'honneur et par le sentiment de leur devoir.

Digitized by Google

écrié : « Voilà donc encore mon étoile ! » (page 344. — 341.) Napoléon, dès l'instant qu'il avait pu faire mettre ses pièces en batterie, pouvait se regarder comme maître du bord opposé, puisque aucune batterie russe n'aurait pu résister à notre feu. Ce n'était point le passage, proprement dit, qui offrait des dangers, c'était le cas où le corps de Titchakoff se fut présenté avec vigueur pour nous empêcher de déboucher du pont, ou seulement eût détruit les ponts nombreux qui sont sur les marais de la route de Zembin. Or, les combats que nous avions soutenus depuis la Moskowa, ainsi que la charge brillante que le général Berkeim avait faite contre la division Lambert, du corps de Titchakoff, nous donnaient la conviction que nous ne pouvions être arrêtés par les Russes. L'empereur n'a donc pas pu dire : *Voilà encore mon étoile !* Où, d'ailleurs, l'auteur a-t-il entendu ce prince parler de *son étoile?* Si Napoléon y avait placé cette confiance, il se serait bien gardé de le proclamer si haut, et à chaque instant.

Digitized by Google

La réflexion qui suit, nous paraît renfermer une contradiction : « Car il croyait « à la fatalité comme tous les conquérans, « ceux des hommes qui, ayant eu le plus « à compter avec la fortune, savent bien « tout ce qu'ils lui doivent, et qui, d'ail- « leurs, sans puissance intermédiaire en- « tre eux et le ciel, se sentent plus im- « médiatement sous sa main. » (p. 344.— 341.) Si les conquérans croient à la fatalité, ils sont superstitieux. S'ils reconnaissent devoir tout à la fortune ou au hasard, ils sont matérialistes. S'ils n'ont point d'intermédiaires entre eux et le ciel, ils doivent tout rapporter à la divinité. Or, ils ne peuvent être superstitieux, matérialistes et éminemment religieux tout ensemble. Ainsi, dans tout le cours du livre, la contradiction passe alternativement des faits aux raisonnemens.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

« NAPOLÉON se plut à publier à haute « voix les succès du prince de Schwarzen- « berg sur Sacken, en ajoutant que « Schwarzenberg s'était aussitôt retourné « sur Titchakoff, et qu'il venait à notre « secours. » (p. 345. — 341.)

L'empereur pensait qu'aussitôt que Schwarzenberg aurait appris le mouvement de Titchakoff sur Minsk, il se hâterait de le suivre dans cette direction. Nous n'expliquerons pas la lenteur que montra alors ce général; les événemens postérieurs ont suffisamment mis à découvert les causes qui ont dirigé la conduite des Autrichiens dans cette circonstance importante, dont les suites ont eu une si funeste influence sur les malheurs de l'armée.

Le maréchal-des-logis du palais insinue que Titchakoff ne quitta le Bug que pour venir s'opposer à notre passage sur la Bérésina. C'est depuis les événemens, que l'on a supposé que son mouvement avait

Digitized by Google

eu lieu dans cette intention. Le fait est que Titchakoff se porta sur Minsk et sur la Bérésina, pour chercher à se joindre à Wittgenstein. C'est pourquoi, après s'être emparé de Borizow, il se hâta de faire passer la Bérésina à la division Lambert, pour se porter à la rencontre de Wittgenstein. Mais cette division ayant été culbutée par la brigade Berkeim, du corps d'Oudinot, cet échec d'une part, et de l'autre, des avis de Wittgenstein et les ordres de Kutusoff, que l'amiral reçut en ce moment, le décidèrent à descendre la Bérésina et à se rapprocher de la grande armée russe.

Dans tout ce chapitre, l'auteur paraît s'attacher à convaincre ses lecteurs, que c'est à l'hésitation des manœuvres de l'amiral Titchakoff, qu'est due la réussite du passage de la Bérésina par l'armée française. Sans chercher à attaquer ou à défendre les opérations militaires de ce général, nous nous bornerons à dire que, lors même qu'avec toutes ses forces il se fût trouvé en position vis-à-vis le point où l'empereur avait résolu de passer, le

Digitized by Google

passage eût encore eu lieu ; seulement les deux armées auraient eu à regretter la perte d'un grand nombre de soldats.

« Titchakoff pouvait, le lendemain 27, « culbuter, avec dix-huit mille hommes, « les sept mille soldats d'Oudinot et de « Dombrowsky. » (page 348. — 346.)

Pour répondre à cette assertion, nous sommes forcés de répéter ce que nous avons déjà dit, que notre artillerie se montait à plus de deux cent cinquante bouches à feu bien approvisionnées. La rive droite domine de beaucoup la rive gauche de la Bérésina sur ce point où elle n'a que cinquante-quatre toises de largeur ; notre mitraille eût balayé tous les abords de cette rivière, et les batteries ennemies eussent été obligées de se tenir hors de portée de notre feu, sous peine d'être détruites. Dès lors, l'ennemi n'eût pu gêner la construction des ponts ; et, sous le feu de toute notre artillerie, l'armée se fût formée en bataille au-delà de la rivière, pour, de là, marcher à l'ennemi, s'il avait voulu entreprendre une manœuvre semblable à celle que fit Ven-

Digitized by Google

dôme, pour empêcher Eugène de déboucher de son pont de Cassano. Dans notre situation, ce n'eût été qu'une bataille ordinaire, dont toutes les chances de succès eussent été pour nous, puisque notre armée eût pu se déployer, et qu'indépendamment de la qualité de nos troupes, et de l'exaltation qu'elles puisaient dans les circonstances, nous nous serions trouvés supérieurs en nombre aux Russes. Ce n'eût pas été seulement contre *les sept mille soldats d'Oudinot* que Titchakoff aurait eu à lutter, mais encore contre la garde impériale, les corps d'Eugène, de Ney, de Davout, ce qui aurait présenté une masse de forces beaucoup plus considérable que celles de l'amiral.

Maintenant que les événemens sont loin de nous, il est peut-être à regretter que Titchakoff n'ait pas fait cette manœuvre. Car son armée eût été, suivant toutes les probabilités, détruite par la nôtre; et quelque grandes que nos pertes eussent pu être, il eût mieux valu pour nous périr en soldats victorieux, que de succomber, quelques jours plus tard, par le froid.

Digitized by Google

Les pertes que nous avons éprouvées au passage de la Bérésina doivent être attribuées à la négligence apportée dans l'exécution des ordres que l'empereur avait donnés pour faire les préparatifs nécessaires au passage, tels que construction de chevalets, etc. On a vu plus haut, que le corps du maréchal Oudinot occupait le point de passage, deux jours avant l'arrivée de l'empereur, mais que le travail des chevalets avait été fait avec si peu de soin qu'il fallut le recommencer. Sans cette circonstance, le passage eût été effectué vingt-quatre heures plus tôt, et sans pertes.

CHAPITRE VII.

Le 26 novembre, le maréchal Victor rejoignit à Lochnitza la route qu'avait suivie l'armée venant de Moscou. Le général Partouneaux fut chargé avec sa division de former l'arrière-garde. Victor, avec ses deux autres divisions, occupa Borisow. Le 27, à quatre heures du matin,

Digitized by Google

ce maréchal se mit en marche pour gagner Studzianka, où il prit position de bonne heure. Le général Partouneaux le remplaça à Borisow. Il eût été à désirer que M. de Ségur nous fît connaître quelle instruction le maréchal Victor laissa à ce général, et à quelle époque il devait quitter Borisow. Il assure que Partouneaux « se préparait à en sortir quand l'ordre « lui vint d'y passer la nuit; que ce fut « l'empereur qui le lui envoya. » (page 351. — 347.) Ce fait est inexact; l'empereur n'envoya pas l'ordre à Partouneaux de passer la nuit à Borisow. Ce général lui-même déclare que ce fut un officier qui le lui porta de la part du prince de Neufchâtel. Mais alors cet officier devait être chargé d'un ordre écrit; car ceux du major-général, portés par des officiers autres que ses aides-de-camp, l'étaient toujours. D'ailleurs, ce n'était point la marche ordinaire, et rien n'obligeait à la changer. Si Napoléon eût voulu que la division Partouneaux restât pendant la nuit du 27 au 28 dans Borisow, il aurait chargé le prince de Neufchâtel de pres-

Digitized by Google

crire cette disposition au maréchal Victor ; ou bien, s'il eût voulu directement donner cet ordre au général Partouneaux, il lui aurait envoyé un de ses aides-de-camp ou un de ses officiers d'ordonnance ; or, aucun ne reçut cette mission.

« Napoléon crut sans doute par là fixer « l'attention des trois généraux russes sur « Borisow, et que Partouneaux les retenant sur ce point, lui donnerait le « temps d'effectuer tout son passage. » (page 351. — 347.) Notre historien ne donne point les dates que nous venons de citer. S'il l'avait fait, le lecteur apercevrait de lui-même le peu de fondement du prétendu motif du séjour de Partouneaux à Borisow. Dans la journée du 26, dans la nuit qui suivit, et dans la journée du 27, presque toute l'armée française avait passé la Bérésina, à l'exception du corps de Victor. L'occupation de Borisow, pendant la nuit du 27 au 28, par le général Partouneaux, était donc non seulement inutile, mais elle n'eût servi qu'à compromettre la retraite de sa division. Car, ainsi que nous venons de le dire,

Digitized by Google

cette division se retirant le 27, tout l'effet qu'on devait attendre de la présence des troupes françaises à Borisow, était produit.

« Une foule de traîneurs, en refluant « sur Partouneaux, lui apprirent qu'il « était séparé du reste de l'armée ; » (page 352.—348.) ce qui le décida à quitter cette ville pour rejoindre son corps. L'ennemi lui barre la route ; Partouneaux l'attaque, il est repoussé. Il refuse de se rendre ; « il veut tenter un « dernier effort, et s'ouvrir vers les ponts « de Studzianka, une route sanglante ; « mais ces hommes, naguères si braves, « alors dégradés par la misère, brisèrent « lâchement leurs armes. »(p. 353.—349.)

Le général Partouneaux devait espérer de contraindre le corps qui lui était opposé, à lui livrer passage ; car, ce corps se trouvait lui-même entre deux feux. Il est probable qu'il aurait réussi dans cette attaque, s'il l'avait faite avec toute sa division réunie. Il paraît qu'un faux rapport lui fit croire que l'armée française avait passé les ponts et les avait

Digitized by Google

brûlés ; ce qui détruisit ses espérances. Il n'est pas vrai que *ses soldats aient lâchement brisé leurs armes*, ainsi que le prouve une lettre de ce général, dans laquelle il fait, au contraire, le plus grand éloge de ses soldats. Cette lettre est entre nos mains.

« Il se jugea abandonné, livré. » (page 353.—349.) Le général Partouneaux, croyant les ponts brûlés, a pu se considérer comme *abandonné* à ses propres forces ; mais certainement il n'a jamais pu croire que le maréchal Victor ait voulu le *livrer* aux ennemis, et nous ne craignons pas d'être démenti par ce général, en affirmant qu'il n'a jamais cru être *livré*..... Dans la position critique où il s'est trouvé, peut-être aurait-il pu prendre un meilleur parti pour en sortir. Nous ne nous permettrons aucune réflexion à ce sujet, convaincu qu'en faisant ce qu'il a fait, il a cru faire pour le mieux.

« De toute cette division, un seul ba-
« taillon échappa. On rapporte que son
« commandant se tournant vers les siens

Digitized by Google

« leur déclara qu'ils eussent à suivre tous « ses mouvements, et que le premier qui « parlerait de se rendre, il le tuerait.... « Alors, il abandonne la funeste route ; « il se glisse jusque sur les bords du « fleuve, se plie à tous ses contours, et, « protégé par le combat de ses compa- « gnons moins heureux, par l'obscurité, « par les difficutés même du terrain, il « s'écoule en silence, échappe à l'ennemi, « et vient confirmer à Victor la perte de « Partouneaux. » (page 355.—351.)

Ce récit est inexacte. Ce bataillon était du cinquante-cinquième régiment, et avait pour commandant M. Joyeux. Il avait été chargé de détruire les ponts sur la Ska, et de faire l'extrême arrière-garde depuis Borisow. En sortant de cette ville, il prit la route de gauche que l'armée avait suivie, et sur laquelle marchaient encore des fourgons et des bagages, et arriva sans obstacle à Studzianka, menant avec lui une pièce de canon et son caisson. L'empereur, impatient de voir la division Partouneaux se réunir aux deux autres divisions du maréchal Victor

Digitized by Google

pour couvrir Studzianka, envoya un de ses officiers d'ordonnance * à sa rencontre. Cet officier trouva sur la route le bataillon du cinquante-cinquième. Il s'informa si la division Partouneaux était loin : « Comment, la division Partouneaux ! « reprit le commandant du bataillon ; » elle me précède ; je fais son arrière-« garde. » L'officier d'ordonnance s'étant bien convaincu qu'il n'y avait plus que des Russes derrière, revint porter à l'empereur cette funeste nouvelle. Ce prince parut très étonné de cette circonstance, qu'il ne put s'expliquer. La perte de la division Partouneaux l'affecta et dut l'affecter vivement, puisque, depuis le commencement de la campagne, c'était le seul corps organisé qui fût tombé au pouvoir de l'ennemi. Mais il est faux que le mot *défection* soit sorti de sa bouche. A cette époque ce mot n'était pas connu dans l'armée française. Une nouvelle preuve que Napoléon ne considéra jamais le malheur de la division Partouneaux

* M. Gourgaud.

Digitized by Google

comme *une défection*, c'est qu'en 1813, il nomma trois enfans de ce général à des places dans des lycées.

CHAPITRE VIII.

L'EMPEREUR, dit M. de Ségur, se refusa à faire brûler les voitures qui couvraient la rive gauche de la Bérésina. (page 348. —354.) Ce prince n'avait pas de motifs pressans pour faire *brûler* les voitures de bagages qui restaient sur cette rive. Son seul but eût été de ne pas laisser des trophées à l'ennemi; mais quels misérables trophées que des voitures de bagages! C'était une bien mince considération comparée à l'état où cette perte réduisait des blessés, et des familles qui avaient suivi l'armée française à son départ de Moscou, et qui, même en tombant au pouvoir de l'ennemi, auraient pu conserver encore quelques ressources!! Dans tous les cas, sous le point de vue militaire, il était peut-être avantageux de laisser les abords du pont encombrés après le passage de

Digitized by Google

l'armée et de son artillerie ; car c'était créer à l'ennemi un nouvel obstacle. L'auteur ajoute que ce fut « par entraînement « pour l'avis qui le flattait le plus, » (c'est une remarque aussi fausse qu'elle est puérile) « et par ménagement pour tant « d'hommes dont il se reprochait le malheur. (page 358.—355.) Si c'est une accusation dirigée contre les auteurs de cette guerre, elle ne retombe pas sur l'empereur; si elle est dirigée contre sa conduite dans cette expédition, elle est injuste et malveillante. Est-ce d'ailleurs avec ces dissertations pédantesques, et des suppositions continuelles, que l'on écrit l'histoire?

L'évaluation que notre écrivain fait des troupes russes et françaises au combat du 28, s'éloigne beaucoup de la vérité. « Titchakoff, avec ses vingt-sept mille « Russes de l'armée du midi, débouchait « de Stakowa contre Oudinot, Ney et « Dombrowski. Ceux-ci comptaient à « peine dans leurs rangs huit mille hom« mes, que soutenaient la vieille et jeune « garde, alors composée de deux mille

Digitized by Google

« huit cents baïonnettes et de neuf cents « sabres. » (page 359.—356.)

Le corps d'Oudinot et la division Dombrowsky comptaient neuf mille trois cents hommes ; celui du maréchal Ney, cinq mille quatre cents. L'infanterie de la vieille garde, qui, à son départ de Smolensk, était forte de cinq mille sept cent soixante-dix-sept hommes, en comptait encore quatre mille cinq cents ; la jeune garde, deux mille deux cents ; la cavalerie de la garde, deux mille ; les cavaliers démontés de la garde, sous les ordres du colonel Dautancourt (aujourd'hui général), dix-huit cents ; le corps du maréchal Victor, réduit aux divisions Daendels et Girard, comptait plus de onze mille hommes. Ce qui faisait, avec les corps d'Eugène et de Davout, et notre nombreuse artillerie, une armée de plus de quarante-cinq mille hommes parfaitement armées.

« Parmi les pertes de ce jour, celle du « jeune Noailles, aide-de-camp de Ber- « thier, fut remarquée, une balle le tua « roide. C'était un de ces officiers de mé-

Digitized by Google

« rite, mais trop ardens, qui se prodi-
« guent, et qu'on croit avoir assez récom-
« pensés en les employant. « (p. 361—358.)

M. de Noailles était sans doute un estimable officier; mais pourquoi le louer *seul* parmi tant de braves qui se distinguèrent dans cette occasion? L'auteur ne dit pas un mot du général Legrand, qui fut blessé et se conduisit avec tant d'intrépidité; du général Maison, qui n'en montra pas moins; du général Candras, qui fut tué; des généraux Merle, Grundler, Berkeim; du général Zajonczek, ce Nestor de l'armée polonaise, qui eut la jambe emportée; du brave colonel Dubois, du septième de cuirassiers, qui contribua tant au succès de l'affaire. Il est vrai que ces officiers portent des noms que la gloire seule a anoblis. Au surplus, quand on cite, il faut citer juste. Il est faux que M. de Noailles ait été tué d'une balle. Il était venu porter un ordre au vingt-troisième régiment de chasseurs, et parlait au colonel Marbot, commandant de ce régiment, lorsqu'une charge de la cavalerie russe eut lieu. Le cheval d'Alfred de Noailles

Digitized by Google

s'abbatit ; on vit deux cosaques entraîner par le collet cet officier, en le frappant. Le vingt-troisième fit un effort pour le délivrer ; il fut infructueux, et M. de Noailles, dont on n'a plus entendu parler, fut probablement massacré par ces barbares.

Dans le récit de ce combat, M. de Ségur a oublié de faire connaître l'ordre que l'empereur fit donner à la division Daendels, de repasser la Bérésina pour aller au secours du maréchal Victor, qui, seul avec la division Girard, soutenait une lutte si disproportionnée contre les efforts de Wittgenstein ; et cela dans le moment où l'empereur et les troupes qui avaient passé la Bérésina, étaient violemment attaqués par l'armée de Moldavie. Il est vrai qu'en rapportant un pareil fait, l'auteur eût réfuté lui-même de nouveau le passage de son livre, où il dit (p. 192.— 190) « Napoléon sentait qu'il n'y avait plus qu'à « sacrifier successivement l'armée partie « par partie, en commençant par les ex- « trémités pour en sauver la tête. »

« La nuit vint avant que les quarante

Digitized by Google

« mille Russes de Wittgenstein eussent pu « entamer les six mille hommes de Bel- « lune. » (p. 362—159.) Si, dans tout le récit de cette campagne, les Russes eussent fourni à l'historien de la grande armée, un fait d'armes aussi glorieux que celui des soldats de Victor, certes, il n'eut pas été aussi économe d'éloges.

CHAPITRE IX.

M. l'officier du palais, dans ce chapitre, entasse horreurs sur horreurs. Il est de fait qu'à la dernière journée du passage, il y eut un grand encombrement auprès des ponts; mais le tableau qu'il en fait, est d'une exagération hors de toute mesure. Son penchant pour les descriptions hideuses l'entraîne : « Les plus « heureux gagnèrent le pont, mais en « surmontant des monceaux de blessés, « *de femmes, d'enfans* renversés, à demi « étouffés, que dans leurs efforts ils pié- « tinaient encore! » (page 366.—363.)

Digitized by Google

Il y avait à l'armée quelques cantinières et *très-peu d'enfans*. A notre retour de Moscou, plusieurs familles nous ayant suivis, le nombre de ceux-ci augmenta. L'idée de femmes, d'enfans luttant contre la mort, a souri aux auteurs qui ont exploité cette campagne. Ces affligeantes peintures remuent profondément les âmes. Mais M. de Ségur a encore enchéri sur ses devanciers; les Labaume, Puibusque, Kerporter, etc. Il reproduit à chaque instant cette image, et en trois pages il répète quatre fois : *les femmes et les enfans*, comme si le nombre en était immense, et qu'au lieu d'une armée, c'eût été une horde nomade de Tartares traînant leurs familles à leur suite.

« La nuit du 28 au 29 vint augmenter « toutes ces horreurs. Son obscurité ne « déroba pas au canon des Russes leurs « victimes. Sur cette neige qui couvrait « tout, le cours du fleuve, cette masse « toute noire d'hommes, de chevaux, de « voitures, et les clameurs qui en sor- « taient, servirent aux artilleurs enne- « mis à diriger leurs coups. Vers neuf

Digitized by Google

« heures du soir, il y eut un surcroît de « désolation, quand Victor commença sa « retraite. » (page 367.—364.)

Cette description de fantaisie paraît destinée par M. de Ségur à servir de complément à son tableau. Pendant les nuits du passage, les ponts étaient tout-à-fait libres. La masse des traîneurs, qui voulaient passer pendant le jour, se retirait à la nuit dans leurs bivouacs, d'où aucun ordre, aucune instance ne pouvait les arracher. Si les Russes avaient tiré pendant la nuit, les traîneurs se seraient empressés de profiter du libre passage des ponts pour franchir la rivière; mais il n'en fut point ainsi. Le 28, jour du glorieux combat du neuvième corps, vers cinq heures du soir, le feu cessa de part et d'autre. A neuf heures, le maréchal Victor commença son mouvement de retraite, et à une heure du matin, le corps entier avait passé dans un ordre parfait avec toute son artillerie, ne laissant sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde. A peu près en même temps, les deux batteries d'artillerie légère des colonels Cho-

Digitized by Google

pin et Serruzier passèrent. Dans toute cette nuit, l'ennemi ne tira pas un seul coup de canon. L'auteur l'indique assez lui-même en disant « que la multitude, « engourdie par le froid, ou trop attachée « à ses bagages, se refusa à profiter de « cette dernière nuit pour passer sur la « rive opposée. On mit, dit-il, inutile- « ment le feu aux voitures pour en arra- « cher ces infortunés. » (p. 367.—364.) Certes, si les Russes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, eussent envoyé quelques boulets au milieu de ces êtres apathiques et imprévoyans, la plupart des traîneurs eussent passé les ponts.

Si, comme l'avait prescrit l'empereur, les moyens de construction du pont eussent été prêts dans la journée du 24; on eût passé dans la nuit de ce jour, dans la journée du 25; et le 27 au matin toute l'armée française se fut trouvée sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, la perte de la division Partouneaux n'eût pas eu lieu, non plus que l'attaque de Wittgenstein sur Studzianka; en un mot, on n'aurait pas à déplorer tous les malheurs qui ar-

Digitized by Google

rivèrent. Ce passage, qui s'est opéré malgré tous les accidens, malgré les obstacles qu'on a éprouvés, n'a pas été à beaucoup près aussi funeste que plusieurs écrivains, qui se plaisent à exagérer nos malheurs, ont cherché à le faire croire. Les hommes que nous y perdîmes ne comptaient pas parmi les combattans; trois pièces de canon seulement restèrent sur l'autre rive; enfin le nombre des prisonniers que l'ennemi y ramassa (au dire même des Russes), ne s'éleva qu'à deux mille traîneurs, blessés, malades ou vivandiers *. A huit heures et demie du matin, le 29, le feu fut mis au pont, et ce ne fut qu'une heure après que quelques cosaques s'approchèrent.

Nos lecteurs nous saurons gré de leur faire connaître le jugement porté par l'historien russe que nous avons déjà cité, sur la conduite de l'empereur, à l'époque du passage de la Bérésina. « Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête: il trompe par des démonstrations habiles

* Voir l'*Histoire de la Campagne de Russie*, par le colonel Boutourlin, tome II, page 383.

Digitized by Google

les généraux qui lui sont opposés, et glissant pour ainsi dire entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser. »

Et c'est un Russe qui parle!!!.....

CHAPITRE X.

Après avoir fait la description de la route conduisant à Zembin, qui passe à travers des marais, sur lesquels sont des ponts de plusieurs centaines de toises de

Digitized by Google

longueur, M. le maréchal-des-logis semble regretter que les Russes n'aient pas détruit ces ponts, et s'exprime ainsi : « Pris entre ces marais et le fleuve, dans « un espace étroit, sans vivres, sans abris, « au milieu d'un ouragan insupportable, « la grande armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans com- « bat ! » (page 370.—367.)

Dans l'hypothèse où les ponts eussent été brûlés, leur réparation impossible, enfin, dans l'hypothèse ou les marais de la Gaïna, au travers desquels la route passe, n'eussent pas été assez fortement gelés pour porter les hommes et les chevaux, *la grande armée et son empereur* n'eussent *pas été forcés de se rendre sans combat*. L'auteur dit bien que nous étions pris entre les marais et la Bérésina ; mais il ne dit pas que le troisième côté de ce triangle était occupé par les Russes. Comment un homme, qui porte le titre de général, a-t-il pu penser que, dans une pareille situation, *la grande armée et son empereur* n'auraient pas marché contre les Russes, et ne leur aurait pas passé

Digitized by Google

sur le ventre, pour prendre la route de Borisow à Minsk ! ! Après les descriptions exagérées que M. de Ségur a faites de la faiblesse de l'armée française, cette expression de *grande armée*, employée ici, a quelque chose qui pourrait convenir dans la bouche d'un gazetier russe, mais qui fait mal dans celle d'un Français.

En nous retraçant, à sa manière, le passage de la Bérésina, l'auteur romantique avait oublié un de ses thèmes favoris, l'ouragan obligé; nous le retrouvons ici. Cet *ouragan* doit se réduire à un peu de vent, et à quelques flocons de neige. Quant à la rigueur du froid, on peut l'apprécier en songeant que la Bérésina n'était pas gelée.

M. de Ségur, en parlant « d'un an-« cien grand seigneur de ces temps bien « passés, où régnait souverainement une « grâce légère et brillante, » fait allusion au comte de Narbonne. « On voyait, dit-« il, cet officier-général de soixante ans, « assis sur un tronc d'arbre couvert de « neige, s'occuper avec une imperturba-

Digitized by Google

« ble gaîté, dès que le jour revenait, des « détails de sa toilette; au milieu de cet « ouragan, il faisait parer sa tête d'une « frisure élégante et légère, et poudrée « avec soin, se jouant ainsi de tous les « malheurs et de tous les élémens déchaî- « nés qui l'assiégeaient. » (page 372.— 369.) M. de Narbonne, malgré son âge, fit la campagne de Russie avec l'activité et l'ardeur d'un jeune homme. Est-il de bien bon goût à M. de Ségur, de chercher à jeter du ridicule sur cet estimable général, qui servit toujours fidèlement l'empereur et la France, et mourut à Torgau, chargé de la défense et du gouvernement de cette place?

CHAPITRE XI.

Le seul objet important de ce chapitre, est la première ouverture que fit Napoléon à MM. Daru et Duroc de sa résolution de partir incessamment pour Paris. Ses motifs étaient puissans et sans réplique. Ceux que M. de Ségur met dans sa bouche, ne

Digitized by Google

sont pas les principaux. Il en est d'autres qui ont dû particulièrement influer sur sa détermination. Un historien russe les a mieux compris que l'historien français. « Napoléon, dit-il *, n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait ; mais puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que dans cette circonstance, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée, que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir, qu'en se rendant à Paris, afin, de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées, devenues nécessaires pour remplacer celles qu'il venait de perdre. »

Il laissait au roi de Naples le commandement en chef ; au comte Daru, l'administration ; et le prince de Neufchâtel restait major-général. M. de Ségur rapporte qu'il y eut entre l'empereur et Berthier, *une scène violente et secrète*, dans

* Boutourlin, tome II .page 392.

Digitized by Google

laquelle il fait jouer à ce vieux compagnon d'armes de Napoléon un rôle humiliant. Notre écrivain devrait nous dire comment il en a eu connaissance. Une conversation particulière avait en effet eu lieu entre le prince de Neufchâtel et l'empereur, qui l'a racontée depuis. Il y fut question du choix à faire pour le commandement de l'armée. Napoléon était décidé à le confier à Eugène. Le prince de Neufchâtel insista long-temps en faveur du roi de Naples. Il mit dans ses instances, une force, une opiniâtreté qui n'étaient pas dans son caractère. Il finit par déclarer que, si le prince Eugène commandait l'armée, il ne resterait pas sous ses ordres. On peut pardonner à ce vétéran de la gloire militaire française, que l'empereur avait élevé si haut, et approché des souverains en le mariant à une princesse d'une des plus anciennes familles régnantes d'Allemagne, cette funeste répugnance à se trouver sous un chef qui ne portait pas une couronne. M. de Ségur aura eu connaissance de ce long entretien, qui se passait dans une chambre

Digitized by Google

attenant à celle où étaient les officiers de service. Il a pu apprendre vaguement que le prince de Neufchâtel avait refusé de rester à l'armée. Il ne lui en a pas fallu davantage pour donner carrière à son imagination romantique, et rapporter la scène secrète dont il fait mention. C'est la manière caractéristique de cet auteur, et l'on peut penser que c'est ainsi qu'il a composé une grande partie de cette histoire.

CHAPITRE XII.

Ce chapitre contient le récit de faits glorieux pour les troupes françaises qui faisaient l'arrière-garde sous les ordres du maréchal Ney et du général Maison. En parlant d'un combat qui eut lieu en avant de Malodeczno, l'auteur raconte que l'ennemi, ne pouvant culbuter les troupes qui lui étaient opposées, dirigea une partie de ses forces « vers une autre entrée ; » et que « le bonheur voulut que Victor « avec environ quatre mille hommes,

Digitized by Google

« reste du neuvième corps, occupât encore ce village. » (page 383. — 379.) Il serait assez extraordinaire que les généraux Ney et Maison, qui faisaient tête à l'ennemi en avant de Malodeczno, avec quelques centaines d'hommes, eussent ignoré que ce bourg était occupé par Victor et quatre mille hommes. Ce dernier s'y trouvait avec son corps, en vertu d'un ordre du major-général *.

* *Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.*

Malodeczno, le 4 décembre 1812 à quatre heures du matin.

« Monsieur le duc de Bellune, continuez aujourd'hui votre mouvement de retraite, et venez prendre la position de Malodeczno, ayant soin que toutes les voitures et les hommes isolés passent avant vous. Le deuxième corps, qui gardera cette ville jusqu'à votre arrivée, prendra position en arrière. Le quartier-général sera à Benitza, par Markowo. Si l'on avait trouvé ici des vivres, on aurait fait halte; mais les premiers magasins considérables sont à Smorgoni; il y a là des bœufs, de l'eau-de-vie, du biscuit; faites-le connaître à vos traîneurs, afin qu'ils se rallient sur ces magasins. Si vous avez des voitures d'équipage militaires, envoyez-les sur Smorgoni chercher des vivres. Toutefois, on va tâcher de vous faire passer dix mille rations de biscuit et des bœufs, ce qui vous mettra

Digitized by Google

Ce chapitre se termine par une querelle entre les maréchaux Victor et Ney, au sujet du commandement de l'arrière-garde. M. de Ségur nous représente Ney « s'emportant avec une violence excessive « dont la froideur de Victor ne s'émeut « guère. » (page 385. — 381.) On ne voit pas trop la cause de cette discussion, puisque la lettre * du duc de Bellune au

à même de tenir partout où cela sera nécessaire, sans crainte que vos troupes se débandent.

« Si les moyens de transport ne permettaient pas que vous reçussiez dans la journée de demain ces vivres, il faudrait continuer votre mouvement jusque auprès de Smorgoni, c'est-à dire près des moyens, et là il faudra faire halte. Faites une proclamation pour rallier les traîneurs, et les diriger sur Smorgoni; faites battre un ban, et faites-la lire par un officier d'état-major. »

Signé ALEXANDRE.

* *Le duc de Bellune au prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général.*

Au bivouac, le 5 décembre 1812, à quatre heures du matin

« Monseigneur, le combat que l'arrière-garde a soutenu le 4 est le dernier effort qu'elle pouvait faire contre les ennemis; les troupes qui la composent sont aujourd'hui tellement réduites, et le peu qui en reste est si misérable, que je suis obligé

Digitized by Google

major-général fait voir que ce maréchal commandait l'arrière-garde.

CHAPITRE XIII.

On trouve ici de nouvelles réflexions sur les sentimens de l'armée envers l'empereur. M. l'officier du palais dit (page 386.—381.) *il est vrai qu'une sédition est impossible.* Cette remarque est oiseuse. A

de les soustraire aux poursuites de l'ennemi, et d'éviter toute espèce d'engagement. Le rapport que mon premier aide-de-camp a dû faire à V. A. S. sur l'état et la situation de ces troupes, est de la plus exacte vérité.

« L'avant-garde du corps qui nous suit est arrivée hier à Bienitza aussitôt que nous, quoique nous ayons fait une marche de nuit, et que les ponts de Malodeczno aient été détruits. Il était onze heures; si j'avais voulu me maintenir à Bienitza, il aurait fallu livrer ou soutenir un nouveau combat à notre désavantage, vu la disproportion qui existe entre mes forces et celles des ennemis. J'ai en conséquence pris le seul parti convenable celui de continuer ma marche rétrograde, et de venir coucher au village distant de deux lieues de Bienitza, et de quatre de Smorgoni. Les vedettes des ennemis et les nôtres se voient; je serai vraisemblablement suivi

Digitized by Google

qui l'idée de sédition se serait-elle présentée? Il y avait entre l'armée et son chef une réciprocité des sentimens, qui rendait cette supposition impossible.

La souplesse que M. de Ségur attribue à l'empereur envers les maréchaux, qu'il « gagna à son projet de départ par des « flatteries, des caresses, des épanche- « mens de confiance, » (page 388. — 383) est contraire au caractère de Napo-

aussi vivement aujourd'hui qu'hier, et je crois qu'il convient que sa majesté s'éloigne un peu de nous.

« Les traineurs nous pressent toujours; ils sont en très grand nombre. L'habitude qu'ils ont contractée de ne marcher qu'au jour, permet à l'ennemi d'en prendre beaucoup; mais soit qu'il ne s'en soucie guère, ou qu'il prenne leur colonne pour des troupes réglées, il ne les suit qu'avec circonspection; je crois néanmoins qu'il en a pris hier quelques uns.

« Je compte arriver à Smorgoni ce matin, vers neuf heures; je serai sans doute obligé d'aller coucher plus loin, à moins que je ne trouve quelques troupes pour nous soutenir. Celles de M. le général de Wrede seraient très utiles dans cette circonstance. Je pense que l'empereur leur a donné l'ordre de nous remplacer ou de marcher avec nous.

« Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respect.

Signé LE MARÉCHAL DE BELLUNE.

Digitized by Google

léon. Toute l'armée désirait, et apprit avec joie le parti qu'il prenait. Elle sentait qu'en lui résidait le salut de tous; que l'on pouvait bien perdre des hommes, des canons, des provinces; mais qu'en le perdant, tout serait perdu. La confession que notre historien lui fait faire devant ses officiers, est plus ridicule encore; et dans quels termes la fait-il? « Si j'étais né sur le trône, si j'eusse été « un Bourbon, il m'aurait été facile de « ne point faire de fautes. » (page 388. — 383.) Le propos serait inexplicable. L'auteur voudrait-il par là faire croire que l'empereur n'avait entrepris l'expédition de Russie que pour se consolider sur le trône de France? Voudrait-il lui faire signaler les dangers et le malheur de s'attacher à sa fortune, ou lui donner la prescience de la grande catastrophe qui a amené sa chute? Alors, il faut en convenir, M. de Ségur aurait le don de prophétie après l'événement. On se demande où il s'est procuré de pareilles notes. Est-il vraisemblable que cette pensée se soit présentée dans ce moment à l'esprit de

Digitized by Google

l'empereur? Est-il possible qu'il l'ait exprimée? Comment l'absurdité de cette idée n'a-t-elle pas frappé son historien? Le cœur de Napoléon était déchiré à l'aspect des calmités de son armée; mais personne ne connaissait mieux que lui les causes qui les avaient produites. On ne conçoit pas comment un officier de son palais a pu se fourvoyer aussi lourdement, et prêter à ce prince des pensées et des paroles qui sont dans une telle contradiction avec sa position et son caractère.

Au reste, personne ne peut se méprendre sur le but d'une pareille insinuation.

Digitized by Google

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE I.

Le début de ce livre prouve l'incohérence des idées de l'auteur. « J'avais atteint le départ de Napoléon, et je me « persuadais qu'enfin ma tâche était rem- « plie. » (page 393. — 386.) Cependant, quand il a pris la plume, les événemens étaient passés, et les faits qui devaient fournir la matière de son ouvrage bien connus. Comment son plan n'était-il pas arrêté?

« Je m'étais annoncé comme l'historien « de cette grande époque, où, du faîte « de la plus haute des gloires, nous fû- « mes précipités dans l'abîme de la plus « profonde infortune. « (page 393. — 386.) *L'historien de cette grande époque* n'a point rempli la tâche qu'il s'était imposée. Il s'est fait le chantre des calamités et des désastres, et non des grandes

Digitized by Google

choses qui ont rempli cette mémorable expédition. En disant que nous fûmes précipités du faîte *de la plus haute des gloires*, l'auteur n'exprime pas sa pensée. Nous aimons mieux croire qu'il a voulu dire *de la plus haute des prospérités*. Si cette expédition a été désastreuse, elle a été féconde en traits d'héroïsme et de dévouement, qui ont jeté sur l'armée française un éclat impérissable. Tout ce que nous avons lu jusqu'ici, flétrit l'âme; et, cependant, M. de Ségur nous annonce qu'*il ne lui reste plus à retracer que d'effroyables misères*. Il s'adresse de nouveau à *ses compagnons*, et leur demande : « Pourquoi ne nous épargnerions-nous « pas, vous, la douleur de les lire, moi, « les tristes efforts d'une mémoire qui n'a « plus a remuer que des cendres, à ne « compter que des désastres, et qui ne « peut plus écrire que sur des tombeaux? » (page 393. — 386.)

C'est ici que notre tâche devient pesante, et que nous sentons plus que jamais tout ce que l'accomplissement de notre devoir a de pénible. Pourquoi l'é-

Digitized by Google

crivain n'a-t-il par écouté cette heureuse idée de terminer ici les tristes efforts de cette mémoire, qui devrait en effet être fatiguée de *remuer des cendres*? Nous le suivrons jusqu'à la fin, en surmontant notre répugnance, et ce qui devrait nous décourager, sera pour nous un nouveau véhicule.

Dans la situation où le départ nécessaire de l'empereur plaçait l'armée, elle dut se ressentir du vide immense qu'il y laissait. Mais peut-être les malheurs qui survinrent après son départ, ne fussent-ils pas arrivés, si, moins empressé d'atteindre Wilna, on eût fait des marches moins longues. Ce fut à ces marches, dans un moment où le froid avait redoublé d'intensité (il s'éleva jusqu'à vingt-huit degrés), que les corps d'armée dûrent leur désorganisation.

« La plupart des colonels de l'armée, « qu'on avait admirés jusques-là, mar- « chant encore avec quatre à cinq officiers « ou soldats, autour de leur aigle et à « leur place de bataille, ne prirent plus « d'ordres que d'eux-mêmes; chacun se

Digitized by Google

« crut chargé de son propre salut.... ce « fut un cri de sauve qui peut presque « général. » (page 397.—391.)

La situation affreuse de l'armée ne peut absoudre l'auteur de l'imputation qu'il laisse planer sur les colonels, qui, pendant la campagne, avaient eu à supporter tant de peines morales et physiques, bien autrement poignantes que celles d'un général uniquement chargé d'un service civil dans la maison de l'empereur. Ce qu'il était juste de dire, c'est que le maréchal Ney, qui avait à l'arrière-garde des pelotons composés de colonels et d'officiers supérieurs, ayant vu plusieurs de ces officiers enlevés par un coup de mitraille, trouva que leurs services seraient achetés trop cher par les pertes que l'armée ferait en eux de son avenir. Il pensa avec raison qu'il était préférable d'avoir quelques centaines d'hommes de moins en ce moment, et d'assurer la recomposition future de l'armée, en sauvant de leur propre dévoûment les colonels, officiers supérieurs et autres, qui, n'ayant plus de soldats, s'obstinaient à rester à l'arrière-

Digitized by Google

garde pour combattre. Il ordonna donc à tous les officiers sans troupes de se retirer et de gagner le Niémen. Il renvoya même des sergens-majors et fourriers ; et, dans les troupes qui lui restaient, il ne voulut conserver que le nombre d'officiers et de sous-officiers proportionné à celui des soldats. M. de Ségur n'avait loué qu'un seul colonel ; il les blâme en masse. Nous voulons croire qu'il a ignoré l'ordre donné par le maréchal Ney ; mais, dans le doute, il devait s'abstenir. Nous avons eu tant d'occasions de signaler, dans cet ouvrage, des omissions et des erreurs produites par l'ignorance des faits, que celle-là ne doit point nous étonner. Mais, quand on manque de renseignemens exacts, il y a de la témérité à se charger d'écrire l'histoire.

L'anarchie et le désordre sont peints avec la même exagération. Il y eut sans doute de grands traits d'égoïsme, tels qu'on doit s'attendre à en trouver dans d'aussi grandes calamités ; mais il y eut une foule d'actes de générosité et de dévoûment. Des amis, des camarades ont partagé entre eux leurs chétifs alimens,

Digitized by Google

leur linge ; des soldats, des domestiques ont porté leurs officiers ou leurs maîtres ; le général Legrand le fut par ses grenadiers ; le général Zayonezek fut sauvé par ses soldats ; le jeune Sainte-Croix *, amputé à Mojaïsk, fut sauvé, à son retour, par des amis ; le colonel Marin (de l'artillerie de la garde) fut transporté par ses canonniers, etc., etc. Pourquoi ne montrer que des points de vue hideux ? L'auteur craignait-il de manquer le but qu'il paraît s'être proposé, s'il nous laissait voir des beaux côtés ?

CHAPITRE II.

La marche de l'armée française sur Wilna est le sujet de nouvelles scènes, où M. le maréchal-des-logis du palais redouble d'efforts pour enchérir sur les horreurs des chapitres précédens. Cependant, l'état de l'armée était assez déplorable pour que l'auteur ne s'abandonnât

* Frère du général de ce nom.

Digitized by Google

pas au triste plaisir d'en surcharger le tableau. « Des soldats accoururent en « furieux, et avec des grincemens de « dents et des rires infernaux; ils se « précipitèrent dans ces brasiers, où ils « périrent dans d'horribles convulsions. « Leurs compagnons affamées les regar- » daient sans effroi; il y en eut même « qui attirent à eux ces corps défigurés « et grillés par les flammes, etc. » (page 407.—401.) La plume se refuse à transcrire le reste de ce passage. Le caractère distinctif des effets de cette extrême infortune, c'est que, bien qu'on ne fît rien pour fuir la mort, personne ne la chercha volontairement. L'*anthropophagie* manquait à ce sinistre récit. M. de Ségur a-t-il été témoin d'un des traits qu'il cite en ce genre? de qui les tient-il? mais il sait que l'extravagant, l'extraordinaire, l'effroyable plaisent au commun des lecteurs, et il en abuse. C'est peut-être là le secret du succès de son ouvrage.

Doit-on s'attendre, après de tels récits, à lire une froide dissertation sur la vanité des présages? à voir citer « des prédictions

Digitized by Google

« qui annoncent une invasion de Tartares « jusque sur les bords de la Seine? » et répéter le conte du prétendu « orage qui « avait marqué notre entrée sur les terres « russe? » (page 408.—402.) Peut-on abuser ainsi de la sensibilité de ses lecteurs et de leur crédulité!

CHAPITRE III.

Le désordre qui eut lieu à Wilna ne peut être imputé à l'empereur. Lors de son départ de l'armée (Smorgoni, le 5 décembre), il avait tout sujet d'espérer que les renforts en hommes qu'elle recevait, en même temps que les approvisionnemens considérables qui se trouvaient à Smorgoni, Ochmiana et Wilna, mettraient les corps à même de se réorganiser. Dans cette pensée, il écrivit au major-général les ordres suivans, datés de Biénitza le 5 décembre:

« Mon cousin, je vous envoie ci-joint une instruction pour la réorganisation de l'armée: le roi de Naples y apportera

Digitized by Google

les modifications que les circonstances exigeront. Je pense cependant qu'il est nécessaire d'organiser aussitôt les Lithuaniens à Kowno, le cinquième corps à Varsovie, les Bavarois à Grodno, le huitième corps et les Wurtembergeois à Olita, les petits dépôts à Merecz et Olita, et diriger la cavalerie à pied sur Varsovie et Kœnisberg, ainsi que les soldats du train et des équipages militaires, qui n'ont point de chevaux. Il faut faire partir après demain, toutes les remontes de cavalerie de Wilna sur Kœnisberg; il faut faire partir après demain les agens diplomatiques pour Varsovie; il faut également faire partir pour Varsovie et Kœnisberg tous les généraux et officiers blessés, en leur faisant comprendre la nécessité de débarrasser Wilna, et d'y avoir des logemens pour la partie active de l'armée. On assure que le trésor de l'armée est considérable; donnez ordre d'en envoyer à Varsovie et Kœnisberg, où cela est nécessaire; ce qui débarrassera d'autant Wilna. Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna doivent être

Digitized by Google

donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons. »

« Instruction. — Rallier l'armée à Wilna ; tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver, les Autrichiens sur le Niémen, couvrant Brezc, Grodno et Varsovie ; l'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas tenir en-deçà du Niémen, la droite couvrant Varsovie, et s'il se peut Grodno ; le reste de l'armée, en ligne derrière le Niémen, gardant comme tête de pont Kowno ; faire faire de grands approvisionnemens de farine à Kœnisberg, Dantzick, Varsovie, Thorn ; faire tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvemens : les évacuations auront lieu sur Dantzick pour ce qui est le plus précieux. »

Il y avait à Wilna quatre millions de rations de farine, trois millions six cent mille rations de viande, neuf millions de vin et d'eau-de-vie, quarante-deux mille paires de souliers, des magasins considérables de légumes et de fourrages, d'habillement, de harnachement et d'équipe-

Digitized by Google

ment, trente-quatre mille fusils et un arsenal bien fourni en munitions de toute espèce. On voit donc combien est peu fondé ce reproche d'imprévoyance, que M. le maréchal-des-logis du palais a si souvent fait à l'empereur. Suivant lui, « aucun chef n'osa donner l'ordre de « distribuer ces vivres à tous ceux qui se « présentaient. » (page 412. — 405.) C'est une accusation contre les chefs de l'administration militaire. Peut-être espéraient-ils, en ne faisant de distributions qu'avec les formes régulières, obliger les hommes isolés à se rallier; mais ce fut un grand malheur.

L'auteur fait une peinture révoltante des hôpitaux de Wilna. Il est de fait, cependant, que les nombreux hôpitaux de cette ville avaient été mis, par les soins des docteurs Desgenettes et Marie de Saint-Ursin, dans une situation aussi bonne que possible; mais au moment du désordre qui résulta de l'encombrement de Wilna, l'administration ne pouvait plus rien. M. de Ségur a pris un état des choses extraordinaire pour la

Digitized by Google

conséquence d'une négligence qui n'avait pas existé. Sa prévention ne pouvait s'arrêter en aussi beaux chemin.

« Enfin les soins de plusieurs chefs, « tels qu'Eugène et Davout ; la pitié des « Lithuaniens, et l'avarice des juifs, ou- « vrirent quelques réfuges. » (p. 412.— 406.)

Des officiers avaient été placés aux portes de Wilna, pour indiquer aux soldats des divers corps d'armée, des couvens et autres édifices qui devaient leur servir de casernes, et où ils auraient pu se rallier et recevoir des distributions. Mais les soldats aimèrent mieux parcourir la ville dans tous les sens, et entrer dans les maisons.

Par suite des ordres que l'empereur avait envoyés de Zélitska au général de Wrède, ce général s'était porté de Vileïka à Slobkchomska. Le 8 décembre, le roi de Naples lui enjoignit de se rendre à Ruckoni avec ses Bavarois, au nombre de deux mille et quelques cents hommes, pour y relever le duc de Bellune, qui avait fait l'arrière-garde, et se placer

Digitized by Google

sous les ordres du maréchal Ney, à qui ce commandement était de nouveau confié. Le général bavarois, après avoir été attaqué dans cette dernière position par les corps de cosaques qui précédaient l'avant-garde russe, et qui avaient quelques pièces légères, fut rejeté dans Wilna; ce qui causa un assez grand désordre parmi les traîneurs, cantiniers, etc. On battit la générale; mais les cosaques se seraient bien gardés d'entrer ce même jour dans une ville où se trouvait encore de l'infanterie organisée. Le général de Wrède, ayant avec lui une soixantaine de chevau-légers bavarois, se rendit chez Ney. Après avoir formé sa troupe en bataille devant sa porte, il entra chez ce maréchal, ayant encore son épée à la main : « M. le maréchal, lui dit-il, l'ennemi me suit. Je viens vous offrir, avec mes soixante cavaliers, de vous conduire en sûreté sur la route de Kowno. » Ney était appuyé contre la cheminée. Il prit froidement de Wrède par la main, le mena près d'une fenêtre qui donnait sur la rue, et lui montrant le désordre qui y régnait,

Digitized by Google

et les gens sans armes qui s'y pressaient pour fuir, lui dit : « M. le général, pensez-vous qu'un maréchal d'empire puisse se mêler parmi cette canaille? » Le général bavarois fut un moment interdit; puis, il objecta à Ney que, s'il restait plus longtemps à Wilna, il risquerait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal répliqua : « Non, non, général, ne craignez rien pour moi; j'ai ici dans ma maison cinquante grenadiers français, et tous les cosaques de la terre ne me feront pas déloger avant demain, à huit heures. »

« On eût pu tenir vingt-quatre heures « de plus à Wilna, et beaucoup d'hom- « mes eussent été sauvés. » (page 415.—409.)

On eût pu s'y maintenir facilement plusieurs jours. Le froid avait causé dans l'armée russe presque autant de ravages que dans l'armée française ; elle marchait lentement. La garnison de Wilna et la garde impériale eussent pu défendre la ville contre toutes les entreprises des cosaques. Quoique les ordres de l'empereur, pour mettre cette ville en état de résister

Digitized by Google

à une attaque sérieuse, n'eussent pas été entièrement exécutés, quelques travaux de palissadement avaient été faits. En tenant à Wilna vingt-quatre heures de plus, il eût été facile, au moyen des distributions de toute espèce qu'on aurait faites aux traîneurs, d'en rallier un grand nombre; et, si l'on eût dû évacuer cette place plus tard, cette évacuation eût pu se faire avec ordre. On doit amèrement regretter que dans les grandes crises, l'empereur ne pût être à la fois à la tête de ses troupes et à Paris. Après le passage de la Bérésina, l'armée ayant atteint les magasins, et touchant à ses renforts, Napoléon jugea le moment opportun pour se rendre en France. Si les instructions qu'il laissa en partant avaient été suivies, les désastres qui arrivèrent après son départ n'auraient pas eu lieu. Ils furent en grande partie causés par la rapidité avec laquelle on s'empressa d'atteindre Wilna. On ne songea pas assez que ces marches continues, et l'atroce rigueur du froid, ne pouvaient qu'achever la désorganisation de l'armée.

Digitized by Google

« Dans cette ville, comme à Moscou, « Napoléon n'avait fait donner aucun or- « dre de retraite. » (page 417.—411.)

A Wilna, comme à Moscou, Napoléon avait prescrit toutes les mesures que les circonstances nécessitaient. Dès que les communications avaient été rétablies entre l'armée et Wilna, il n'avait cessé de donner des ordres pour faire ramasser des vivres et faire évacuer sur cette place tous les effets, bagages inutiles au passage de l'armée, qui se trouvaient tant à Smorgoni qu'à Ochmiana *. La lettre de l'empereur au major-général, en date de Biénitza le 5 décembre 1812, que nous avons

* Voyez à l'*Appendice :*

1°. Lettre du prince de Neufchâtel au prince Eugène, Staiki, le 2 décembre ;

2°. Lettre du même au même, Selitze, le 2 décembre ;

3°. Lettre du même au général de Wrede, du 3 décembre ;

4°. Lettre du même au général Dalbignac, Malodetchzno, le 3 décembre ;

5°. Lettre du même au duc de Bellune, Malodechzno, le 4 décembre. (Voyez page 254.)

6°. Lettre du même au comte de Kreptowicze, datée de Malodetchzno.

Digitized by Google

citée (page 267), prescrivait des mesures tant pour la réorganisation de l'armée que pour l'évacuation sur Wilna de tout ce qui était inutile à l'armée active. Elle se termine ainsi : « Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna, doivent être donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons. »

Il est inconcevable que, malgré ces preuves irréfragables, M. de Ségur veuille soutenir jusqu'à la fin son système de dénigrement. Car, il a bien pu se convaincre par les lettres que nous citons, que, si les ordres de l'empereur eussent été exécutés (et rien ne s'opposait à ce qu'ils le fussent), cet énorme encombrement de voitures, de fourgons, de bagages n'aurait pas eu lieu.

L'auteur, en parlant du défilé de Ponari, dit : « Argent, honneur, reste de « discipline et de force, tout acheva de « s'y perdre.... Un caisson du trésor qui « s'entr'ouvrit, fut comme un signal ; cha- « cun se précipita sur ces voitures, etc. » (page 419.—414.)

Voici le fait. La veille du jour dont il

Digitized by Google

est question, un directeur de poste aux lettres se présenta au maréchal Ney à Wilna, et lui rendit compte que, faute de chevaux, il avait été obligé d'abandonner son fourgon, dans lequel était une somme assez considérable appartenant à l'état. Le maréchal s'informa si, du moins, avant d'abandonner le fourgon, il avait délivré l'argent aux malheureux soldats dont la route était couverte. Sur la réponse négative de cet employé, Ney exprima le regret que ces fonds eussent été laissés à l'ennemi. Le lendemain, le maréchal sortant de Wilna avec l'arrière-garde, et arrivant au bas de la montagne de Ponari, vit une longue file de voitures et de fourgons du trésor arrêtés. Jugeant de l'impossibilité de les sauver, parce que l'ennemi nous talonnait, il ordonna que ces caissons fussent ouverts, et que les espèces qu'ils contenaient fussent remises à tous ceux qui voudraient en prendre : son ordre fut exécuté. Cette dispersion du trésor était regrettable, sans doute; mais la circonstance la commandait. M. de Ségur aurait-il mieux

Digitized by Google

aimé que les Russes en eussent profité? et fallait-il en faire un sujet d'accusation contre l'honneur de l'armée?

« Sur la partie de la montagne la plus exposée, un officier de l'empereur, le co-
« lonel comte de Turenne, contint les
« cosaques, et, malgré leurs cris de rage
« et leurs coups de feu, il distribua sous
« leurs yeux le trésor particulier de Na-
« poléon aux gardes qu'il trouva à sa por-
« tée. Ces braves hommes se battant d'une
« main, et recueillant de l'autre les dé-
« pouilles de leur chef, parvinrent à les
« sauver. Long-temps après, quand on
« fut hors de tout danger, chacun d'eux
« rapporta fidèlement le dépôt qui lui
« avait été confié; pas une pièce d'or ne
« fut perdue. » (pages 420 et 421. — 415

On conçoit que M. le maréchal-des-logis du palais ait voulu citer avec éloge l'un de ses collègues *, M. le chambellan

* Les quatre officiers civils de la maison de l'empereur, qui se trouvaient à l'armée sous les ordres du grand-maréchal, étaient MM. de Ségur, maréchal des-logis du palais; Canouville, *idem*; Tu-

Digitized by Google

comte de Turenne, maître de la garde-robe de Napoléon; mais comment la richesse de son imagination ne lui a-t-elle pas fourni quelque chose de plus flatteur pour M. de Turenne, que de le représenter distribuant des effets de la toilette de l'empereur **, lorsque l'arrière-garde, conduite par le maréchal Ney, le dispensait du soin de contenir les cosaques?

Au reste, cette anecdote, en même temps qu'elle amuse le lecteur, lui donne, au milieu de tous ces désastres, une consolation, c'est la pensée que, depuis le défilé de Ponari, aucun de ces braves soldats de la garde n'a succombé.

renne, chambellan, maître de la garde-robe; Beausset, préfet du palais.

** C'est sans doute ce que l'auteur appelle *dépouilles de leur chef*. L'empereur n'avait pas de trésor particulier; celui qui fut distribué à la montagne de Ponari, était le trésor de l'armée.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

La méthode de retraite que suivit Ney, n'est pas celle que rapporte l'auteur. Il suppose que ce maréchal faisait marcher ses troupes pendant la nuit, et les faisait battre pendant le jour. Si cet illustre guerrier eût adopté un aussi funeste système de marche, il est bien certain qu'aucune troupe n'aurait pu y résister, surtout quand on pense qu'il se faisait peu de distribution régulière de vivres, et que ce n'était que pendant le temps du bivouac, qu'on cherchait à s'en procurer.

Les tristes réflexions que M. l'officier du palais fait faire à l'armée, après le passage du Niémen, en jetant un dernier regard sur ce fleuve, contiennent une récapitulation de nos malheurs, présentés dans un cadre resserré, pour les faire encore mieux ressortir. Il ajoute : « Deux rois, un prince, huit maréchaux « suivis de quelques officiers, de généraux « à pied, dispersés et sans aucune suite;

Digitized by Google

« enfin quelques centaines d'hommes de « la vieille garde, encore armés, étaient « ses *restes* : eux seuls la représentaient. » (page 427. — 421.)

Son exagération habituelle et sa manière passionnée se font remarquer dans cette courte analyse. Voici l'évaluation réelle faite à cette époque, des forces de l'armée française :

Troupes qui ont repassé le Niémen à Kowno, à l'époque du 15 décembre :

	36,000 hommes.
Dixième corps. . .	30,000
Corps polonais aux ordres du prince Poniatowski. *.	20,000
7me corps, Saxons, et Français, de Reynier.	15,000
Corps autrichien. .	26,000
	127,000 hommes.

* Le prince Poniatowski est arrivé à Varsovie le 25 décembre, ramenant trente pièces de canon avec son corps d'armée. (*Manuscrit de* 1813, *par le baron Fain*, tome I, page 30.)

Digitized by Google

Dans chaque régiment, on avait une idée à peu près fixe du nombre des hommes tués, des hommes blessés et aux hôpitaux ; on n'en avait point sur les hommes morts de froid ; mais on avait des données sur ceux qu'on présumait prisonniers. Pourquoi, depuis 1814, s'est-on tu sur le nombre de ceux qui sont rentrés, et qu'on a dit avoir été si généreusement rendus par Alexandre ? Non seulement il en revient encore aujourd'hui quelques uns, mais beaucoup sont restés dans différens gouvernemens de la Russie. M. de Ségur est loin de nous présenter nos malheurs avec ces consolations.

Quant à la garde, à l'époque de sa réunion (le 15 décembre), à Wirballen, où elle séjourna le 16, elle était encore nombreuse, surtout en hommes. Dans la cavalerie, le régiment de chevau-légers polonais comptait seul un effectif de quatre cent douze hommes et plus de deux cents chevaux, tous très bons et de service, et d'autres malades ou blessés. Un grand nombre des hommes de ce régiment, ayant perdu leurs chevaux, s'é-

Digitized by Google

taient dirigés, pendant la retraite à travers les bois de la Lithuanie, sur Varsovie, où ils arrivèrent protégés autant par les habitans que par la connaissance de la langue du pays.

Ce chapitre se termine par un éloge mérité du maréchal Ney, qui déploya dans cette mémorable campagne, tout ce que la force d'âme et le dévouement ont de plus héroïque, et qui n'abandonna la partie que quand elle lui manqua.

CHAPITRE V.

Lorsque l'armée eut atteint Gumbinnen, à trois journées du Niémen, les Russes ralentirent leur marche. Leur détresse était presque aussi grande que la nôtre, et quand ils nous virent hors des atteintes de la faim et du froid, ils devinrent plus prudens; ce qui permit au roi de Naples de donner quelques repos aux troupes.

M. de Ségur, à propos d'un conseil

Digitized by Google

tenu par ce monarque à Gumbinnen, met dans sa bouche des paroles qui furent, dit-il, *le premier symptôme de sa défection*. Il le représente « plein de dépit de « la responsabilité de la retraite que l'em- « pereur lui a laissée, se désespérant d'a- « voir rejeté jusque là les propositions « des Anglais, etc. » (page 432. — 427.) A ces paroles inconsidérées, Davout réplique avec autant de force que de raison. L'auteur ajoute : « Murat resta déconte- « nancé. Il se sentait coupable. Ainsi fut « étouffée cette première étincelle d'une « trahison qui devait plus tard perdre la « France. L'histoire n'en parle qu'à re- « gret, depuis que le repentir et le mal- « heur ont égalé le crime. » (page 534. — 428.)

Il est malheureusement reconnu que le roi de Naples n'a pas été à la hauteur des circonstances et de la mission dont il fut chargée, lors du départ de l'empereur : il est donné à peu d'hommes d'être également grands dans la prospérité et dans le malheur. Depuis le commencement de sa carrière militaire, Napoléon n'avait

Digitized by Google

point éprouvé de véritable échec ; il n'avait donc pas eu, comme si sa fortune eût été variée, l'occasion de découvrir, parmi ses généraux, quelques uns de ces êtres singuliers, dont l'adversité semble être l'élément, et qui grandissent dans l'infortune. Ce prince avait dû se contenter d'étudier les caractères dans les alternatives des combats ; Murat avait toujours été sans reproche, et il a fallu des événemens extraordinaires, pour le montrer sous un autre jour.

A tout prendre, sa défection n'est pas plus inconcevable que celles qui se sont succédé en 1814, depuis mars jusqu'à la mi-avril ; et malgré sa perspicacité, l'empereur ne devait pas prévoir un pareil aveuglement.

Tout ce qu'un souverain doit faire pour s'attacher les hommes qui le servent, Napoléon l'avait fait. Il les avait unis à sa fortune par les deux liens les plus puissans, l'intérêt et l'amour-propre. Aucun prince, aucun gouvernement ne pouvait leur offrir des avantages équivalant à ceux qu'ils tenaient de l'empereur.

Digitized by Google

Du reste, Napoléon avait trop étudié l'histoire, pour n'être pas bien convaincu du sort qui attend les princes malheureux. Il savait qu'il y a dans les nations modernes, une masse très influente d'individus uniquement occupés de leurs richesses, de leurs commodités et de leurs plaisirs; que ces hommes ne sont capables ni d'une longue constance dans le malheur, ni de sacrifices trop onéreux; que leur attachement à un gouvernement est toujours proportionné à l'utilité qu'ils en retirent. Aussi, ne s'est-il point étonné après ses revers, de voir leur multitude s'éloigner de lui, et aller se prosterner aux pieds de la nouvelle puissance qui remplaçait la sienne.

Mais une chose à laquelle il ne devait point s'attendre, c'est que des hommes qui affichaient des opinions généreuses, qui parlaient avec emphase de leur esprit d'indépendance, et qui prétendaient avoir seuls conservé le sentiment national, feraient de sa personne, de ses actions et de son gouvernement, le but de leurs attaques et de leurs calomnies.

Digitized by Google

Que la grande ombre de Napoléon se console! Pendant que des ingrats outragent sa mémoire au milieu des palais qu'il a donnés, le peuple, qui pendant son règne a supporté presque en entier le fardeaux de la conscription et des impôts, le peuple sait lui rendre justice; il révère son souvenir, et dans le fond de ses chaumières, il glorifie son nom.

CHAPITRE VI, VII, VIII ET IX.

Les chapitres VI, VII, VIII et IX contiennent l'historique de la campagne du maréchal Macdonald, et le récit de la trahison du général Yorck. L'auteur nous fait rétrogader jusqu'au mois d'août. Il fait une belle part aux troupes prussiennes, qui se battirent de bonne foi. Il n'en était pas de même de leur chef, qui, selon l'auteur, *voyait de plus haut*. (page 440. —433.) Il établit à ce sujet une distinction grammaticale entre *défection* et *trahison*. (page 456.—448.) Le lecteur jugera de la qualification que mérite la

Digitized by Google

conduite d'un général allié, qui, commandant l'arrière-garde de l'armée, profite de sa position pour conclure un armistice avec l'ennemi, sans la participation du général en chef; qui appelle secrètement à lui le reste des corps prussiens; « qui s'échappe de Tilsit en silence « et à la faveur de la nuit; » (page 453 —ooo) et qui abandonne ainsi, en présence de l'ennemi, le corps français dont il faisait la principale force. Le jugement que portè l'historien français de la conduite du général Yorck, ne sera point ratifié par ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout. L'espèce de transaction, par laquelle il semble en diminuer l'odieux, tendrait à absoudre quiconque viendrait à penser que les obligations contractées ne lient plus, dès qu'elles sont onéreuses, et qu'on peut s'en dégager en sauvant les apparences. Nous avons trop bonne opinion de la noblesse de sentimens, héréditaire dans la famille de M. de Ségur, pour croire que, s'il avait réfléchi mûrement, il n'aurait pas hésité à flétrir une action contraire à la morale. Nous

Digitized by Google

sommes d'autant plus fondés à penser ainsi, que lui-même a dit (chapitre IX), « le sang des six cents Français, Bavarois et Polonais, qui restèrent sur les « champs de bataille de Labiau et de Tente, accuse les Prussiens de n'avoir pas « assuré, par un article de plus, la retraite du chef qu'ils abandonnaient. » (page 457.—449.)

CHAPITRE X.

« Ainsi tomba brusquement notre aile « gauche.... notre aile droite se détachait « de nous, mais insensiblement et avec « les formes que sa position politique « exigeait. Le 10 décembre, Schwarzen- « berg était à Slonim, présentant succes- « sivement des avant-gardes vers Minsk, « Nowogrodeck et Bielitza. Il était encore « persuadé que les Russes battus fuyaient « devant Napoléon, quand il apprit à la « fois le départ de l'empereur et la des- « truction de la grande armée, mais « vaguement, de sorte qu'il fut quelque

Digitized by Google

« temps sans direction. » (page 459. —451.)

Le prince de Schwarzenberg n'apprit pas *vaguement* le départ de l'empereur; il en fut instruit le plus officiellement possible par M. le baron Stumer, son secrétaire, qui se trouvait en mission à Wilna, et qui lui fut renvoyé pour l'en informer. Il fallait que M. de Ségur eût une conviction bien grande de la bonne foi du général autrichien, pour croire que, le 10 décembre étant à Slonim, et ayant une avant-garde vers Minsk, il ignorât, que, le 16 novembre, c'est-à-dire vingt-cinq jonrs avant, Minsk était tombé au pouvoir des Russes, et que notre retraite sur ce point était coupée. Il ajoute : « Dans son embarras, il s'adressa à l'am- « bassadeur de France à Varsovie, qui « l'autorisa à ne pas sacrifier un seul « homme de plus. » (page 459.—452.) Ainsi, sans rechercher la convenance ni les motifs du recours du prince Schwarzenberg au ministre de France, l'auteur paraît avoir à cœur de l'absoudre sur tous les points.

Digitized by Google

Cependant, il dit plus bas que « comme « les intérêts des Russes s'accordaient « avec ceux des Autrichiens, on s'enten- « dit bientôt. » On s'entendit si bien que, vers le 21 décembre (M. de Ségur le raconte lui-même): « Un ordre d'Alexan- « dre suspendit les hostilités sur le point « par lequel Schwarzenberg se retirait; « un armistice, que Murat approuva, « s'établit. Les deux généraux devaient « manœuvrer l'un devant l'autre, le russe « sur l'offensive, l'autrichien sur la dé- « fensive, mais sans en venir aux mains. » (page 460.—452.)

C'étaient réellement des évolutions de parade, un assaut de politesses et de déférence, qui se bornaient aux seuls Russes et Autrichiens. « Car le corps de « Reynier, qui faisait partie de l'armée « de Schwarzenberg, n'était pas compris « dans cet arrangement. » (page 460. —453.)

La guerre se continuait contre ce corps, *réduit* par cette défection *à dix mille hommes*, comme elle avait été faite à Macdonald après le départ des Prus-

Digitized by Google

siens. Mais, poursuit imperturbablement M. l'officier du palais, « Schwarzenberg... « persévéra dans sa loyauté... Il couvrit « le front de la ligne française, et la « préserva.... Si, depuis, Reynier fut « atteint et surpris à Kalitch, ce fut « pour s'y être arrêté trop long-temps « à protéger la fuite de quelques dépôts « polonais. » (page 461 — 454.) Ces citations sont un nouvel exemple de l'esprit de justice qui anime l'auteur. Combien de fois avons-nous été réduits à regretter, dans le cours de nos observations sur son ouvrage, qu'il n'ait pas accordé à l'armée française quelques parcelles de ce trésor de partialité!

Après ces exposés véridiques de la conduite des Prussiens et des Autrichiens, vient un récit des barbaries exercées par les habitans de Kœnisberg envers nos malheureux blessés, et une horrible description du couvent de Saint-Basile, à Wilna, où les Russes laissèrent mourir de faim et de dénuement nos prisonniers, au milieu de l'abondance qu'y répandaient les magasins de vivres que nous y avions

Digitized by Google

laissés. Mais, dans le récit de l'écrivain français, ces abominations font éclater l'humanité, un peu tardive, il est vrai, de l'empereur Russe et de son frère, qui arrivèrent treize jours après pour y remédier.

CHAPITRE XI.

L'AUTEUR dit que « le ralliement de « l'armée sur la Vistule avait été illusoi- « re; qu'au 22 janvier, la vieille garde « comptait tout au plus 500 combattans.*

« La jeune garde. . . . »
« Le premier corps. 1800
« Le deuxième corps. 1000
« Le troisième corps. 1600
« Le quatrième corps. 1700

6600 combattans.

* Une situation détaillée que nous avons entre les mains, des cinq régimens d'infanterie vieille garde, porte le nombre des présens sous les armes, le 20 décembre 1812, à 1471 hommes. Le 15 janvier la jeune garde fut dirigée de Posen sur le Rhin pour s'y réorganiser, et la vieille garde se rendit à Paris.

Digitized by Google

« Encore, ajoute-t-il, la plupart de ces « soldats, restes de 600,000 hommes, « pouvait-ils à peine se servir de leurs ar- « mes. » (page 465. — 457.)

Nous avons donné (page 281) l'état de l'armée à sa sortie de Kowno. M. de Ségur, à l'époque de l'entrée en campagne, l'avait porté à 445,000 hommes; à la page 482, il se rapprochait plus de la vérité, en la portant à 400,000; maintenant, il la suppose de 600,000. Dans *les restes* qu'il indique, il ne porte pas en compte le cinquième corps, qui était arrivé depuis le 25 décembre à Varsovie, avec 20,000 hommes et trente pièces de canon; il ne compte pas le sixième corps, le septième, le neuvième, le dixième, et le corps autrichien de Schwarzenberg. Dans la page suivante, il dit: « Les trou- « pes de Macdonald et la division Heu- « delet conservèrent leur ensemble. On « se hâta de réunir tous ces débris dans « dans Dantzick: 35,000 soldats de dix- « sept nations différentes y furent ren- « fermés. » (page 466.—453.)

L'auteur se dément ainsi lui-même.

Digitized by Google

Pourquoi donc présente-t-il 6600 hommes comme *restes* de 600,000 hommes, si ce n'est pour induire en erreur, et enchérir encore sur nos pertes, déjà si considérables? Est-ce donc avec ces 6600 hommes qu'on a formé à Dantzick une garnison de 35,000 hommes? Est-ce encore avec ces 6600 hommes que l'on a fourni des garnisons de 6000 hommes à Thorn, de 8000 hommes à Modlin, de 4000 hommes à Zamosc, etc., etc.?

« Alexandre arrêta la marche de ses « troupes à Kalitch, etc. » (page 467. — 460.) M. de Ségur, qui exagère tant les pertes de l'armée française, aurait dû nous faire connaître celles que les Russes eux-mêmes ont éprouvées.

L'armée de Kutusoff, qui, au combat de Kransnoi, était de 100,000 hommes, lors de l'évacuation de Wilna par les Français, n'était plus que de 35,000. Les Russes, à peine maîtres de cette ville, jetèrent dans les hôpitaux 18,000 de leurs malades, dont la plus grande partie l'était par suite de la rigueur du froid.

L'auteur d'un aperçu sur la campagne

Digitized by Google

de 1813, publié en allemand à Weimar en 1814, porte à 20,000 hommes le nombre des troupes russes, qui avaient pu arriver jusqu'alors en Prusse, et à 30,000 celles que l'on réunissait à Kalitch, où l'empereur de Russie avait son quartier-général. Après avoir fait connaître l'emplacement des différens corps russes, il ajoute : « Il est clair, d'après cet exposé, que sans l'adhésion de la Prusse, la Russie n'aurait pu, pour le moment, poursuivre ces succès, et qu'elle aurait été forcée de borner ses opérations à la Vistule. »

Sir Robert Wilson dit, dans son *Tableau de la puissance russe*, qu'il y avait à cette époque, dans l'armée d'Alexandre, plusieurs compagnies sans un seul homme, et un grand nombre de bataillons qui n'en avaient pas cinquante.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

La conclusion de M. le maréchal-des-logis est que « l'étoile du nord l'emporta « sur celle de Napoléon.... que la pente « du genre humain est vers le sud; qu'il « tourne le dos au nord.... qu'on ne re- « monte pas impunément ce grand cours « des hommes; qu'on a vu les armées rus- « ses sur l'Elbe, et peu après en Italie; « qu'elles sont venues la reconnaître; « qu'un jour elles viendront s'y établir..., « et que l'invasion du midi par le nord, « recommencée par Catherine II, conti- « nuera. » (pages 469, 470 et 471.—462, et suivantes.)

Voilà une assertion formellement établie, et appuyée par des raisonnemens spécieux, quoique exprimés en termes quelquefois bizarres.

L'auteur s'adressant ensuite à ceux qu'il appelle ses *compagnons*, leur dit: « Quel « qu'ait été le motif de notre expédition, « voilà en quoi elle importait à l'Europe;

Digitized by Google

« son but fut d'arracher la Pologne à la « Russie ; son résultat eût été d'éloigner « le danger d'un nouvel envahissement « des hommes du nord, d'affaiblir ce tor- « rent, de lui opposer une nouvelle di- « gue. » (page 471.—464.)

Voilà encore M. de Ségur pris en flagrant délit ; la nécessité de l'expédition se trouve démontrée par lui-même. Ce serait être trop exigeant que de demander qu'il eût assigné la véritable cause de la guerre.

Enfin, il ajoute : « Et quel homme, « quelle circonstance pour le succès d'une « si grande entreprise ! » (p. 471.—464.) Ici, éclate encore l'aveu que le moment de l'expédition était opportun, et que l'empereur était l'homme qui pouvait en assurer le succès.

Ainsi l'auteur, qui s'est plu dans tout le cours de son ouvrage à présenter l'expédition de Russie comme une agression injuste, comme l'œuvre de l'ambition personnelle de Napoléon, désavoue dans ce peu de mots ce qu'il a avancé, et justifie la nécessité, le but et l'opportunité de

Digitized by Google

cette mémorable entreprise. Mais qu'importe cette sorte de rétractation tardive! Que servent de vaines louanges, qui ne paraissent lui échapper que pour absoudre sa conscience des reproches injustes dont il a cherché à noircir la mémoire de ce grand homme! Était-ce la peine de nous montrer Napoléon déchu de lui-même, livré à une honteuse faiblesse, dépourvu de toute énergie morale et physique, et d'avoir affligé l'âme du lecteur par d'horribles peintures répandues dans un millier de pages, pour en revenir au point d'où il aurait dû partir, c'est-à-dire à la vérité?

Il termine ainsi : « Compagnons, mon « œuvre est finie. Maintenant c'est à vous « de rendre témoignage à la vérité de ce « tableau. Ses couleurs paraîtront pâles « sans doute à vos yeux et à vos cœurs « encore tout remplis de ces grands sou- « venirs. » (page 473.—465.)

Les vétérans de la grande armée ne reconnaîtront pas la vérité dans ce tableau, où leur illustre chef, leurs sentimens,

Digitized by Google

leur constance, leurs victoires sont si étrangement défigurés.

Comment l'auteur croit-il que ses couleurs paraîtront pâles, quand « sa mé-« moire, » comme il le dit lui-même (page 393.—386.), « ne remue que des cendres, « ne compte que des désastres, et n'écrit « que sur des tombeaux? »

Nous pouvons dire comme lui : notre tâche est remplie, autant qu'il a dépendu de nous; elle a été pénible. Nous n'avons pas entrepris de redresser en détail toutes les erreurs ou les injustices dont l'ouvrage abonde; nous eussions été entraînés au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Nous n'avons pas signalé tous les passages qui démontrent que M. de Ségur n'a cherché qu'à flatter les passions du moment où il a écrit son livre, et qui s'éteignent chaque jour. Il aurait fallu s'arrêter à toutes les pages; et d'ailleurs, ne serait-ce pas calomnier le gouvernement, que de supposer qu'un ouvrage qui rabaisse l'honneur de nos armes, et

Digitized by Google

qui ne flatte que l'étranger, serait un titre à des faveurs militaires?

Nous avons remarqué bien rarement les bizarreries du style de M. de Ségur, qui heureusement n'aura pas d'imitateurs; notre but était trop élevé pour nous attacher à ces misères. Peu nous importe qu'il prétende aux palmes académiques. Nous avons voulu, non venger la mémoire d'un grand homme qui se défend assez d'elle-même, et dont le nom traversera les siècles; non relever la gloire d'une armée, dont la renommée est au-dessus de toute atteinte; mais rendre hommage à la vérité; mais appeler les faits, les documens et les hommes en témoignage contre un écrivain qui, s'abandonnant aux écarts d'une imagination déréglée, ou spéculant sur le besoin des émotions fortes, contracté par la génération présente, s'est joué dans un livre, roman, poëme ou mélodrame en deux volumes, de tout ce qui est en possession du respect des âmes élevées, le génie, le courage et le malheur. Puissent les

Digitized by Google

soldats de Napoléon, puissent les amis de la gloire française, apprécier le sentiment qui a conduit notre plume, et nous savoir quelque gré de nos efforts!

FIN DE L'EXAMEN CRITIQUE.

Digitized by Google

APPENDICE.

Napoléon au major-général.

Thorn, le 4 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que, lorsque vous lui avez donné l'ordre de se procurer pour vingt jours de vivres, vous avez entendu que cela se ferait régulièrement et sans fourrager le pays ; que la terreur et la désolation sont en Pologne par la conduite des Wurtembergeois ; qu'il est temps de mettre un terme à cette manière de faire ; qu'il fasse mettre à l'ordre le mécontentement de sa majesté contre les Wurtembergeois, et qu'il prenne les mesures les plus promptes pour que le pays ne soit pas dévasté ; sans quoi, nous allons nous trouver comme en Portugal.

Sur ce, etc.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 2 juillet 1812.

Mon cousin, réexpédiez cet aide-de-camp du vice-roi, en faisant connaître au vice-roi que, n'ayant pas de nouvelles, mais prévenu du mouvement général, il est ridicule qu'il soit resté sans bouger à Piloni; que, puisqu'il avait connaissance des

Digitized by Google

cosaques du côté de Stoklitzi, il pouvait envoyer sa cavalerie légère en avant pour éclairer le pays, avoir des nouvelles et s'approcher de Wilna ; que la nouvelle que lui a donnée le général R...., que trente à quarante mille Russes sont sur la gauche, n'a pas le sens commun ; que le général R.... prétend qu'il lui a dit sur sa droite ; qu'alors ce sont les hussards qui ont été vus du côté de Stoklitzi ; que toutes ces lenteurs contrarient fort l'empereur; qu'il en résulte que les plus belles occasions se passent sans en profiter, et que toutes les fatigues du quatrième corps deviennent par-là en pure perte.

Écrivez au général R.... que je vois avec surprise qu'il est encore à Jizmory ; qu'il faut qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna ; que, si son artillerie avait éprouvé des retards, il pouvait y laisser une garde de cent à cent cinquante hommes ; qu'il a donné au vice-roi la nouvelle que trente à quarante mille Russes étaient sur la gauche ; que cette nouvelle absurde a influé sur les opérations du vice-roi. Demandez-lui pourquoi il s'est avisé de donner cette nouvelle, et donnez-lui ordre de répondre sans délai.

Mandez au vice-roi que je lui ai fait connaître, le 28, qu'il devait se diriger sur la droite ; qu'il pousse des forts partis de cavalerie sur Olita, pour avoir des nouvelles de tout ce qui s'y passe ; qu'il s'approche avec le quatrième corps de Wilna, et qu'il ait sur la droite, c'est-à-dire entre le Niémen et Wilna, le sixième corps, qui poussera des partis sur Merecz et Olkeniki, de sorte que sa jonction se fasse avec le roi de Westphalie.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Wilna, le 5 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie que je ne reçois qu'aujourd'hui sa dépêche du 3 juillet, tandis que j'ai reçu hier ses lettres du 4. Vous lui ferez connaître que je suis extrêmement mécontent qu'il n'ait pas mis toutes les troupes légères sous les ordres du prince Poniatowski aux trousses de Bagration, pour harceler son corps et arrêter sa marche; qu'arrivé, le 30, à Grodno, il devait attaquer sur-le-champ l'ennemi, et le poursuivre vivement. Vous lui direz qu'il est impossible de manœuvrer plus mal qu'il ne l'a fait; que le général Reynier et même le huitième corps étaient inutiles à cela; qu'il fallait faire marcher le prince Poniatowski avec tout ce qu'il avait de disponible pour suivre l'ennemi; que, pour s'être éloigné de toutes les règles et de ses instructions, il fait que Bagration aura tout le temps de faire sa retraite, et l'a faite à son aise; que, si Bagration est parti le 30 de Wolkowisk, il peut arriver le 7 à Minsk, et qu'importe alors que le roi y soit de sa personne le 10, puisque Bagration aura gagné quatre jours de marche sur lui? Dites-lui que le prince Poniatowski n'eût-il eu qu'une seule division, il fallait l'envoyer; mais que tout porte à penser qu'il pouvait envoyer tout ce corps en avant. Il n'aurait pu être compromis, puisque Bagration n'a pas le temps de combattre ou de manœuvrer, et qu'il ne cherche qu'à gagner du terrain, sachant bien qu'il est coupé par les manœuvres

Digitized by Google

que je fais faire ; que le prince d'Eckmülh est aujourd'hui avec une partie de son corps en avant de Volojin, mais ne sera pas assez fort pour arrêter Bagration, puisque celui-ci n'est gêné par rien. Mandez donc au roi qu'il donne ordre sur-le-champ au prince Poniatowski de partir avec sa cavalerie et tout ce qu'il aura de disponible pour se mettre aux trousses de Bagration. Vous lui direz que tout le fruit de mes manœuvres et la plus belle occasion qui se soit présentée à la guerre, ont échappé par ce singulier oubli des premières notions de la guerre.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître, par une lettre en chiffres, au roi de Westphalie, la position du prince d'Eckmülh, hier 6; vous la tirerez des reconnaissances ci-jointes. Réitérez-lui l'ordre d'activer sa marche ; dites-lui que les renseignemens qu'il donne sur Bagration sont si imparfaits qu'ils nous embarrassent ; que, s'il sait la marche qu'il a prise, il nous la fasse connaître.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, la garde doit partir; son mouvement commence le 9 et se continue le 10 et le 11. Il est nécessaire que l'équipage de pont, les troupes de génie, de l'artillerie, et tout ce qui part,

Digitized by Google

emportent pour six jours de vivres à demi-ration, et ait la viande assurée à trois quarts de livre ou une livre par homme. Il est donc nécessaire que, dans la journée du 10, on puisse avoir quatre-vingt-dix mille rations de pain à distribuer à la garde, à porter sur le dos, ce qui assurera les subsistances pour six jours, et trois cents quintaux de riz, pour distribuer une livre de riz à chaque homme, ce qui assurera les vivres de la garde pour dix jours; que, le 11 et le 12, deux convois de pain, de trente mille rations chacun, partent de Wilna pour suivre le mouvement de la garde, ce qui lui assurera du pain pour quatre autres jours; enfin, que, les 9, 10 et 11, il parte des convois de pain chargés sur les voitures du quartier-général, sur des voitures auxiliaires, sur celles qui remplacent les voitures des neuvième, dixième et deuxième bataillons, sur celles du onzième bataillon et sur les voitures qui pourront arriver encore, de manière que, dans les journées du 10 et du 11, il y ait de parti quatre mille quintaux de farine à la suite de la garde, ce qui fera trois cent soixante mille rations de pain, ou dix jours de vivres assurés pour la garde et le quartier-général; ce qui, joint aux dix jours qu'aura emmenés la garde, fera vingt jours de pain. Si l'armée ne marche pas, d'autres convois arriveront; si elle marche, elle trouvera des ressources dans les villes; mais je ne puis avoir de tranquillité que la garde et le quartier-général n'aient vingt jours de vivres assurés, puisque la garde marche la dernière et doit donner l'exemple de la discipline. Dans ce compte ne doivent pas être compris le biscuit, l'eau-de-vie, etc., contenus dans

Digitized by Google

les quarante caissons du quartier-général, qui sont une ressource extrême. Comme il y a du biscuit arrivé, faites voir s'il est en bon état, et faites-en remplir les caissons du quartier-général, ce qui est plus avantageux dans un cas imprévu.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, regardez comme non avenue la dernière lettre que je vous ai écrite pour le duc de Tarente, et substituez-y la lettre suivante :

« Le duc de Reggio a reçu ordre de se diriger » sur Solok, le duc d'Elchingen sur Kozatschizna; » le roi de Naples est à Widzy. L'ennemi paraît » se concentrer à Dünaburg. Le prince d'Eck- » mülh est arrivé à Minsk. L'hetman Platof avec » ses cosaques et le corps de Bagration, qui vou- » laient se porter sur cette ville, en ont été » coupés, ils se dirigent sur Bobruisk. Le roi de » Westphalie les poursuit, et était hier à Mir. Le » vice-roi se dirige sur le haut de la Duna ; la gar- » de et le quartier-général doivent partir d'ici dans » peu de jours. L'empereur est dans l'intention » de marcher sur Moscou et Saint-Pétersbourg, » et, par-là, obliger l'armée qui est à Dünaburg » de remonter, et d'affranchir toute la Courlande » et la Livonie.

« La garnison de Riga, commandée par le gé- » néral Essen, dont le corps d'armée a été disloqué, est composée de trente-trois bataillons, » chacun de deux à trois cents hommes, tous re- » crues de cette année, et qui ne méritent aucune

Digitized by Google

» considération. Il est probable qu'aussitôt que la
» place sera menacée, il s'y portera une division de
» Dünaburg; car, d'après les renseignemens que
» nous avons, la composition actuelle de la garnison
» n'est pas propre à la défendre. L'empereur ne
» peut point vous donner d'ordre positif, mais
» seulement des instructions générales, parce que
» l'éloignement est déjà considérable et qu'il va
» le devenir encore davantage. Portez-vous sur
» Jacobstadt et Fredrichstadt, et menacez d'y
» passer la Duna; ce mouvement aura l'avantage
» d'obliger l'armée russe, qui est à Dünaburg, à
» faire un détachement sur la rive droite pour
» couvrir les deux points de passage. » Etc. etc.

Napoléon au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au roi de Westphalie que vous recevez avec étonnement sa lettre du 9 juillet, à deux heures après-midi; que l'ordre du 30 est positif; qu'on s'y exprime en ces termes : *Vous devez vous diriger sur Minsk; le général Reynier, sans cependant perdre de vue de couvrir Varsovie, se dirigera sur Nieswj.* Ceci veut dire que le premier but du général Reynier doit être de couvrir Varsovie; que le second, si l'ennemi retirait toutes ses troupes de la Volhynie, et qu'il n'y eût plus rien à craindre pour le grand-duché, serait de se diriger sur Nieswj. Mais, comme tous les faits tendent à prouver que l'ennemi a laissé deux divisions dans la Volhynie, il est donc convenable que le général Reynier ne perde pas de vue son

Digitized by Google

principal but, qui est de couvrir Varsovie. Arrêtez donc son mouvement à Slonim; le prince de Schwarzenberg passera devant lui pour se porter d'abord sur Nieswj, et ensuite sur la Duna.

Que le général Reynier envoie des partis sur Pinsk, et se place en échelons de manière à tomber sur les flancs de tout ce qui voudrait déboucher sur Varsovie. Dans cette position, il rétrogradera sur Varsovie, si ce pays est menacé; mais, tant que l'ennemi le saura sur les débouchés de Pinsk, et ayant des corps prêts à tomber sur ses flancs, et que d'ailleurs il aura à craindre notre entrée en Volhynie, il sera hors de mesure de se porter sur le territoire de Varsovie, et, s'il le faisait, ce ne serait pas impunément. Le général Reynier doit aussi renvoyer à Praga le régiment qui était destiné pour la garnison de cette place, et qui en a été mal à propos ôté. La position du général Reynier sur les derrières est donc utile.

Sa majesté n'est pas surprise que vous ne compreniez pas que des instructions données à cent lieues de distance ont des buts opposés, que les événemens doivent éclaircir; mais ce dont elle se plaint, c'est qu'au lieu d'étudier ces instructions, vous n'en teniez aucun compte. Pour couvrir le duché de Varsovie, il n'est pas du tout nécessaire d'être sur le Bug; et si cela était, le premier but du général Reynier étant de couvrir le duché, il aurait dû laisser des troupes sur le Bug, apprenant que l'ennemi avait laissé deux divisions en Volhynie. Mais, comme vous n'étiez pas informé de ce que Bagration avait laissé en Volhynie, que vous ignoriez combien de divisions il avait avec lui, que vous ne vous êtes pas même

Digitized by Google

mis à sa poursuite, et qu'il a pu faire sa retraite aussi tranquillement que s'il n'avait personne derrière lui; tout cela étant à rebours des usages de la guerre, il n'est pas extraordinaire que tout soit de même. Le général Reynier, selon ce que l'ennemi aura laissé en Volhynie, est donc le maître, soit de retourner à Brezesc, soit de rester à Slonim, en envoyant des partis sur Pinsk. Mais le principal est, jusqu'à ce que l'ennemi ait retiré ses troupes de la Volhynie, qu'il laisse un corps d'observation à portée de couvrir Varsovie, et de tomber sur tout ce qui, de la Volhynie, menacerait le duché et les derrières de l'armée.

Donnez ordre au général Reynier d'écrire directement au major-général, et d'envoyer les renseignemens qu'il a. Sa majesté juge convenable que ce soit le général Reynier qui reste en observation pour gagner le grand-duché, et non le prince Schwarzenberg : bien des raisons la déterminent sur cet objet. Le roi doit faire connaître au prince Schwarzenberg que mon désir est qu'il se dirige, si Varsovie n'est pas imminemment menacé, sur Nieswj.

Napoléon au major-général.

Glubokoé, le 20 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au prince d'Eckmülh que je ne puis pas être satisfait de la conduite qu'il a tenue envers le roi de Westphalie; que je ne lui avais donné le commandement que dans le cas où la réunion ayant eu lieu, et les deux armées étant sur le champ de bataille, un commandant eût été nécessaire; qu'au lieu de cela, il a fait con-

Digitized by Google

naître cet ordre avant que la réunion fût opérée, et lorsqu'à peine il communiquait par quelques postes; qu'après avoir fait cela, et après avoir appris que le roi de Westphalie s'était retiré, il devait conserver la direction et envoyer des ordres au prince Poniatowski; que je ne sais plus aujourd'hui comment va ma droite; que je lui avais donné une preuve de la grande confiance que j'ai en lui, et qu'il me semble qu'il ne s'en est pas tiré convenablement; que, puisqu'il avait pris le commandement, il devait le garder; mais qu'il eût mieux fait de ne pas le prendre, puisqu'il n'était pas réuni au roi; qu'à présent que je suis éloigné, j'ignore ce qui se passe sur ma droite; que mes affaires en souffrent, tandis que s'il avait écrit au prince Poniatowski que le roi ayant quitté le commandement, il lui donnait une direction, mes affaires n'auraient pas souffert.

Napoléon au major-général.

Glubokoé, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Reynier que je l'autorise à ne point envoyer ce régiment à Praga, et que je le trouve bien placé dans le lieu où il l'a placé. Faites-lui connaître que le duc de Bellune avec le neuvième corps, fort de trente mille hommes, presque tous Français, sera le premier août à Mariembourg, et que si les circonstances étaient urgentes et que le duché de Varsovie fût réellement menacé, pendant que lui général Reynier défendrait le camp retranché de Praga et Modlin, il écrirait au duc de Bellune pour lui faire connaître l'urgence des circonstances, ce qui le mettrait à mê-

Digitized by Google

me de venir à son secours. Vous ajouterez que les circonstances de la guerre sont telles que déjà nous menaçons Moscou et Saint-Pétersbourg, et qu'ainsi il n'est pas probable que l'ennemi songe à des opérations offensives avec des troupes passables; mais qu'on a supposé que dix à douze mille hommes de troupes des troisièmes bataillons, qui ne sont bonnes à rien en ligne, pourraient être envoyées avec un ou deux régimens de cavalerie pour inquiéter le duché. Jamais l'ennemi ne sera assez insensé pour détacher quinze à vingt mille hommes de bonnes troupes sur Varsovie dans le temps que Pétersbourg et Moscou sont menacés de si près; que d'ailleurs il est possible que dans peu de temps je porte la guerre en Volhynie, et qu'alors il ferait partie de ce corps.

Napoléon au major-général.

Vitepsk, le 2 août 1812.

Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwarzenberg pour lui faire connaître que je mets le septième corps sous ses ordres; qu'il rallie ce corps et marche à Tormassof et Kamenskoï, et leur livre bataille, et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout. Faites connaître au général Reynier que j'ai donné au prince de Schwarzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis.

Napoléon au major-général.

Vitepsk, le 3 août 1812.

Mon cousin, il est convenable que vous expédiez aujourd'hui, avant six heures du matin, un

Digitized by Google

officier polonais intelligent et de confiance au prince Schwarzenberg, avec le duplicata de la lettre que vous lui avez écrite par votre aide-de-camp Flahaut; vous lui ferez connaître que, conformément à l'intention qu'avait manifestée l'empereur d'Autriche, je voulais appeler son corps d'armée sous mes ordres immédiats; que je pensais que le corps du général Reynier pourrait être suffisant pour contenir les troupes de la Volhynie, projetant d'envoyer un corps considérable de Polonais par Mozyr dans la Volhynie aussitôt que le corps du prince Schwarzenberg serait entré en ligne. Mais qu'aujourd'hui l'ennemi ayant si fortement pris l'initiative, et le corps du général Reynier s'étant laissé entamer, mon intention est qu'il marche en toute diligence pour repousser l'ennemi, et l'empêcher de ravager cette partie du territoire; que comme c'est particulièrement de cavalerie que manque Reynier, sa cavalerie peut prendre les devants; que je désire qu'il laisse un millier de chevaux, deux batteries d'artillerie et une brigade, au total quatre mille hommes, à Nieswj, afin de former une réserve commandée par un général de brigade, qui puisse servir selon les circonstances; que je le laisse maître de porter cette réserve à sept ou huit mille hommes, s'il croyait pouvoir la faire sans inconvénient; que Tormassof a une division à Mozyr et probablement deux divisions avec lui; que ces deux divisions ne doivent être composées que de troisièmes bataillons comme celles de Courlande, qui ont été culbutées si facilement par les Prussiens; que deux cents chevaux italiens du vice-roi ont rencontré aussi quatre de ces bataillons et les ont culbutés d'une charge; que

Digitized by Google

dans l'organisation générale de l'armée russe, nous savions que Tormassof devait avoir la vingt-septième division, qui était une nouvelle division, et qui formait sa véritable force; mais que je crois que cette vingt-septième division n'a pas pu le joindre, et qu'il est probable alors qu'il aura gardé la neuvième ou la quinzième division; qu'il est nécessaire qu'il prenne tous les moyens pour bien connaître les divisions que l'ennemi a en Volhynie; que nous croyons que Bagration a passé le Borysthène avec six divisions; que cela étant il en resterait tout au plus une en Volhynie, indépendamment des troisièmes bataillons de Tormassof; que je désire donc qu'il marche avec rapidité, attaque et culbute l'ennemi, Kamenskoï et Tormassof, et porte la guerre dans la Volhynie; que d'ailleurs les événemens qui se passeront et les renseignemens précis qu'il aura sur le nombre de divisions régulières que l'ennemi a en Volhynie, me mettront à même de lui faire connaître mes intentions ultérieures.

P. S. Que le général de brigade qu'il laissera à Nieswj ait ordre de correspondre avec le quartier-général et avec le général commandant à Minsk, pour instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau.

Napoléon au major-général.

Vitepsk, le 12 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Castiglione que vous ne comprenez pas comment il dit qu'il n'a pas un seul homme de cavalerie, puisqu'il a un beau régiment saxon de sept cents hommes qui lui

Digitized by Google

sera fourni aussitôt qu'il en aura besoin, mais qui sert maintenant à la garde du roi de Saxe; qu'il a un régiment de dragons à Hanovre, déjà fort de huit cents hommes, et qui le sera bientôt de seize cents; que, quant à des expéditions de soixante mille hommes, cela est absurde; que les Anglais et les Russes ont autre chose à penser qu'à faire des descentes; que la Suède, si elle veut tenter quelque chose, attaquera la Norwége; que, dans tous les cas, cette puissance ne peut exposer plus de quinze mille hommes; qu'il est toutefois nécessaire qu'il aille inspecter la côte; qu'il passe la revue des troupes et reconnaisse par lui-même les localités.

Le major-général à Napoléon.

Smolensk, le 21 août 1812.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à votre majesté que, quoiqu'il y ait en ce moment six cents hommes employés à enterrer les cadavres, cette opération est encore loin d'être terminée; il est presque indispensable, pour l'accélérer, d'y employer des prisonniers russes. Je prie votre majesté de permettre qu'on en emploie deux cents, qui seront embrigadés dans les escouades, avec des officiers et sous-officiers à leur tête, et surveillés de manière à ce qu'aucun de ces prisonniers ne puisse s'évader.

Napoléon au major-général.

Smolensk, le 24 août 1812.

Mon cousin, vous trouverez ci-joint un bon sur

Digitized by Google

l'intendant pour fournir au prince de Schwarzenberg une seconde avance de 500,000 francs. Faites connaître au prince ma satisfaction de la victoire qu'il a remportée; que demain je marche sur l'ennemi, qui a l'air de prendre position à vingt lieues d'ici sur la route de Moscou; que je désire qu'il fasse en sorte que les troupes que l'ennemi a en Volhynie ne viennent pas se porter sur moi; que je lui recommande de les occuper. Ecrivez au général Reynier dans le même sens. Vous ferez connaître au prince de Schwarzenberg que j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que tous les avancemens se fissent dans son corps, et qu'il leur fût accordé des récompenses; que je me réserve, de mon côté, d'en accorder sur le rapport qu'il me fera; que j'attends ses propositions. Ecrivez au duc de Tarente pour lui faire connaître ce qui s'est passé et que je me mets en marche. Ecrivez aussi au général Saint-Cyr; faites-lui savoir que j'attends ses propositions pour accorder des récompenses à son corps d'armée; qu'il résulte des bulletins russes que Wittgenstein n'a que deux divisions, formées de bataillons de réserve qui ne sont composés que de recrues.

Napoléon au major-général.

Dorogobouje, le 26 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune de se rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le duc de Bassano, et d'y prendre connaissance des affaires et de l'état des choses; que je serai après demain à Wiazma, c'est-à-dire cinq marches de Moscou; qu'il y aura probablement une bataille

Digitized by Google

qui nous conduira à Moscou ; qu'il est possible que, dans cet état de choses, les communications viennent à être interceptées; qu'il faut donc que quelqu'un prenne alors le commandement et agisse selon les circonstances ; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur Minsk le 129e régiment, le régiment illyrien, le régiment westphalien qui était à Kœnigsberg, et les deux régimens saxons; que j'ai, en outre, placé entre Minsk et Mohilow la division Dombrowski, forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère; qu'il est important que son corps s'approche de Wilna, et qu'il se dirige selon les circonstances, afin d'être à même de soutenir Smolensk, Vitepsk, Mohilow et Minsk; que la division Dombrowski doit être suffisante pour maintenir la communication de Minsk, par Orcha, jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que la division russe du général Hertel, qui est à Mozyr, forte de six à huit mille hommes, la plupart recrues, et contre laquelle d'ailleurs le général Schwarzenberg peut opérer ; que les nouveaux renforts que j'envoie à Minsk pourront aussi subvenir à tous les inconvéniens, et, dans tous les cas, le mouvement du duc de Bellune sur Minsk et Orcha, et de là sur Smolensk, me paraît propre à maintenir tous les derrières; que j'ai quatre mille hommes de garnison à Vitepsk et autant à Smolensk; que le duc de Bellune, prenant ainsi position entre le Dniéper et la Duna, sera en communication facile avec moi, pourra promptement recevoir mes ordres, et se trouvera en mesure de protéger les communications de Minsk et de Vitepsk, ainsi que celles de Smolensk sur Moscou; que je suppose que le général Gouvion Saint-Cyr

Digitized by Google

a suffisamment des deuxième et sixième corps pour tenir en échec Wittgenstein et n'en avoir rien à craindre; que le duc de Tarente peut se porter sur Riga pour investir la place; enfin que j'ordonne aux quatre demi-brigades de marche, formant neuf mille hommes, qui faisaient partie de la division Lagrange, de se diriger sur Kowno; qu'ainsi ce ne serait que dans le cas où le général Gouvion Saint-Cyr serait battu par le général Wittgenstein et obligé de repasser la Duna, que le duc de Bellune devrait marcher à son secours d'abord; que, ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur Smolensk.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Slawkowo, le 27 août, à neuf heures du soir.

Monsieur le duc, vous avez reçu l'ordre de vous rendre à Wilna en partant de Kowno; vous devez marcher sur quatre colonnes; faites prendre à Kowno dix livres de riz par homme, que le soldat portera dans un sac, et vous tiendrez la main à ce qu'il n'en consomme qu'une once par jour. Vous ferez prendre du biscuit pour six jours, indépendamment de tout ce que vous pourrez faire porter à votre suite sur des chariots. Vous prendrez à Wilna des vivres jusqu'à Minsk, et à Minsk, vous en prendrez jusqu'à Borizow, et à Borizow jusqu'à Orcha. D'Orcha à Smolensk, il faut que votre corps marche par divisions, afin qu'il puisse marcher en trois jours : la cavalerie peut prendre les devants. Profitez de votre présence pour préparer le plus de vivres possibles sur la route de Wilna, à Minsk et Orcha. L'empereur se di-

Digitized by Google

rigeant sur Moscou, votre corps ne saurait arriver trop tôt à Smolensk, afin de maintenir nos communications et de nous servir de réserve.

Sa majesté vous donne le commandement de toutes les troupes qui sont en Lithuanie, dans le gouvernement de Mohilow, de Vitepsk, de Smolensk, afin que vous le dirigiez toutes, suivant que les circonstances pourront l'exiger, et vers le but général : ce but est de maintenir la grande communication de Wilna par Minsk et Smolensk avec le quartier-général. Voici les troupes que vous aurez dans la Lithuanie : la division Dombrowski, forte de sept à huit mille hommes, qui est employée à manœuvrer entre Mohilow, Minsk et Bobruisk; quatre bataillons illyriens, deux bataillons du 129e avec ses pièces, deux bataillons du 33e léger avec ses pièces; deux bataillons du 33e léger vont à Smolensk; un bataillon de ce régiment est resté à Minsk. Réitérez au général Loison l'ordre de les faire partir ; cela mettra à votre disposition, avec la division Dombrowski, environ vingt-quatre bataillons. Quatre demi-brigades de marche, qui formaient la division Lagrange, sont à Kœnigsberg; j'ai donné l'ordre qu'elles se rendent à Kowno, où ces conscrits resteront en réserve.

Les régimens polonais de cavalerie et d'infanterie de la Lithuanie, à mesure qu'ils se formeront, tiendront garnison à Wilna et sur les autres points ; beaucoup de bataillons isolés sont à Wilna et à Minsk; plusieurs détachemens sont sur les routes de Glubokoé et Kamen; aussitôt qu'ils seront réarmés et arrangés, il faut les diriger sur Smolensk, hormis ce qui appartient au dixième corps de Macdonald et aux deuxième et sixième.

Digitized by Google

Les troisièmes bataillons des 4e, 7e et 9e polonais ne doivent pas entrer en ligne aussitôt qu'ils arriveront à Wilna ; vous les dirigerez sur Minsk pour y tenir garnison ; ils ne rejoindront la division Gérard que quand ils seront à l'école de bataillon. Les trois troisièmes bataillons de la légion de la Vistule arriveront à Smolensk, qui aura une garnison de cinq à six mille hommes ; il y en aura autant à Vitepsk.

Vous devez observer la place de Bobruisk jusqu'à ce qu'on puisse faire des dispositions pour s'en emparer. Vous devez garantir la communication de Wilna à Smolensk, que l'ennemi cherche à intercepter avec ses troupes, qui pourront échapper à Schwarzenberg ; voilà le premier objet. Vous devez couvrir les communications de Smolensk avec le quartier-général, si elles venaient à être fermées, et venir au secours de l'armée si cela était nécessaire, et enfin former sa réserve. On ne suppose pas que la communication puisse être menacée par la Duna. Le siége de Riga va nécessairement fixer l'attention de l'ennemi sur la Basse-Duna. Saint-Cyr paraît plus que suffisant pour tenir l'ennemi en respect. Toutefois cependant, dans les cas imprévus, cet objet doit fixer votre attention ; vous devez aussi protéger le territoire de Witepsk, Smolensk et Mohilow. Nous avons cinq dépôts de cavalerie : Kowno, Merecz, Minsk, Glubokoé, Lepel. Vous ferez former des escadrons de marche. Donnez un mouvement général à tout ce qui est sur les derrières de l'armée pour le diriger sur Smolensk. Vous vous porterez à Minsk et à Smolensk le plus tôt possible.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Wiazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, écrivez au général Dombrowski, qu'après le mauvais état où se trouve la place de Bobruisk, il serait peut-être convenable qu'il cernât avec son infanterie cette place, et qu'avec sa cavalerie il éclairât les débouchés de Pinsk et de Mozyr ; il pourra se procurer des moyens du pays, et le gouverneur de Minsk pourra lui fournir des troupes pour cette opération. Avec des obus il peut mettre le feu à la ville et accélérer sa réduction, tout étant en bois.

Napoléon au major-général.

Wiazma, le 30 août 1822.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de faire demain une journée ordinaire, mais de manière pourtant à se trouver à huit ou neuf lieues de Wiazma, et à pouvoir, après demain, arriver à Gjat. Il est convenable qu'en cas d'événement, le vice-roi puisse tourner la droite de l'ennemi, et le prince Poniatowski sa gauche, et que les trois avant-gardes soient tellement à portée qu'elles puissent donner ensemble, ce qui nécessairement épargnera du sang, et mettre l'ennemi hors d'état de résister.

Donnez ordre au vice-roi de suivre l'ennemi sur la gauche, et de manière à pouvoir tourner la droite de l'ennemi ; de se trouver à la hauteur du roi de Naples, qui est au village de Koslowo, et

Digitized by Google

qui va, demain 31, faire une petite marche, qui le conduira à huit ou neuf lieues de Wiazma. Prévenez le vice-roi qu'il est nécessaire qu'avec toute sa cavalerie, et une bonne avant-garde d'infanterie et d'artillerie, il puisse tourner la droite de l'ennemi et prendre part aux coups de canon, s'il y en a; que c'est le seul moyen d'épargner le sang et d'accélérer la retraite de l'ennemi. Donnez le même ordre au prince Poniatowski pour la droite; il doit tourner la gauche de l'ennemi. Le prince d'Eckmülh suivra de manière à se trouver une lieue en arrière du roi de Naples, et le duc d'Elchingen à deux lieues en arrière du prince d'Eckmülh. Le duc de Trévise partira, à dix heures du matin, pour se rendre à Fedorowskoé, derrière le duc d'Elchingen. Le duc d'Abrantès se rendra à Wiazma, passera les ponts sur la droite de la ville, et prendra position à une lieue en avant.

Napoléon au major-général.

Gjat, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, l'état-major général ne m'est d'aucun secours, ni le grand prévôt de gendarmerie, ni le vaguemestre, ni les officiers d'état-major; aucun ne sert comme il le devrait.

Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages; faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major général; si vous n'avez pas de vaguemestre, nommez-en un; que tous les bagages marchent sous sa direction. Il est impossible de voir un plus mauvais ordre que celui qui règne.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Gjat, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples, au prince d'Eckmülh, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, de prendre aujourd'hui repos; de rallier les troupes, de faire faire, à trois heures après midi, un appel, et de me faire connaître positivement le nombre d'hommes qui seront présens à la bataille; de faire faire l'inspection des armes, des cartouches, de l'artillerie et des ambulances; de faire connaître aux soldats que nous approchons du moment d'une bataille générale, et qu'il faut s'y préparer.

Il est nécessaire qu'avant dix heures du soir j'aie des états qui me fassent connaître le nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie, le nombre de pièces d'artillerie, leur calibre, le nombre de coups à tirer, le nombre de cartouches par soldat, le nombre de cartouches dans les caissons, le nombre de caissons d'ambulance appartenant soit aux régimens, soit aux divisions, soit au corps d'artillerie, le nombre de chirurgiens, le nombre de pansemens qu'on pourra faire; ces états me feront connaître également les hommes détachés qui ne seraient pas présens à la bataille, si elle avait lieu demain, mais qu'on pourrait faire rejoindre si elle avait lieu dans deux ou trois jours, en indiquant le lieu où ils se trouvent, et les moyens à prendre à cet effet.

Ces états doivent être faits avec la plus grande attention, puisque de leur résultat doit dépendre ma résolution; ils doivent comprendre d'abord tous les hommes présens à l'appel et ensuite tous ceux qui se trouveraient présens à la bataille.

Digitized by Google

Vous ajouterez aussi qu'on me fasse connaître le nombre de chevaux qui seraient déferrés, et le temps qu'il faudrait pour referrer la cavalerie et la mettre en état pour la bataille.

Le roi de Naples pourra, s'il le juge convenable, rectifier sa position en avançant sa cavalerie légère et sa petite avant-garde de quelques werstes; le prince Poniatowski et le vice-roi rectifieront également leur position.

Napoléon au major-général.

Mojaïsk, le 11 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que le 8e régiment westphalien, le régiment saxon de Low, celui de Rechten, le 3e régiment de marche d'infanterie, formé à Kœnigsberg, les troisièmes bataillons des 4e, 7e et 9e régimens polonais, les 8e, 9e, 10e et 11e régimens de marche, de cavalerie, doivent tous être dirigés sur Smolensk; que l'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités; qu'il fait tout pour nous empêcher d'entrer à Moscou, et montre la résolution de tout faire pour nous en chasser le plus tôt qu'il lui sera possible. C'est donc de Smolensk à Moscou qu'il faut se porter, les nombreuses troupes qui arrivent derrière, et celles du grand-duché de Lithuanie étant suffisantes pour garder les derrières. Il est nécessaire également que le duc de Bellune se tienne prêt avec son corps d'armée réuni, pour se porter de Smolensk à Moscou, afin de renforcer l'armée à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. Vitepsk n'a besoin de rien; si peu de

Digitized by Google

troupes qu'il y ait, l'ennemi le laissera tranquille ; je n'y tiendrai même personne aussitôt que mon hôpital sera évacué. Il faut donc que le duc de Bellune dirige tout, bataillons, escadrons, artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour de là pouvoir venir sur Moscou.

Napoléon au major-général.

Du faubourg de Moscou, le 15 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Dantzig de se rendre avec la jeune garde au Kremlin, où il sera exclusivement chargé de la police de ce quartier.

Le général Durosnel fera les fonctions de gouverneur de la ville.

Le roi de Naples fera occuper par le prince Poniatowski et par sa cavalerie, depuis la route de Kolomna jusqu'à la route de Troitzka.

Le vice-roi portera son quartier-général à la barrière de Saint-Pétersbourg, et fera occuper la route depuis Troitzka inclusivement jusqu'à la route qu'il a prise.

Le prince d'Eckmülh fera couper toutes les routes depuis celle qu'a prise le vice-roi jusqu'à celle du prince Poniatowski.

Le vice-roi et le roi de Naples enverront de forts partis sur la route de Saint-Pétersbourg et sur la route qu'a prise l'ennemi, afin d'avoir des nouvelles et de ramasser les traîneurs.

Digitized by Google

Napoléon au général Lariboisière.

Moscou, le 18 septembre 1812.

Monsieur le général Lariboisière, je désire que les deux compagnies des marins de la garde aient chacune six pièces de 12 et deux obusiers. Vous prendrez les pièces à l'arsenal de Moscou. Les caissons existent également dans l'arsenal de Moscou. Les chevaux et les soldats du train seront pris parmi ceux des caissons que vous vouliez renvoyer. Par ce moyen, la réserve de la garde se trouvera augmentée de seize pièces de canon. — Il est également nécessaire d'augmenter la réserve du prince d'Eckmülh, de huit bouches à feu, dont six pièces de 12 et deux obusiers; si cela était nécessaire, vous les feriez servir par les deux compagnies prussiennes qui sont à la suite de la vieille garde. Le prince d'Eckmülh ayant un corps de cinq divisions, seize pièces de réserve ne sont pas suffisantes. — Faites-moi un rapport qui me fasse connaître quand toute la réserve de la garde se trouvera aussi considérable qu'au moment où elle est partie de Paris, et quand tout ce qui a été démonté à Wilna sera parti. — Il y a deux cents petits caissons à l'arsenal de Moscou; je désire qu'ils soient employés; on s'en servira avec plus de rapidité dans les mauvais chemins, et on pourra les atteler avec des cognats. — Faites-moi un rapport général sur mon artillerie, et sur les moyens de réparer toutes les pertes. Mon intention n'est pas de perdre une seule pièce, mais de conserver le complet de mon organisation, qui déjà n'est pas trop forte. Enfin, voyez s'il serait possible d'établir à Moscou des moulins pour faire de la poudre.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Votre aide-de-camp vient de remettre à l'empereur votre lettre de ce jour, à cinq heures du matin. Vous trouverez ci-joint un second rapport du duc d'Istrie. L'empereur attend avec impatience des nouvelles positives. Des cosaques ont paru sur la route de Smolensk, à six ou sept lieues d'ici. Ils étaient une trentaine, qui ont surpris un convoi d'une quinzaine de caissons, qu'ils ont brûlés. Sa majesté vient de me dicter la lettre ci-jointe pour le général Sébastiani. Elle vient de prononcer la peine de mort pour tout officier qui parlementerait sans autorisation avec les avant-postes ennemis. Sa majesté veut qu'on ne corresponde avec les ennemis qu'à coups de canon et de carabine. Je vous réitère que l'empereur est très-impatient de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvemens de l'ennemi.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le maréchal, je vous envoie un rapport du général Sébastiani, que vient de faire passer le roi, et d'où il résulte que l'ennemi continuerait son mouvement sur Kolomna. Le roi de Naples a dû arriver à son avant-garde; il aura poussé vivement l'ennemi; ainsi, dans la nuit, nous aurons des renseignemens positifs. L'empereur

Digitized by Google

désire que dans la nuit vous lui envoyiez aussi des renseignemens sur tout ce que vous aurez appris, et particulièrement des nouvelles du prince Poniatowski, et des rapports qu'il vous aura faits sur ce qu'il saura des Russes. Vous aurez su ce qui s'est passé sur la route de Mojaïsk, mais cela n'est autre chose qu'une quarantaine de cosaques qui ont surpris dans un village une quinzaine de nos caissons, qu'ils ont fait sauter. L'empereur a envoyé le major Letort avec deux cent cinquante dragons sur la route de Mojaïsk, où nous avons couché. Le major Letort a ordre d'arrêter toute la cavalerie de marche, ce qui lui fera bientôt quinze cents à deux mille hommes, avec lesquels il protégera la route. Toute l'armée est prête à se mettre en mouvement, et l'empereur est décidé à rejeter l'ennemi derrière l'Oka. Les renseignemens ultérieurs qu'on recevra dans la nuit, du roi et de vous, décideront le parti que sa majesté prendra; si l'armée marchera sur la route de Tula ou sur celle de Kolomna. Si l'on suit celle de Tula, la cavalerie que vous avez, celle de la garde, les Polonais de Poniatowski, la division d'infanterie Frédérich se trouveront, par votre position, former l'avant-garde. Envoyez-nous surtout des renseignemens le plus tôt que vous pourrez.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre d'hier à onze heures du soir. En conséquence, sa majesté attend de nouveaux renseignemens

Digitized by Google

avant de mettre l'armée en mouvement. Le prince Poniatowski a dû arriver hier de bonne heure à Podolsk, et si vous n'en avez pas de nouvelles, c'est à cause des cosaques qui rôdent. Les mouvemens que vous avez ordonnés à votre cavalerie doivent infailliblement donner des nouvelles des Polonais du prince Poniatowski. Sa majesté attend aussi les rapports que le roi lui aura faits hier au soir, mais qui ne peuvent arriver que vers cinq ou six heures du matin de l'avant-garde. Sa majesté approuve tout ce que vous vous proposez de faire. Faites nettoyer Desna. Les cinq à six cents cosaques qui ont infesté la route de Mojaïsk nous ont fait bien du mal; ils ont fait sauter quinze caissons, et pris deux escadrons de marche de cavalerie, c'est-à-dire environ deux cents chevaux : ces escadrons appartenaient à une colonne de marche que conduit le général Lanusse, qui les avait imprudemment portés sur sa droite. Ils ont voulu ensuite attaquer un plus grand convoi d'artillerie; mais la fusillade les a éloignés. Comme je vous l'ai mandé hier, le major Letort s'est rendu hier à la maison du prince Gallitzin avec deux cents chevaux sur la route de Mojaïsk. D'après les renseignemens de votre dernière lettre, et d'après ceux donnés par le roi, sa majesté vient d'ordonner au général Saint-Sulpice de partir avec tous ses dragons pour appuyer le major Letort, si cela est nécessaire, ce qui sera probablement superflu, mais qui est sans inconvénient; car les marches que vous faites faire par Podolsk et Desna doivent entièrement éloigner les cosaques de la route de Mojaïsk.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

Sire, l'empereur a reçu votre lettre du 22 septembre, à huit heures du soir. Il attend avec impatience de vos nouvelles, ainsi que de celles du duc d'Istrie. Des renseignemens particuliers nous font croire que l'ennemi n'est plus à Podolsk. Si cela est vrai, le prince Poniatowski doit y être arrivé hier au soir, et votre majesté saura à quoi s'en tenir. Le duc d'Istrie, de son côté, doit être aujourd'hui à Podolsk. Des nouvelles particulières disent également que l'ennemi aurait évacué Desna, et se serait porté sur Serpuchow et Kalouga. Votre majesté ne doit avoir qu'un seul but, celui de se remettre avec son avant-garde sur les traces de l'ennemi, etc., etc.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 23 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez sur-le-champ à Smolensk, au général Baraguay-d'Hilliers et au duc d'Abrantès, pour leur faire connaître que la cavalerie et l'artillerie qui composent chaque convoi doivent marcher ensemble, bivouaquer en bataillon carré autour du convoi, et ne se séparer sous quelque prétexte que ce soit; que le commandant du convoi doit bivouaquer au milieu; que tout commandant qui manquerait à ces dispositions serait puni comme négligent et coupable de la perte du convoi.

Digitized by Google

Réitérez les ordres à Smolensk pour qu'aucun convoi ne parte s'il n'est commandé par un officier supérieur, et escorté par quinze cents hommes, infanterie et cavalerie (ne comprenant point dans ce nombre les soldats du train, soit de l'artillerie, soit du génie, soit des équipages militaires) ; que je vois avec peine qu'on ait fait partir des convois qui n'avaient pas assez de forces pour leur escorte. Faites, en conséquence de ce que je viens de prescrire, un ordre du jour sur la manière dont les convois devront bivouaquer ; envoyez-le au commandant des cinquième et sixième convois. Indépendamment de cet ordre du jour, mettez-moi sous les yeux les termes des ordonnances sur les convois et leurs escortes; il me semble qu'elles sont très-précises sur la manière dont les convois doivent se garder ; dans ce cas, il faudrait réimprimer ces dispositions, pour les faire afficher chez tous les commandans de place, depuis Kowno jusqu'ici.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 24 septembre 1812.

Mon cousin, accusez au général Saint-Sulpice la réception de sa lettre; faites-lui connaître que j'attache une grande importance, et que je m'en rapporte à lui pour maintenir libre la route de Mojaïsk à Moscou; qu'il doit se cantonner dans le lieu où il est, qui est un point central, et se mettre en communication avec le duc d'Abrantès, qui est à Mojaïsk; que je lui recommande, lorsque les estafettes passeront, d'envoyer des patrouilles pour les protéger; que le colonel Letort va retourner sous ses

Digitized by Google

ordres, et que je le laisse maître de le tenir en échelons dans le lieu qu'il jugera le plus convenable; que l'occupation de Desna éloignera probablement l'ennemi.

Recommandez-lui, surtout, de pourvoir à ce qu'il y ait des patrouilles pour protéger les couriers. Il serait nécessaire qu'il tâchât de savoir s'il existe encore des cosaques détachés, pour les poursuivre. Je suppose qu'il aura envoyé deux ou trois cents hommes au lieu où le détachement appartenant au général Lanusse a été enlevé il y a quelques jours; s'il ne l'a pas fait, qu'il le fasse. Le colonel Letort partira aujourd'hui ou demain matin; cela fera toujours une patrouille sur la route.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moscou, le 26 septembre 1812.

Monsieur le maréchal, sa majesté s'attendait à recevoir des nouvelles du roi de Naples avant de vous expédier votre aide-de-camp; nous ne recevons que dans le moment la nouvelle que le roi est arrivé hier à cinq heures à Podolsk, où il s'est réuni au prince poniatowski. Vous en aurez été instruit, et cela aura décidé l'ennemi à évacuer Desna, dont nous vous croyons maître en ce moment. Mettez le corps du prince Poniatowski et le troisième corps d'armée de cavalerie aux ordres du roi; et de votre personne, l'empereur désire que vous preniez position, en corps d'observation, avec la brigade Colbert, la cavalerie légère du premier corps, et la division d'infanterie, commandée par le général Frédérich,

Digitized by Google

pour marcher au secours du roi de Naples, si cela était nécessaire, et pour intercepter les routes que l'ennemi pourrait prendre pour se porter sur notre ligne d'observation, et qui échapperait au roi. Un autre corps d'observation, composé des dragons de la garde et d'un millier d'hommes d'infanterie, est au château du prince Gallitzin, où l'empereur a couché. Le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, deux brigades de cavalerie légère bavaroise, la division Broussier, d'infanterie, et six pièces de canon, est à mi-chemin de Moscou au château du prince Gallitzin, pour être à même de se porter où les circonstances l'exigeront. La canonnade que vous avez entendue hier matin sur votre droite, a eu lieu sur une reconnaissance de dragons de la garde, qui a été mal engagée par le major Martod, qui a été pris ou tué. Nous avons perdu dans ce mauvais engagement quelques dragons de la garde pris ou tués, le major, un capitaine, un adjudant-major, et une vingtaine de dragons blessés; nous avons aussi perdu quelques hommes d'infanterie. La reconnaissance mal engagée a été surprise par trois mille hommes de l'ennemi, qui avaient du canon. Mettez-vous en communication, si vous le jugez sans inconvénient, avec le corps d'observation qui est sur la route de Mojaïsk au château du prince Gallitzin (j'avais bien recommandé cependant au général Saint-Sulpice de ne pas compromettre les dragons de la garde). L'empereur donne l'ordre au roi de Naples de poursuivre l'ennemi, afin de l'éloigner à plusieurs marches de Moscou, et de le décider à prendre ses cantonnemens au delà de l'Oka. Tenez-vous constamment en correspondance avec le roi, et donnez-nous des nouvelles

Digitized by Google

de tout ce que vous apprendrez. Jusqu'à ce que l'ennemi soit éloigné, le corps d'observation que vous commandez est bien important.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Istrie.

Moscou, le 27 septembre 1812, à sept heures du matin.

L'empereur a été fâché que vous ayez reçu à votre quartier-général les deux parlementaires qui apportaient des lettres. A l'avenir, vous ne devez recevoir personne par les avant-postes; les lettres que feront parvenir les prisonniers peuvent être reçues par les vedettes, et celui qui les apporte renvoyé sur-le-champ. Tous les parlementages avec l'ennemi tournent toujours à notre désavantage, et ont un but pour celui qui les provoque. L'empereur pense que le mouvement de l'ennemi n'a eu qu'un seul but, couvrir Kaluga, et se trouver immédiatement sur la route de Kiow, par où il espère recevoir ses renforts. L'idée de marcher sur Mojaïsk ne paraît à sa majesté qu'une fanfaronnade: une armée victorieuse, dit-elle, ne se croirait pas dans une situation morale pour tenter une pareille opération; comment croire qu'une armée vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, ait l'idée d'un pareil mouvement?

Quant au mouvement de retraite de l'ennemi, après la bataille, sur Kaluga, cela aurait été évidemment inviter l'armée française à marcher sur Moscou. Mais Kutusoff a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moscou; il a remué de la terre sur plusieurs bonnes positions, et a cherché à nous faire

Digitized by Google

croire que, pour entrer à Moscou, il fallait une deuxième bataille. Cette mesure était tellement bonne, que, si l'état remis par Lariboisière, commandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se serait arrêté, quoique le champ de bataille ait été un des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et beaucoup de munitions.

L'empereur trouve ridicule ce que disent les parlementaires, qu'ils n'ont perdu que mille officiers dans une bataille où les Russes ont eu quarante officiers généraux tués ou blessés, et quarante à cinquante mille hommes hors de combat, de leurs meilleures troupes. Sa majesté observe que la plupart des officiers sont de Moscou; que tous les détails que l'on a disent qu'ils ont montré le désir de défendre cette capitale; que ne l'ayant pas fait, c'est montrer l'impuissance de leur armée.

L'avant-garde de notre armée s'étant laissé endormir en concluant une espèce de suspension d'hostilité avec les avant-postes des cosaques, il paraît simple à sa majesté que l'ennemi ait poussé sa cavalerie sur sa gauche pour nous faire du mal; la route de Mojaïsk aurait pu même être interceptée pendant plusieurs jours. L'ennemi n'a point poussé là son ambition; il a placé de la cavalerie sur toutes les routes pour être bien gardé et prévenu de nos mouvemens.

Si l'ennemi reste en position sur la Pakhra, l'intention de l'empereur est de marcher pour lui livrer bataille; mais on doit supposer qu'il n'attendra pas, et qu'il n'a d'autre but que de savoir si toute notre armée est devant lui. L'empereur

Digitized by Google

désire, 1° que vous gardiez les deux parlementaires jusqu'à ce que le roi de Naples ait passé la Pakhra ; alors vous les ferez partir de nuit pour les avant-postes du roi de Naples, par lesquels ils retourneront à leur armée ; 2° que vous ne receviez plus de parlementaires, mais seulement les dépêches qu'ils porteront, et qu'il en soit de même des lettres que vous aurez à faire passer. L'intention qu'a l'empereur d'épargner des fatigues à ses troupes le porte à désirer de ne pas faire marcher son armée pour déloger l'ennemi : faites croire à tout le monde que sa majesté est arrivée avec son armée derrière elle.

Il est convenable, si vous parlez avec les parlementaires, que vous leur disiez que l'empereur aurait bien voulu que leur armée marchât sur Mojaïsk, parce qu'elle se serait trouvée alors entre deux armées.

Prévenez bien tous les généraux Lahoussaye, Chastel et Girardin qu'ils n'amènent plus, des avant-postes, des officiers ou soldats parlementaires; on doit seulement recevoir les lettres en disant qu'on fera passer les réponses.

Je vous ai déjà prévenu que le général Saint-Sulpice était, avec les dragons de la garde, au château du prince Gallitzin; que le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, six pièces d'artillerie, deux brigades de cavalerie bavaroise et la division Broussier, du quatrième corps, était en position sur la route de Mojaïsk, à moitié chemin de Moscou, au château du prince Gallitzin. J'ordonne au vice-roi d'envoyer le général Ornano, avec cinq cents chevaux de plus et six pièces d'artillerie, renforcer la brigade de cavalerie bava-

Digitized by Google

roise qui est dans ce moment avec le général Guyot, et d'en prendre le commandement.

S'il arrivait des circonstances imprévues, vous êtes autorisé à écrire au général Ornano et au général Broussier de se porter sur la vieille route de Moscou à Kalouga, à votre hauteur, soit à Fedozino, soit à Szarapowo, avec leur cavalerie, infanterie et artillerie. Quant au général Guyot, aux chasseurs de la garde et à son artillerie, ils doivent rester en position sur la route de Moscou, à moitié chemin du château du prince Gallitzin, dans la même position qu'ils occupent.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Mon cousin, le général Baraguay-d'Hilliers est le maître de disposer du régiment polonais comme il voudra; il arrive tant de détachemens des derrières qu'il doit être en mesure de donner une bonne leçon aux paysans.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 28 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi.

L'empereur vient de recevoir votre lettre d'hier, 27, à neuf heures du soir. Sa majesté a donné l'ordre à l'armée de se tenir prête à marcher dans la nuit, vu qu'il est deux heures, et qu'il serait trop tard de se mettre en mouvement aujourd'hui; d'ailleurs, d'ici à ce soir, l'empereur recevra de

Digitized by Google

vos nouvelles et de celles de M. le duc d'Istrie, et ces dépêches le décideront à juger s'il est nécessaire de faire marcher l'armée. Le duc d'Istrie écrit également d'hier, à neuf heures du soir, de son quartier-général, à quatre werstes en arrière de Gorki ; ainsi, votre majesté ne peut être tournée par Desna. Votre majesté sentira que ses dépêches sont attendues avec impatience. Le duc d'Istrie dit qu'il a aussi l'ennemi devant lui. Le général Lahoussaye est à Batukinka, derrière Gorki.

Le prince de Neufchâtel au général Lariboisière.

Moscou, le 1 octobre 1812.

L'empereur, monsieur le comte, vient d'arrêter les dispositions suivantes, pour l'armement et les fortifications du Kremlin.

Armement.

Les douze premières pièces de canon qui seront placées au Kremlin le seront dans la journée d'aujourd'hui et de demain, dans les emplacemens ci-après :

1 pièce à la Tour n° 2.
2 à la Tour n° 4.
1 à la Tour n° 8.

Ce qui armera le côté de la rivière, qui est long de 350 toises.

1 pièce à la Tour n° 1.
2 à la Tour n° 16.
1 à la Tour n° 14.

Digitized by Google

Ce qui armera le côté opposé, qui a 420 toises.

L'autre côté du trapèze a près de 500 toises : on placera

2 pièces à la Tour n° 12.
1 à la Tour n° 11.
1 à la Tour n° 9.

Ces douze pièces, obusiers, pièces de 12 et pièces de 3, seront dans le cas de donner des feux sur tout le pourtour de l'enceinte, et de la flanquer entièrement.

Dix-huit autres pièces seront destinées à achever l'armement du Kremlin. Vous désignerez les lieux où il faudra les placer.

Fortification.

Les ouvrages les plus importans à faire au Kremlin sont :

1°. Démolir le bâtiment qui est adossé entre la Tour n° 1 et la Tour n° 2.

2°. Ouvrir quatre des cinq portes, et les environner d'un tambour, de sorte qu'on puisse se servir de ces quatre portes pour déboucher et faire des sorties, et qu'en même temps ces portes se trouvent à l'abri d'être enfoncées par les coups de canon, moyennant les palissades et ouvrages en terre qui seront placés devant.

3°. Couper plusieurs murailles dans l'intérieur, afin qu'on puisse en faire le tour rapidement.

4°. Rétablir en forme de lunettes, les lunettes H, K et L, en les rattachant à la muraille, et les bien palissadant, de manière qu'on puisse y mettre beaucoup d'artillerie.

5°. Achever la fermeture, et établir des espèces

Digitized by Google

de chemins couverts, et de petites claies du côté de l'enceinte, entre la Tour 11 et la Tour 8, aux lieux qui paraissent la partie la plus faible de la place.

6°. Démolir tous les bâtimens qui se trouvent autour du Kremlin, surtout ceux qui sont entre la Tour n° 14 et la Tour n° 8, et spécialement une mosquée à plusieurs clochers.

Concertez-vous, général, avec le général du génie pour l'exécution en ce qui concerne les dispositions ordonnées par l'empereur.

Napoléon au général Lariboisière.

Moscou, le 3 octobre 1812.

Monsieur le comte Lariboisière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles d'artifice. J'y ai trouvé peu d'activité et peu d'ardeur; tous les renseignemens que l'on a, font connaître que l'ennemi avait cent mille boulets dans ce parc, et l'on croit qu'il les a jetés dans la pièce d'eau qui, étant un étang, est facile à dessécher. Il faut donc qu'on travaille avec activité à faire un petit fossé nécessaire pour cela, et qu'on retire ces fers coulés. On n'a fait, depuis quinze jours que nous sommes ici, que dix mille coups de cartouches à boulet. Je désire qu'à dater d'après demain, vous ayez monté cet atelier pour y faire six mille coups de canon par jour qu'on emmagasinera au Kremlin, au fur et à mesure qu'ils seront faits. Indépendamment d'un approvisionnement et demi qu'il faut avoir attelé aux corps d'armée, il faut avoir en réserve un demi-approvisionnement attelé. J'ai été surpris de ne trouver aucun officier supérieur du parc. J'ai vu deux

Digitized by Google

cents petits caissons russes ; je désire connaître si vous comptez vous en servir ou non : dans le cas où ces caissons ne serviraient pas pour l'artillerie, on pourrait les employer pour les transports militaires. Le prince Poniatowski se plaint d'avoir cent caissons de trop, ayant plus d'approvisionnemens qu'il ne lui en faut. Je désire savoir combien il a de pièces et combien il a d'approvisionnement. Il paraît qu'il désirerait qu'on lui ôtât une centaine de caissons pleins. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 4 octobre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Sa majesté aurait désiré qu'on pût utiliser les chevaux pris aux voitures à la suite de la cavalerie pour atteler les caissons qu'on a laissés, ayant plus besoin d'artillerie que des voitures que traînent les troupes. L'empereur a accordé les grâces pour le cinquième corps ; il a vu avec plaisir la bonne conduite qu'ont tenue les Polonais. Sa majesté a reçu votre lettre du 2 octobre, à neuf heures du soir ; elle a vu avec plaisir que vous ayez occupé Woronowo. Comme vous annoncez devoir écrire le 3, dans la matinée, l'empereur attend votre lettre pour vous répondre. Sa majesté, s'étant décidée à envoyer près du général en chef russe un de ses aides-de-camp, désire que vous fassiez écrire, par votre chef d'état-major, au général commandant l'avant-garde ennemie une lettre conçue en ces termes :

Digitized by Google

« L'empereur étant dans l'intention d'envoyer » un de ses aides-de-camp généraux près du géné- » ral en chef Kutusoff, on désire connaître le jour, » l'heure et l'endroit où ce général veut le rece- » voir. » Cette lettre sera adressée au commandant de l'avant-garde, et l'on en tirera un reçu. Comme de raison, sire, l'empereur vous laisse le maître de choisir le moment où vous ferez cette démarche, afin de la faire en temps opportun, et qu'elle n'ait en rien l'air de tenir aux circonstances. L'aide-de-camp que sa majesté compte envoyer, arrivera probablement ce soir à votre quartier-général.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 5 octobre 1812.

Mon cousin, le mémoire de l'intendant-général me paraît erroné. J'ai peine à croire qu'il faille quarante-cinq jours pour évacuer les blessés qui se trouvent à Mojaïsk, au couvent et à Gjatz; car je remarque que dans ces quarante-cinq jours, en ne faisant rien, partie guérira, partie mourra; il n'y aurait donc que le surplus à évacuer, et l'expérience prouve que trois mois après une bataille il ne reste que le sixième des blessés. Ainsi, en comptant sur six mille hommes, il n'en resterait au bout de trois mois que mille à transporter. Mon intention est de rester maître de ma ligne d'opérations, et de faire évacuer mes blessés, etc.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune

Digitized by Google

que je ne lui ai pas encore donné d'ordres pour son mouvement, parce que cela dépend du mouvement de l'ennemi; que l'armée russe de Moldavie, forte de trois divisions, ou de vingt mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie comprises, a passé le Dniéper dans les premiers jours de septembre; qu'elle peut se diriger sur Moscou pour renforcer l'armée que commande le général Kutusoff, ou sur la Volhynie, pour renforcer l'armée de Tormassoff; que l'armée du général Kutusoff, battue à la bataille de la Moskowa, est aujourd'hui sur Kalouga, ce qui pourrait faire penser qu'elle attend des renforts qui lui viendraient de la Moldavie par la route de Kiow; que, dans cette hypothèse, le duc de Bellune recevrait ordre de se réunir à la grande armée, soit par la route d'Ielnia et Kalouga, soit par toute autre; que si, au contraire, les vingt mille hommes de Moldavie s'étaient portés au secours de Tormassoff, ce renfort porterait Tormassoff à quarante mille hommes; mais que notre droite, que commande le prince de Schwarzenberg, serait encore d'égale force, puisque ce prince, avec les Autrichiens, les Polonais et les Saxons, a environ quarante mille hommes; que d'ailleurs j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que le corps que commande le général autrichien Reuss, à Lemberg, fît un mouvement, et que le prince de Schwarzenberg reçût un renfort de dix mille hommes; que d'un autre côté, l'empereur Alexandre renforce tant qu'il peut la garnison de Riga et le corps de Wittgenstein, afin de pouvoir déposter le maréchal Saint-Cyr de Polosk, et le duc de Tarente de Riga et de Dunaburg; que des lettres qui arrivent du

Digitized by Google

prince de Schwarzenberg, en date du 24, tendraient à prouver que l'armée de Moldavie, au lieu de venir sur Moscou, s'est rendue à l'armée de Tormassoff, et l'a renforcée; qu'il est donc nécessaire de savoir ce qui se passera; que, dans cet état de choses, je désire que le duc de Bellune cantonne son corps de Smolensk à Orsza; qu'il entretienne une correspondance exacte par toutes les estafettes, avec le duc de Bassano, afin que ce ministre lui écrive et lui donne toutes les nouvelles qu'il aurait des différens points; qu'il envoie un officier sage, discret et intelligent auprès du général Schwarzenberg et du général Reynier; que cet officier apprendra du général Schwarzenberg ce qui se passe, et du général Reynier le véritable état des choses; qu'il se mette en correspondance réglée avec le gouverneur de Minsk, et qu'enfin il envoie des agens dans différentes directions pour savoir ce qui se passe; que la division Girard sera placée du côté d'Orsza, où elle se trouvera à quatre ou cinq marches de Minsk, à trois de Vitepsk, à quatre ou cinq de Polosk; que l'autre division, qui sera entre Orsza et Smolensk, pourra l'appuyer rapidement, et qu'enfin la troisième division sera auprès de Smolensk; que, par ce moyen, son corps d'armée se reposera et pourra se nourrir facilement; qu'il faut le placer au haut de la route, afin de laisser la grande communication pour les troupes qui arrivent; que, dans cette position, il sera également à même de se porter sur Minsk et Wilna, si le centre de nos communications et de nos dépôts était menacé, et si le maréchal Saint-Cyr était poussé à Polosk, ou d'exécuter l'ordre qu'il recevrait de venir à Moscou par la route d'Ielnia et de Kalouga, si la prise de Moscou et le nouvel état

Digitized by Google

des choses avaient décidé l'ennemi à se renforcer d'une portion des troupes de Moldavie; qu'ainsi le duc de Bellune formera la réserve générale pour se porter, soit au secours du prince de Schwarzenberg et couvrir Minsk, soit au secours du maréchal Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit enfin à Moscou pour renforcer la grande armée; que le général Dombrowski, qui a une division de huit mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux polonais, est sous ses ordres, ce qui portera son corps d'armée à quatre divisions; que la brigade de réserve de Wilna, composée de quatre régimens westphaliens, de deux bataillons de Hesse-Darmstadt, qui, vers la fin de ce mois, arrivent de la Poméranie suédoise, et de huit pièces de canon, sera aussi sous ses ordres; qu'enfin, dans le courant de novembre, deux nouvelles divisions se réunissent, l'une à Varsovie, c'est la trente-deuxième division qui sera augmentée de trois bataillons de Würtzbourg, et restera commandée par le général Durutte; l'autre à Kœnigsberg, c'est la trente-quatrième division qui était en Poméranie sous les ordres du général Morand, et qui, augmentée également de quelques bataillons, sera également sous les ordres du général Loison. Ainsi, soit qu'il faille marcher au secours du prince de Schwarzenberg ou au secours du maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune pourra toujours réunir une masse de quarante mille hommes; que, comme la correspondance de l'estafette est prompte, je serai toujours à même de donner mes ordres, et que ce ne serait que dans le cas où Minsk ou Wilna serait menacé que le duc de Bellune devrait se mettre en marche, de son autorité, pour couvrir

Digitized by Google

ces deux grands dépôts de l'armée; que le duc de Bellune, ayant le commandement général sur toute la Lithuanie et sur les gouverneurs de Smolensk et de Vitepsk, doit pourtant activer la marche de l'administration, et surtout prendre des mesures efficaces pour que les réquisitions de blé et de fourrages aient lieu; qu'il y a des fours à Mohilow, à Orsza, à Rasasna, à Dubrowna; qu'il doit faire faire beaucoup de biscuit, et se mettre en situation d'avoir trente jours de vivres assurés pour son corps, sans prendre rien ni sur les transports militaires, ni sur les convois qui viendraient de l'armée. Le duc de Bellune aura soin d'avoir aussi une correspondance à Vitepsk : il est maître d'y envoyer des troupes pour soutenir ce point et s'y maintenir. Il pourra de sa personne se porter à Mohilow, à Vitepsk, à Smolensk, pour connaître le terrain et faire marcher l'administration. Si, par accident quelconque, la communication avec Moscou venait à être interceptée, il aurait soin d'envoyer de la cavalerie et de l'infanterie pour la rouvrir.

Son quartier-général devra être à Smolensk.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, le duc de Trévise demande des vivres pour les employés de la police; il en demande pour les enfans trouvés; il en demande pour les Russes qui sont aux hôpitaux; il en demande pour les habitans malades, etc., etc.; toutes ces demandes sont fort légitimes; mais nul n'est

Digitized by Google

tenu à l'impossible; il faut que la municipalité russe forme une compagnie russe, qui se rendra par détachemens dans les villages, et prendra des vivres en les payant. L'intendant-général accordera l'argent nécessaire sur les fonds que j'ai mis à sa disposition; on fournira ici, à la municipalité, un magasin qui sera destiné pour la ville, et approvisionné ainsi qu'il vient d'être dit. Cette compagnie pourra s'appeler compagnie de police, et, si cela réussit, on pourra en former trois ou quatre autres semblables, lesquelles parcourront les environs, et feront arriver ici, en payant, tout ce qui est nécessaire aux habitans, surtout aux hôpitaux; voilà le seul moyen de suffire à tout; parlez-en au sieur Lesseps, et qu'on ne perde pas un moment.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, ayant pourvu à ce que le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers aient les hommes nécessaires pour être les maîtres du pays, tout à l'entour, mon intention est que les effets s'ensuivent. Vous chargerez, sous sa responsabilité, le duc d'Abrantès de faire évacuer tous les blessés sur Wiazma, et le général Baraguay-d'Hilliers de les faire évacuer de Wiazma sur Smolensk. A cet effet, le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers feront battre le pays à dix lieues à la ronde, et ramasser un bon nombre de voitures pour pourvoir auxdites évacuations; on pourra aussi y employer les transports militaires qui y arriveraient jusqu'à Mojaïsk, et qui ne se-

Digitized by Google

raient pas chargés d'effets d'habillemens et d'hôpitaux, mais seulement de farine. On emploiera les farines pour le service des hôpitaux et des étapes, et les voitures feront un voyage pour aider aux évacuations de Mojaïsk, de Ruza et de l'Abbaye jusqu'à Wiazma. Ainsi les ordres de retenir les voitures des équipages militaires ne doivent être donnés qu'au duc d'Abrantès et à l'adjudant commandant Simonin, qui commande à l'Abbaye; ceux-ci emploieront les voitures jusqu'à Wiazma, et ensuite les voitures reviendront à vide de Wiazma à Moscou. Faites connaître à l'intendant ces dispositions qui modifient les ordres qu'il a donnés. Enfin, quelque chose qu'il arrive, mon intention est que d'ici à huit jours il n'y ait pas un blessé à Ruza, à l'Abbaye, à Mojaïsk et à Gjatz; faites connaître aux généraux que cela est de la plus haute importance.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que désormais mon intention est que les régimens formés d'hommes isolés, soit de Kœnigsberg, soit de Vitepsk, ne soient pas chargés d'escorter les convois d'artillerie. Ces convois doivent être escortés par des bataillons ou fractions de bataillons bien organisés.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites part au général Baraguay-d'Hilliers de toutes les dispositions qui regardent

Digitized by Google

l'organisation du neuvième corps, et de la position qu'il doit tenir. Faites-lui connaître que j'adhère parfaitement à la demande qu'il fait d'avoir un gros corps à Wiazma, un gros corps à Gjatz, un gros corps à Dorogobouje; qu'en conséquence j'ordonne de retenir les troupes suivantes; que vous prescrirez au commandant de Gjatz de ne pas laisser dépasser Gjatz, et au duc d'Abrantès de ne pas laisser dépasser Mojaïsk, si ces troupes n'avaient point encore dépassé ces points.

Napoléon au major-général:

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, la route de Smolensk à Mojaïsk étant épuisée, il est convenable que vous écriviez au général Baraguay-d'Hilliers pour qu'il charge les commandans de Dorogobouje, de Gjatz, de Wiazma, etc., de faire reconnaître deux routes parallèles à deux ou trois lieues de la droite et où il y aurait des ressources, de sorte que les détachemens venant par ces routes touchassent aux points de Dorogobouje, de Wiazma, de Mojaïsk, mais se détournassent pour chercher une route où il y aurait des villages et des abris.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que mon intention est qu'à la réception du présent ordre, les détachemens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, des équipages militaires, les convois d'artillerie, d'habillement, etc., soient retenus à Smo-

Digitized by Google

lensk, de sorte qu'il n'arrive plus rien par la route de Wiazma et de Mojaïsk, qui est ruinée. Les généraux et officiers qui viennent à l'armée, pour prendre du service, s'arrêteront également à Smolensk, si ce n'est ceux qui viennent commissionnés.

Il sera formé à Smolensk une division de douze mille hommes d'infanterie et de quatre mille hommes de cavalerie au moins, à laquelle on joindra cinq ou six cents caissons, des équipages militaires, des convois d'habillement et des convois d'artillerie, parmi lesquels il y aura au moins douze pièces de canon pour la défense de cette division, qui sera commandée par un général de division, trois généraux de brigade d'infanterie et trois généraux ou colonels de cavalerie. Cette division, forte de seize à dix-huit mille hommes, prendra des vivres à Smolensk pour dix jours, et se tiendra prête à partir, non par l'ancienne route de Wiazma, qui est fatiguée, mais par une nouvelle route que je désignerai.

Par ce moyen il n'arrivera plus rien par l'ancienne route, ni convois d'artillerie, d'équipages militaires, d'habillement, ni détachement d'infanterie ou de cavalerie; mais seulement les estafettes, les malles de l'armée, quelques officiers d'état-major allant pour le service, et quelques objets pressans, tels que les cinq cents moulins à bras qui arrivent de Paris, dont le premier convoi doit être arrivé à Smolensk. Cette route sera également ouverte pour les évacuations des hôpitaux et pour les détachemens qui de l'armée vont à Smolensk; mais rien de Smolensk à Moscou n'y passera. L'ordre pourra ainsi être rétabli sur cette route, et je n'aurai pas la crainte que les détachemens d'in-

Digitized by Google

fanterie ou de cavalerie qui arrivent à l'armée souffrent dans ce trajet. Tous les mois on fera partir un convoi par la nouvelle route, car, excepté l'endroit où est l'ennemi, six mille hommes peuvent passer partout.

Composez sur le papier la première colonne, selon les renseignemens que vous avez de Smolensk, et faites-moi connaître quand vous comptez qu'elle sera prête à partir. Je vois déjà qu'il y a, 1° les trois demi-brigades de marche forment six mille hommes; 2° les quatrième, cinquième et sixième régimens de marche d'infanterie formés à Kœnigsberg, formant environ six mille hommes; 3° deux bataillons formés d'hommes sortant des hôpitaux de Vitepsk et de Smolensk, qu'on peut évaluer à deux mille hommes.

Indépendamment de cela, je verrai s'il convient d'y joindre deux bataillons du cent vingt-neuvième et du régiment illyrien. Ces corps, avec les détachemens de toutes armes qui se réuniront à Smolensk, doivent former plus de quinze mille hommes d'infanterie. Quant à la cavalerie, l'artillerie et les équipages militaires, je n'en ai pas présens les détails. Il y aura assez de généraux de division et de brigade pour commander cette division.

Le général Baraguay-d'Hilliers me paraît déplacé à Wiazma; envoyez-y le général de brigade Charrière, ancien colonel du cinquante-septième, qui, étant actif et zélé, conviendrait à ce poste; il aura à Gjatz un colonel ou adjudant-commandant sous ses ordres.

Vous pourrez charger le général Baraguay-d'Hilliers de se rendre à Smolensk pour prendre le commandement de la division qui s'y réunit.

Digitized by Google

Napoléon au général Lariboisière.

Moscou, le 11 octobre 1812.

M. le général Lariboisière, je donne ordre que les treize compagnies d'artillerie qui sont à Erfurt, à Magdebourg, à Spandau, à Glogau, à Custrin, à Stettin, à Stralsund, à Thorn, à Dantzig, à Pillau et à Kowno, rejoignent l'armée aussitôt qu'elles seront remplacées par vingt-deux compagnies que je fais venir de l'intérieur de la France; par ce moyen, vous aurez ces vingt-deux compagnies qui vont se mettre en marche et les treize compagnies qui sont dans les places, dont vous disposerez de la manière suivante, savoir : trois compagnies pour la garde; une compagnie pour le troisième corps; quatre compagnies pour les trente-deuxième et trente-quatrième divisions d'infanterie; deux compagnies pour la vingt-huitième division; deux pour la batterie de réserve attachée au neuvième corps; deux pour être envoyées à Wilna; une pour être envoyée à Minsk; trois pour être envoyées à Smolensk; ce qui fera dix-huit compagnies. Il vous en restera pour le parc général et pour subvenir à tous les événemens.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à sa majesté le roi de Naples.

Moscou, le 13 octobre 1812, à deux heures du matin.

L'empereur, d'après vos rapports et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowo est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie qui couvri-

Digitized by Google

rait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer, et, pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous attaque ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Woronowo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles arrivées ce soir partiront également demain. L'empereur désire bien qu'il soit possible d'arranger les choses de manière à ce que votre armée n'éprouve plus de pertes pareilles à celles qu'elle a faites. Ne pourriez-vous pas rendre responsables les chefs de corps?

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à sa majesté le roi de Naples.

Moscou, le 14 octobre 1812, à dix heures du soir.

L'empereur reçoit votre lettre d'aujourd'hui à midi; le mouvement sur Borowsk paraît à l'empereur un mouvement difficile, si l'ennemi en est prévenu, puisque vous lui prêteriez le flanc pendant toute une journée. Le prince Poniatowski a aujourd'hui évacué sur Moscou une centaine de malades; on les évacuera sur Mojaïsk.

L'empereur faisant évacuer ses blessés sur Smolensk en même temps que sa majesté fait armer le Kremlin, afin de n'avoir aucun embarras dans

Digitized by Google

Moscou, faites évacuer sur Mojaïsk les malades et blessés et les embarras que vous pouvez avoir en en formant un convoi. Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que, si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connussiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc et la plus grande partie de votre infanterie pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Woronowo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui-vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes plusieurs jours de vivres; il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition, ordonnez que toutes les voitures dont vous pouvez disposer viennent prendre ces provisions. Le duc d'Elchingen et une partie du corps du vice-roi ne sont pas encore arrivés; d'ailleurs l'empereur avant de se mettre en mouvement, veut être assuré de n'avoir aucune espèce d'embarras dans Moscou.

Napoléon au major-général.

Moscou, le 16 octobre 1812.

Mon cousin, réitérez l'ordre au duc de Belluno pour que l'artillerie envoie des chevaux jusqu'à Wiazma, pour retirer les caissons et voitures d'artillerie qui se trouvent abandonnés sur toute la route, et les ramener jusqu'à Smolensk.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Moscou, le 18 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise que je pars demain matin avec l'armée pour poursuivre l'ennemi ; que mon intention est que le duc de Trévise se loge au Kremlin, et y caserne ;

1° La division Laborde ;

2° La brigade du général Charrière, composée de quatre bataillons de cavalerie à pied, forte de près de quatre mille hommes ;

3° Deux compagnies de sapeurs ;

4° Une compagnie d'artillerie ;

5° L'artillerie de la division Laborde.

Enfin une brigade de cinq cents hommes à cheval. Avec cette force, le duc de Trévise pourra garder la ville, mais avec la prudence convenable. L'intendant laissera un ordonnateur, plusieurs commissaires des guerres et des chefs de service. Le général du génie laissera un officier supérieur commandant. Le général d'artillerie laissera un officier supérieur d'artillerie et plusieurs officiers d'artillerie. Le duc de Trévise fera travailler avec la plus grande activité à l'armement du Kremlin, et mettra en batterie les pièces qui se trouvent ici : il fera construire une petite batterie en terre sur le terre-plein, où il fera mettre quatre pièces de campagne, de manière à bien battre le pont de pierre ; il tiendra un fort poste au couvent du prince d'Elckmülh, dont la position est importante, parce qu'il commande un pont sur la Moskowa. Tous les malades qui se trouveront ici seront réunis aux Enfans-Trouvés ; il doit y en avoir trois ou quatre cents : il faudrait donc les faire gar-

Digitized by Google

der en force. Le magasin d'eau-de-vie près du pont de pierre doit être également gardé par un fort détachement. Tous les magasins qui sont trop éloignés, le duc de Trévise les fera réunir au Kremlin. Les généraux, officiers supérieurs, officiers supérieurs d'administration qui se trouvent ici se logeront dans le Kremlin. Le commandant de la place et l'intendant pourront continuer à loger dans le logement du gouverneur et dans le logement que le duc de Trévise occupe près du Kremlin. Le duc de Trévise verra s'il faut faire garder le couvent du maréchal Ney. Il serait utile de garder, par un poste, la prison qu'a fait retrancher le vice-roi sur la route de Pétersbourg. Pour tout le reste, il réduira le service comme il l'entendra, en conservant de préférence ce qui sera le plus près du Kremlin.

Demain, quand l'armée sera partie, il fera faire, par la municipalité, une proclamation pour prévenir les habitans que les bruits d'évacuation sont faux; que l'armée se porte sur Kalouga, Tula et Briansk, pour s'emparer de ces points importans et des manufactures d'armes qui s'y trouvent; engager les habitans à maintenir la police et empêcher qu'on ne vienne achever la ruine de la ville. Il fera, dès demain, commencer les travaux au Kremlin, et veillera à ce qu'ils soient poussés avec la plus grande activité; il fera faire de fortes patrouilles dans la ville, surtout du côté des portes de Mojaïsk et de Kalouga, afin de pouvoir recueillir tous convois ou régimens de marche qui seraient en route de Mojaïsk pour se rendre ici. La division Roguet restera ici la journée de demain: elle partira demain soir, escortant le trésor et le

Digitized by Google

quartier-général de l'intendant. Le duc de Trévise fera dans la ville une police sévère; il fera fusiller tout soldat russe qu'on trouverait dans la rue : à cet effet, il fera donner l'ordre à tous ceux qui sont aux hôpitaux de n'en plus sortir. On ne mettra nulle part de petits postes, afin d'être à l'abri de la malveillance des paysans et des surprises des cosaques. Enfin, le duc de Trévise doit réunir le plus de vivres qu'il pourra; il fera confectionner beaucoup de biscuit; il s'assurera des vivres, au moins pour un mois, en farine, pommes de terre, choux-croûte, eau-de-vie, vin, etc. Il doit conserver cet approvisionnement pour les circonstances urgentes, en faisant moudre à tous les moulins, pour que, s'il est possible, cela puisse alimenter son journalier. Ayez soin de donner au duc de Trévise un chiffre, afin que la correspondance avec lui puisse être libre et sûre.

Napoléon au général Lariboisière.

18 octobre 1812.

Monsieur le général Lariboisière, je porte ce soir mon quartier-général à la porte de Kalouga, où toute l'armée va bivouaquer. Demain dans la journée, je me mettrai en marche pour aller où est l'ennemi.

Le duc de Trévise avec dix mille hommes, reste en ville, et à tout événement, défendra le Kremlin. Il est donc nécessaire que demain matin, tous caissons et voitures quelconques soient réunis au Kremlin. Il est possible que je revienne à Moscou. Il ne faut donc rien détruire de ce qui serait précieux, tel que poudre, cartouches d'infanterie, coups de canon, plomb à faire des balles; mais le

Digitized by Google

salpêtre, le soufre peuvent être brûlés, j'ai assez de poudre. Les hangars, magasins qui sont autour de la ville peuvent être brûlés. Les caissons russes et autres matériaux qui ne peuvent pas être transportés au Kremlin, seront brûlés demain à huit heures du matin, avec le soufre et le salpêtre.

Le duc de Trévise commande à Moscou. Il faut y laisser un officier supérieur d'artillerie avec des garde-magasins. Il faut y laisser une compagnie d'artillerie pour le service du pjcus qui sert de rempart, et quatre officiers d'artillerie attachés au Kremlin pour ce service important.

Il est nécessaire d'avoir à la suite de l'armée, le plus de caissons possible. Il faut donc que les 400 chevaux de l'équipage de pont attellent les caissons que l'on a, et suivent l'armée. Le grand quartier-général partira demain sous l'escorte d'une division d'infanterie.

Écrivez au duc de Trévise pour lui faire connaître le colonel d'artillerie, les officiers d'artillerie, et la compagnie d'artillerie que vous laissez, et tous les détails relatifs à l'artillerie du Kremlin. La compagnie d'artillerie emploiera la journée de demain et la suivante à augmenter la défense du Kremlin, charger les obus, bombes, grenades, et à pourvoir aux moyens qui peuvent assurer la défense de cette place.

Les officiers d'artillerie chargés de faire sauter le Kremlin, quand il en sera temps, resteront au Kremlin.

Napoléon au major-général.

Krasno-Pachra, le 21 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise

Digitized by Google

qu'aussitôt que son opération de Moscou sera finie, c'est-à-dire le 23 à trois heures du matin, il se mettra en marche et arrivera le 24 à Kubinskoé; que, de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur Wéréia, où il arrivera le 25. Il servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'armée; il sera convenable qu'il envoie des officiers sur Fominskoé, pour nous instruire de sa marche. Il menera avec lui l'adjudant-commandant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols qui sont à la maison de Gallitzin, tous les Westphaliens de la première poste et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et les dirigera sur Mojaïsk. S'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur passage par de la cavalerie. Le duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moscou. Il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la route de Desna, mais par celle de Szarapowo et Fominskoé. Le 23, il nous écrira par la route de Mojaïsk. Son officier quittera la route de Kubinskoé, pour venir sur Fominskoé, le quartier-général devant être probablement le 23 à Borowsk ou à Fominskoé. Soit que le duc de Trévise fasse son opération demain 22, à trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes dispositions. Par ce moyen, le duc de Trévise pourra être considéré comme l'arrière-garde de l'armée.

Je ne saurais trop lui recommander de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'on trou-

Digitized by Google

vera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux; que les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens : le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats; qu'il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur ceux de tout son monde; que c'est ainsi que l'empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre; qu'il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles; que l'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes; qu'il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français; qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur d'avoir sauvé cinq cents hommes.

Napoléon au major-général.

Fominskoé, le 23 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au prince Poniatowski que tous les régimens de marche d'infanterie, de cavalerie, et batteries d'artillerie et autres objets, que le duc d'Abrantès enverra à Wéréia, seront sous ses ordres, et que lorsqu'il aura un ordre de mouvement, il ne doit rien laisser, mais emmener tout avec lui, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'armée. Faites-lui connaître également qu'il ne doit pas envoyer ses blessés et malades sur Mojaïsk, ce qui encom-

Digitized by Google

brerait cette route, qui l'est déjà trop; qu'il vaut mieux qu'il les mène avec lui.

Écrivez au général Teste, qui commande à Wiazma, une lettre que vous ferez passer par l'officier que vous expédiez au prince Poniatowski, et que celui-ci enverra au duc d'Abrantès pour la transmettre; dans cette lettre, vous ferez connaître au général Teste que l'intention de l'empereur est que le général Evers, avec une colonne de trois à quatre mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, en prenant spécialement les régimens de marche qui iraient rejoindre l'armée, se dirige de Wiazma sur Iukhnow, à dix-huit lieues de Wiazma, et de là, pousse des postes jusqu'à l'intersection des routes à Znamenskoé. Le général menera avec lui les estafettes qui seraient arrivées de Smolensk; il placera à chaque poste, c'est-à-dire Sosowa, Trofinowa et Andriewka, des détachemens de cent hommes d'infanterie, et d'un piquet de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de place, qui se retrancheront dans les maisons pour être à l'abri des cosaques et des paysans. Mandez au général Teste d'écrire à Smolensk pour faire connaître que l'armée se dirige sur Kalouga, et de là prendre sa ligne d'opération sur Ielnia. Donnez ordre au général Teste de retenir toutes les estafettes qui passeraient pour se diriger de Wiazma sur Iukhnow, où il est probable que la jonction se fera très-promptement, c'est-à-dire du 25 au 27.

Napoléon au major-général.

Borowsk, le 24 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, en chif-

Digitized by Google

fres, puisqu'il ne recevra pas cette lettre avant le 26, et qu'alors il aura vu le général Nansouty. Faites-lui connaître qu'étant toujours sans estafettes, je ne sais pas le dernier état des choses de son côté; que j'ignore si les événemens l'ont forcé à quelque mouvement, mais que dans le cas où il n'en aurait fait aucun, et que la division Girard serait encore disponible, ainsi que la brigade de cavalerie légère, je désirerais qu'il se mît sur-le-champ en marche, avec ses troupes, pour venir à Ielnia, et de là pousser sur la route de Kalouga, pour se rencontrer avec l'armée, afin de faire notre jonction : s'il peut se mettre en marche le 26, il pourrait être le 30 à cinq marches de Kalouga; que j'établis ma ligne d'opérations, d'abord par Wiazma, Iukhnow, et Znamenskoé, jusqu'à ce que notre jonction soit faite avec lui; qu'alors je l'établirai par Smolensk et Ielnia; qu'en parcourant ainsi une quarantaine de lieues, il faut qu'il ait soin d'organiser cette partie de la route en plaçant à chaque poste un commandant d'armes, un détachement de cent hommes et un relais pour estafette; que ceci ne doit pourtant pas influer en rien sur le parti qu'il aurait à prendre s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ajoutez au duc de Bellune, en clair, que l'armée est réunie à Borowsk; que Moscou a été évacué après avoir fait sauter le Kremlin, et que l'armée se dirige sur Kalouga; que la province de Kalouga est une des plus abondantes de la Russie, et qu'en effet nous sommes ici dans une grande abondance de tout.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au général Charpentier.

Wiazma, le 1 novembre 1812.

L'empereur ordonne, monsieur le général, que vous envoyiez un officier de votre état-major au maréchal Saint-Cyr et au duc de Bellune, pour leur faire connaître que l'armée qui est aujourd'hui, 1er novembre, à Wiazma, sera le 3 à Dorogobouje; que nous attendons avec impatience de leurs nouvelles; que sa majesté suppose que le duc de Bellune aura déjà pris l'offensive, et aura chassé l'ennemi de Polotzk. Vous enverrez également un officier au gouverneur de Mohilow pour lui faire connaître le mouvement de l'armée; vous ajouterez que ce mouvement de l'armée est volontaire; que c'est un mouvement de manœuvre pour être à cent lieues plus rapproch des armées qui forment nos ailes; que, depuis que nous avons quitté les environs de Moscou, nous n'avons plus de nouvelles de l'ennemi que par quelques cosaques. Donnez-lui l'ordre, de ma part, de faire diriger le plus de vivres qu'il pourra sur Smolensk.

Faites connaître aussi le mouvement de l'armée, et les motifs au commandant de Witepsk; prescrivez-lui de faire fabriquer beaucoup de pain, parce qu'une partie de l'armée doit s'approvisionner de cette place. Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre : renouvelez-lui de ma part cette disposition.

Faites connaître au gouverneur de Minsk que l'armée manœuvre pour se rapprocher de cent lieues

Digitized by Google

plus près de ses ailes, afin de se rapprocher de la Pologne et d'un pays ami. Envoyez-moi, pour demain au soir, ou le 3 au matin, à Dorogobouje, l'état de tous les magasins de subsistances, grains, farines, etc., artillerie attelée et non attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. Faites-moi connaître, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous pourriez avoir sur les mouvemens du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwarzenberg.

Napoléon au major-général.

Wiazma, le 2 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était guérie, et qu'il était dans le cas de reprendre du service; qu'en conséquence mon intention est qu'il retourne au deuxième corps pour en reprendre le commandement.

Mandez au duc de Bellune que j'apprends les événemens de Polotzk, et sa marche de ce côté; que j'espère qu'il aura repoussé Wittgenstein et repris Polotzk. Écrivez-lui en chiffres que l'armée est en marche, comme je l'en ai déjà instruit; que l'hiver était trop long pour le passer loin de mes flancs; qu'il est probable que je me porterai la droite sur la Duna, et la gauche sur le Boryathène, et que par-là nous nous trouverons en contact.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Mikalewka, le 6 novembre 1812.

Monsieur le duc de Bellune, je viens de mettre sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2 novembre, qui m'arrive à l'instant par l'estafette. Sa majesté ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le deuxième corps d'armée, vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre à cause de la supériorité de sa cavalerie légère pour couper nos communications. L'empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein, et le rejetiez au delà de la Duna; que vous repreniez Polotzk, et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive. L'empereur sera après-demain à Smolensk; annoncez-lui une victoire qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

Napoléon au major-général.

Mikalewka, le 7 novembre 1812.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2. L'armée étant à Smolensk demain, il est nécessaire que vous manœuvriez,

1° Pour jeter l'ennemi au delà de la Duna;

2° Pour vous maintenir toujours en communication avec l'empereur et l'armée. Vous en sentez l'importance et la nécessité.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Smolensk, le 9 novembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le duc de Bellune, je reçois votre lettre du 4 à Smolensk. Je l'ai mise sous les yeux de l'empereur. Sa majesté a vu avec peine que vous fussiez incertain de votre marche. Cette incertitude a déjà fait bien du mal. Je vous ai fait connaître par l'adjudant-commandant d'Albignac, que l'intention de l'empereur était que vous marchassiez droit à l'ennemi, dans la direction de Polotzk, et que vous le rejetassiez au delà de la Duna. La plus grande partie des troupes de Wittgenstein sont des milices qui n'ont point six semaines de détail. Sa majesté attend des nouvelles. Faites connaître qui occupe Beszenkowiczi et Ula. Vous n'avez pas un moment à perdre pour marcher à l'ennemi; cela est de la plus grande importance. Votre principale instruction était de défendre Wilna et Minsk, où sont les magasins de l'armée; cela est fort important. Voilà deux estafettes qui manquent à l'empereur, ce qui peut être le résultat du mouvement en arrière que vous avez fait sur Senno, et qui a découvert tout le pays à l'ennemi.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Monsieur le maréchal, l'adjudant-commandant d'Albignac vous a apporté les ordres de l'empe-

Digitized by Google

reur, en date du 7 novembre; un officier d'état-major du général Charpentier vous en a apporté le duplicata le 9. Votre aide-de-camp, le colonel Château, arrive à l'instant, et me remet votre lettre du 9. Sa majesté a vu avec plaisir les avantages que votre avant-garde a obtenus sur l'ennemi dans des affaires de poste, et sur votre rapport, elle a nommé le général Fournier, général de division. Cette marque des bontés de l'empereur le mettra à même d'en mériter de nouvelles dans la bataille qui va avoir lieu bien incessamment. Sa majesté va se porter, avec une partie de l'armée, sur Orsza; mais ce mouvement ne peut se faire que lentement. Il devient d'autant plus urgent que vous attaquiez Wittgenstein; si ce général a choisi un camp et une position avantageuse, où il soit difficile de livrer bataille, il vous est facile de manœuvrer de manière à lui couper sa retraite et ses communications sur la Duna. Vous devez partir du principe que Wittgenstein ne peut se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que vous avez, l'empereur ne doute pas du succès que vous obtiendrez; il doit être du plus grand résultat, s'il a lieu très-promptement, et que l'empereur puisse occuper Vitepsk, et prendre les quartiers d'hiver entre cette ville, Orsza et Mohilow, et le long de la Duna, sur Polotzk. Les quartiers d'hiver ainsi établis doivent nous donner la paix dans le courant de l'hiver, ou nous préparer des succès certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, vous tardez à attaquer Wittgenstein, le général Kutusoff aura le temps de se réunir à ce général, sur Vitepsk, et alors on ne pourra le déloger de

Digitized by Google

cette position que par une bataille générale, qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver; nous serions donc obligés de prendre des quartiers d'hiver, en laissant la Duna à l'ennemi et une partie de la Lithuanie; et dès lors, pour la campagne prochaine, l'ennemi se trouverait militairement mieux placé que nous. Vous sentez, M. le maréchal, les conséquences de ces dispositions.

Les grandes armées française et russe sont fatiguées : elles peuvent prendre des positions par des marches; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une grande bataille pour l'usurpation d'un poste. Votre armée, au contraire, monsieur le duc, et celle du général Wittgenstein, sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver : le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète pour vous, si vous obligez Wittgenstein à repasser la Duna, et qu'un corps français puisse occuper Vitepsk. Si votre corps est battu, ce qui n'est pas probable, par la formation du corps de Wittgenstein, composé en partie de recrues, alors sa majesté se résoudra à prendre des quartiers d'hiver en conséquence. Wittgenstein a tout à gagner à rester en position, et vous tout à perdre. Communiquez cette lettre au duc de Reggio, et concertez-vous ensemble pour livrer bataille, ce qui sera de la plus grande importance pour la suite des opérations. L'empereur, monsieur le duc, se confie dans votre attachement, dans votre zèle et dans vos talens, dans une circonstance où vos succès sur l'ennemi sont d'une si haute importance pour les quartiers d'hiver des armées et l'avantage des opérations de la campagne prochaine.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Smolensk, le 14 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que je me rends à Krasnoi; qu'il est nécessaire qu'il continue de faire l'arrière-garde; que le prince d'Eckmülh le soutiendra; qu'il doit rester dans la position où il est toute la journée d'aujourd'hui; que demain 15, il prendra la position du couvent et du faubourg, et que le 16, il fera sauter la ville en s'en allant, ou simplement prendra la position de la tête de pont pour ne faire sauter la ville que le 17, si tout n'était pas prêt; qu'il est nécessaire qu'il se concerte avec le prince d'Eckmülh; que je lui recommande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions soient détruites, et qu'on laisse le moins de traîneurs possible dans la place.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince d'Eckmülh.

Smolensk, le 14 novembre 1812, à sept heures du matin.

Monsieur le prince d'Eckmülh, l'intention de l'empereur est que vous souteniez le duc d'Elchingen dans la retraite d'arrière-garde qu'il fait. Le vice-roi, devant partir demain 15, pour se rendre à Krasnoi, vous verrez à faire relever et occuper les postes que vous jugerez convenables, et que le vice-roi sera dans le cas d'évacuer.

L'intention de l'empereur est que vous vous reployiez, avec votre corps d'armée et celui du duc d'Elchingen, sur Krasnoi, en faisant votre mou-

Digitized by Google

vement le 16 ou le 17. Le général Charpentier, avec sa garnison, composée de trois troisièmes bataillons polonais et d'un régiment de cavalerie, quittera la ville.

Avant de partir, vous ferez sauter les tours de l'enceinte de Smolensk, en faisant mettre le feu aux mines déjà préparées; vous veillerez à ce qu'on fasse brûler les munitions d'artillerie, et détruire les caissons et tout ce qu'on ne pourra pas emmener, ainsi que les fusils. Quant aux canons qu'on ne pourra par emmener, l'artillerie fera scier les tourillons, et les fera enterrer. Les généraux Chasseloup et Lariboisière resteront ici pour exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus.

Vous aurez soin, monsieur le maréchal, d'ordonner des patrouilles, pour qu'il ne reste ici aucun traîneur français. Vous prendrez aussi des mesures pour ne laisser dans les hôpitaux que le moins de malades possible.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Abrantès.

Liady, le 17 novembre 1812, à huit heures du soir.

Monsieur le duc d'Abrantès, vous devez continuer votre mouvement pour aller coucher demain à Dubrowna, d'où vous m'enverrez un officier au point où couchera l'empereur entre Liady et Dubrowna, afin que je puisse vous expédier des ordres; mais cependant, si vous n'en recevez pas, vous devez après-demain matin, continuer votre marche sur Orsza; là, vous prendrez position, vous ferez bien garder le pont, vous concourrez à

Digitized by Google

établir le plus grand ordre dans la ville, vous ferez distribuer des rations à votre corps d'armée d'une manière régulière aux présens sous les armes ; vous ferez retenir à Dubrowna et à Orsza les hommes isolés; vous les ferez classer par corps d'armée, vous empêcherez toute espèce de pillage et tous les excès que commettent les hommes isolés; vous leur ferez faire des distributions en règle, et s'il y en a qui pillent et se conduisent mal, traduisez-les à une commission militaire pour être fusillés : c'est le cas de faire des exemples. Nous arrivons sur la ligne où l'armée va s'arrêter et se refaire, il faut donc économiser les subsistances et les ressources. Le général d'Alorma et le général Jomini sont à Orsza; ils ont des ordres conformes à ceux que je vous donne ci-dessus. Veillez vous-même, monsieur le duc, à leur exécution ; c'est ce que l'empereur vous recommande particulièrement.

Napoléon au major-général.

Dubrowna, le 18 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orsza; faites-lui connaître que j'ai ordonné au deuxième corps avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de se porter en toute hâte et en ligne droite sur Borisow, pour assurer ce poste important, et de là marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place, et observera ce que fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'envoyer des agens du pays au duc de Bassano et

Digitized by Google

au prince de Schwarzenberg, et d'avoir soin de vous écrire fréquemment.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Dubrowna, le 19 novembre 1812, à trois heures du matin.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, par l'aide-de-camp du duc de Reggio, le duplicata des ordres que je vous ai adressés hier par votre aide-de-camp.

L'empereur arrive à Orsza aujourd'hui à midi. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Wilna et d'Orsza que l'armée ennemie. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et de faire croire au contraire que l'empereur se porte sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de sa majesté est de se porter sur Minsk; et quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina. Il serait donc possible que vous reçussiez l'ordre de vous porter sur Bérésina; de couvrir par-là la route de Wilna, et de vous trouver réuni en communication avec le sixième corps. Étudiez ce mouvement, et faites-moi connaître vos observations.

Aussitôt que vous m'aurez instruit de la situation de l'artillerie que vous pourrez céder aux autres corps, je vous enverrai des ordres pour le point vers lequel elle peut être dirigée. J'avais chargé le général Nanzouty de vous remettre un chiffre; je pense qu'il l'aura laissé au duc de Bassano, qui qui vous l'aura peut-être envoyé; faites-moi connaître si vous l'avez reçu, afin de pouvoir écrire

Digitized by Google

dans les lettres quelques mots en chiffres, qui empêchent que ces lettres ne soient utiles à l'ennemi, dans le cas où elles tomberaient entre ses mains. Cette mesure est indispensable, attendu la grande quantité de cosaques qui vont se trouver partout.

Le prince de Neufchâtel au duc de Reggio.

Au quartier-général près de Kokhanow, le 22 novembre 1812, à deux heures et demie du matin.

Je reçois, monsieur le duc, votre lettre du 21; sa majesté voit avec plaisir que vous serez aujourd'hui à Borisow; l'empereur espère que le gouverneur-général de Minsk aura senti la nécessité de garder la tête de pont qui assure le passage. Le général Dombrowski, ayant dû arriver le 20 avec une partie de sa division, doit avoir mis ce point important à l'abri de toute insulte.

Si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont, et qu'il ait brûlé le pont, de manière qu'on ne puisse passer, ce serait un grand malheur, et le général Dombrowski serait bien coupable de la mauvaise direction qu'il a donnée à sa division. Il serait nécessaire que vous vissiez sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérésina quelque part, et dans le cas où cela serait difficile, il faudrait se disposer à marcher sur Lepel. Mais l'empereur espère que le gouverneur de Minsk n'aura pas rendu la tête de pont à la cavalerie, et que le général Dombrowski aura pu arriver, et successivement votre corps. Laissez des officiers en arrière, échelonnés, afin que la principale nouvelle de Borisow puisse nous arriver très-promptement.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Bobr, le 23 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, qui doit être ce soir à Kolopeniczi, pour lui faire connaître que je suis à Bobr, que le duc de Reggio est sur Borisow, qu'il est important qu'il fasse couper la route de Lepel, comme il se le proposait, du côté de Baran, afin de d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur le duc de Reggio, et que s'il y portait quelque chose, il doit l'attaquer vigoureusement; que j'espère qu'il m'aura écrit, et que je recevrai ce soir un de ses officiers; qu'il est probable que je partirai demain pour Borisow; qu'aussitôt que j'aurai reçu l'officier qu'il n'aura pas manqué de m'envoyer, je lui écrirai de nouveau que notre arrière-garde est à Toloczin.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Bobr, le 23 novembre 1812, à quatre heures du soir.

L'empereur, monsieur le maréchal, vient d'arriver à Bobr. Le duc de Reggio est sur Borisow; il est important que vous fassiez couper la route de Lepel, comme vous vous proposiez de le faire, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur Oudinot; s'il y portait quelque chose, vous devez l'attaquer vigoureusement. Sa majesté espère que vous aurez écrit, et qu'elle recevra ce soir un de vos officiers. Il est probable que l'empereur partira demain pour Borisow. Aussitôt que nous aurons reçu l'officier que vous n'aurez sûre-

Digitized by Google

ment pas manqué de nous envoyer, je vous écrirai, et vous ferai connaître de nouveau les intentions de sa majesté. Notre arrière-garde est à Toloczin.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au lieutenant-général baron Eblé.

Bobr, le 24 septembre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Monsieur le général Eblé, l'empereur ordonne que vous partiez avant six heures du matin, pour vous rendre en toute diligence au quartier-général du duc de Reggio, à Borisow, et travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérésina pour le passage de l'armée; vous vous diviserez en deux. Si tout votre monde ne peut pas aller assez promptement, vous prendrez avec vous tout ce qui peut le mieux marcher, de manière à ce que vous arriviez dans la nuit, et que vous soyez au travail demain à la pointe du jour, et que l'autre partie puisse être au travail demain avant midi. Ayez soin de laisser en route des ateliers pour réparer les ponts et les plus mauvais passages. Je donne le même ordre au général Chasseloup; vous vous entendrez avec lui et avec M. le duc de Reggio, pour les travaux à faire sur la Bérésina, où il est indispensable que l'armée puisse passer au plus tard demain.

Le maréchal duc de Reggio au prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général.

Borisow, le 24 novembre 1812, à cinq heures et demie du matin.

Monseigneur, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à votre altesse sérénissime, j'ai envoyé reconnaître le gué de Studianka, qui était occupé

Digitized by Google

par l'ennemi, ainsi qu'elle le verra par le rapport du général Corbineau.

Il existe encore deux passages, l'un à Stakow, à un mille au-dessus, l'autre à Ukholoda, à deux milles au-dessous de Borisow. Les mouvemens qu'on a remarqués hier au soir sur les deux flancs de l'ennemi, avaient pour objet l'occupation de ces passages qui tous sont gardés.

Il a été impossible de faire pendant la nuit des reconnaissances assez exactes pour s'assurer quel est le point le plus favorable pour jeter un pont; je me propose de faire aujourd'hui des démonstrations sur les trois points indiqués ci-dessus, de tenter le passage, et de jeter mon pont dans la nuit sur celui que j'aurai choisi.

J'ai vingt mille hommes devant moi, qui se porteront sans doute sur le point où je chercherai à effectuer mon passage; je n'ose donc garantir le succès de cette entreprise, quoique résolu à tout tenter pour la faire réussir.

D'après les renseignemens qu'on a recueillis ici, il paraît que les Russes sont persuadés que l'empereur veut y passer la Bérésina ; qu'hier l'avant-garde de Langeron était arrivée, et qu'on annonçait aussi l'arrivée de l'amiral Titchakoff ; que Wittgenstein a fait annoncer sa prochaine jonction ; que le prince de Schwarzenberg suit d'assez près le général Muller, qui commande les trois divisions que l'ennemi a laissées devant lui ; que cette poursuite inquiète les Russes. On ajoute enfin que les troupes qui avaient d'abord été dirigées sur Wilna ont été rappelées.

Je suis, avec un respectueux dévouement, monseigneur, de votre altesse sérénissime, etc.

Digitized by Google

Le maréchal duc de Reggio au prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général.

Borisow, le 24 novembre 1812, à une heure après midi.

Monseigneur, je me suis décidé pour le point de Studianka, où je compte effectuer mon passage dans la nuit suivante, et demain matin je fais faire des démonstrations à Ukholoda et Stakow; l'ennemi ne les néglige pas de son côté; ses troupes sont devant nous dans un mouvement continuel. Il a même eu l'air de faire apporter des matériaux pour rétablir le pont de Borisow; mais celui de ses mouvemens qui paraît être le plus prononcé, c'est celui qui se fait par sa droite dans la direction de Bérésino. Je le fais suivre et ne le perds pas de vue; mais nous pensons tous ici que ce mouvement fait sous nos yeux avec affectation cache quelque autre projet, et qu'il est toujours convenable d'en donner avis à votre altesse.

Quoi qu'il en soit, j'espère être demain sur l'autre rive, et je compte y tenir assez pour assurer le passage de ce que sa majesté jugera à propos de faire passer à ma suite; il n'est pourtant pas permis de douter que Wittgenstein et Steinheil, qui ont l'éveil, ne fassent tous leurs efforts pour nous contrarier. J'ai envoyé des officiers au duc de Bellune pour en avoir des nouvelles et l'informer de mes opérations; je n'en ai point encore obtenu de réponse. Je viens encore de lui envoyer un parti sur Baran pour lui faire connaître la marche que je me propose d'exécuter cette nuit.

Digitized by Google

Le maréchal duc de Reggio au prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général.

Borisow, le 24 novembre 1812, à cinq heures moins un quart du soir.

Monseigneur, votre altesse sérénissime verra, par le rapport ci-joint de M. le général Aubry, qui revenait de Studianka au moment où j'ai reçu la dernière dépêche, que le passage est loin d'être assuré; l'ennemi paraît ne point prendre le change, et il est certain que ce sont maintenant les troupes de Steinheil, venues par Bérésino, qui sont devant ce gué; ceci explique le mouvement vers sa droite que l'ennemi a fait aujourd'hui. Un paysan qui avait hier servi de guide à une colonne d'environ six mille Russes qui s'étaient portés vers leur gauche, et qui s'est échappé d'entre leurs mains, a déclaré que cette colonne avait fait aujourd'hui un mouvement inverse; mais malgré les obstacles que présente le passage de Studianka, je pense que nous parviendrions à les surmonter si j'étais promptement soutenu, car en peu d'heures je puis me trouver entre deux corps ennemis. J'avais ordonné mon mouvement, et il devait commencer à six heures; mais ceci me paraît d'une conséquence trop sérieuse pour ne pas différer et attendre les ordres de sa majesté, d'autant surtout qu'ils peuvent m'arriver encore à temps pour qu'il s'opère dans la nuit, puisque nous n'avons que trois lieues d'ici au point de passage.

Je joins à cette lettre un croquis de la reconnaissance qui a été faite à Ukholoda, village situé sur la route de Bérésino, à deux milles d'ici, et que j'ai occupé jusqu'à présent.

Digitized by Google

J'ai fait reconnaître par un parti le gué de Wéselowo, et on l'a trouvé également gardé par de la cavalerie et de l'infanterie; ce gué n'est qu'à une lieue au-dessus de celui de Studianka.

je suis, etc., etc.

Napoléon au major-général.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à une heure du matin.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ votre aide-de-camp Flahaut au duc de Reggio; qu'il y arrive le plus tôt possible, et lui remette la lettre suivante:

« Par votre lettre du 24, à cinq heures du soir, » vous me faites connaître que vous croyez avoir » besoin d'être soutenu pour opérer le passage de » la rivière. Le duc de Trévise sera aujourd'hui » à Borisow de bonne heure avec deux divisions » de la garde. Le duc de Bellune a eu hier 24 un » combat qui, à en juger par la canonnade, a » dû durer quelque temps entre Kolopenicsi et » Baran. Vous aurez sans doute fait préparer des » chevalets au moins pour deux ou trois ponts. » Le général Eblé doit être arrivé à Borisow; » si vous n'avez pas passé cette nuit, il devient » très-urgent, dans les circonstances actuelles, » de passer aujourd'hui. »

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à cinq heures du matin.

J'ai mis votre lettre du 24 sous les yeux de l'empereur. Vous ne parlez pas de la forte canon-

Digitized by Google

nade qui a commencé hier à trois heures et demie; vous ne faites pas connaître non plus si vous avez vu de l'infanterie. Votre principal but, M. le duc, est d'empêcher le général Wittgenstein d'atteindre Oudinot, et il vous avait toujours été ordonné d'arriver rapidement sur Baran, afin de couper la route de Lepel; vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steinheil s'est déjà joint à l'armée de Tormassoff, et a suspendu notre mouvement du passage de la Bérésina, qu'il est cependant si important, dans la situation où nous nous trouvons, d'opérer promptement. Vous avez, dites-vous, deux divisions qui sont à quinze werstes de Kostritza; portez-vous avec elles en toute diligence, de manière à arriver de bonne heure à Kostritza; éclairez tout ce qui se passe depuis Kostritza jusqu'à Baran; attaquez vigoureusement tout ce qui se présentera; mettez-vous en communication avec Oudinot, qui est à Borisow, où l'empereur va de même se porter. Il est nécessaire que vous envoyiez beaucoup d'officiers, afin de faire connaître plusieurs fois par jour votre position, et que vous puissiez, dans la nuit du 25 au 26, passer la Bérésina sur les ponts qui vont y être jetés, avec le duc de Reggio, la garde impériale et votre corps d'armée, ce passage ne pouvant plus être différé. Votre arrière-garde, étant plus éloignée, pourra continuer à couvrir l'armée, dont l'arrière-garde part aujourd'hui de Bobr, pour se porter à Nacza, et venir à marche forcée au pont; aussitôt que le passage sera ouvert, si le général Fournier rencontre des forces inférieures aux siennes, il doit les attaquer.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.

A une lieue de Borisow, le 25 novembre 1812, à deux heures après midi.

Je reçois votre lettre du 25, à dix heures du matin. L'empereur est étonné que vous ayez ôté l'arrière-garde qui couvrait la route de Bobr à Nacza, et que vous ayez entièrement abandonné la route de Lepel à Borisow. Puisque vous êtes sur la route de Losnitza, cela est sans aucun remède; ce surcroît d'encombrement nuira beaucoup à votre troupe. Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne l'avoir pas bien rossé. S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec votre arrière-garde et l'une de vos divisions. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour arriver à Borisow et de là au point de passage.

Il serait très-dangereux d'évacuer Ratuliczi si l'ennemi est en présence; dans ce cas vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre; si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont à Krupki. L'empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre, et que vous n'avez jamais su en profiter. Je vous réitère l'ordre de l'empereur, qui est que vous attaquiez l'ennemi s'il est en vue de vous; cela est de la plus grande importance, s'il est en position de s'intercaler dans nos colonnes. Le quartier-général de l'empereur est à Borisow ce soir. Le passage de la rivière doit s'effectuer demain matin.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Studianka, le 27 novembre 1812, à minuit et demi.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal duc d'Elchingen de passer la rivière avec tous les Polonais, ce qu'il a réuni du troisième corps et la division Claparède, qui va arriver à la pointe du jour et que je mets sous ses ordres, et avec ces troupes, de soutenir le maréchal duc de Reggio, s'il était attaqué ce matin.

Aussitôt que le duc de Bellune sera arrivé, il se portera également pour soutenir le duc de Reggio. Enfin le duc de Trévise, avec la jeune garde, passera la rivière pour soutenir également le duc de Reggio. Je voudrais retarder ce dernier mouvement jusqu'à ce que les troupes du vice-roi fussent arrivées ici, dans la crainte qu'il ne vienne à paraître des troupes de Wittgenstein sur cette rive.

Napoléon au major-général.

Zaniwhi, le 28 novembre 1812, à neuf heures du matin.

Mon cousin, donnez ordre au général de Wrede, qui est à Dokszitzi, de se rendre à Wileika, d'y réunir des vivres, d'assurer les ponts, d'envoyer des partis sur la route d'Ilia et sur la vieille route de Minsk, et de communiquer à Smorgoni avec l'adjudant-commandant d'Albignac. Cette lettre sera portée par l'homme qu'a envoyé le général de Wrede (l'adresser au général Krazinski). Si elle est remise en quinze heures de temps il y aura une récompense de cinquante napoléons qui seront donnés aussitôt qu'il viendra nous l'apprendre.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au vice-roi d'Italie.

Selitzka, le 3 décembre 1812, à une heure et demie du matin.

Monseigneur, l'empereur ordonne que vous envoyiez un officier polonais à Dolbinow et à Dokszitzi à la rencontre du général de Wrede, pour lui faire connaître qu'hier, 1er décembre, le général Wittgenstein était à Pleszeniczi; que le 3 nous serons à Malodeczno, qu'on lui a déjà envoyé plusieurs fois l'ordre de se rendre sur Wileika, afin se trouver sur notre gauche.

Aussitôt que votre altesse aura communiqué avec l'adjudant commandant d'Albignac, l'empereur désire que vous lui fassiez connaître la situation des troupes qu'a cet adjudant-commandant, et que vous lui donniez l'ordre de nous faire passer, sous une forte escorte, les vingt estafettes qu'il doit avoir avec lui. Vous lui recommanderez de mettre des troupes à tous les postes pour que les maraudeurs ne les désorganisent pas, et que le service des estafettes et des communications puisse être rapide avec Wilna et Paris.

L'empereur désire également que votre altesse fasse connaître si l'on pourrait s'arrêter un instant sur la ligne de la Wilia qui revient sur Wiezyn et Radoszkowiczi; si l'adjudant commandant a avec lui des convois de vivres; on sait qu'il y en a en route de Wilna.

Pendant ces jours de repos on ferait filer les blessés, les hommes à pied de cavalerie et les bagages

Digitized by Google

inutiles de l'armée; mais tout cela doit être subordonné à la possibilité d'avoir des vivres.

L'empereur me charge de demander à votre altesse combien de monde elle a rallié, et si elle a rétabli un commencement d'organisation dans ses régimens.

Je vous envoie un ordre pour le général Hogendorp, gouverneur-général de la Lithuanie, et un pour le général Bourcier. Je prie votre altesse d'expédier un officier en poste pour les leur porter. Vous lui ordonnerez de faire la plus grande diligence.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au vice-roi d'Italie.

Selitzka, le 2 décembre 1812, à deux heures du matin.

Monseigneur, j'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre datée en route de Malodeczno, le 2. L'intention de l'empereur est que votre altesse envoie une bonne avant-garde sur la route de Minsk, afin de savoir ce qui se passe de ce côté, et si l'on a des nouvelles de l'ennemi. L'empereur espère, à son arrivée à Malodeczno, y trouver des estafettes.

Sa majesté ordonne que votre altesse dirige sur Wilna, sous l'escorte que fourniront les troupes de l'adjudant-commandant d'Albignac, ses gros bagages, le trésor, toutes les voitures ou charrettes qui portent des blessés ou malades.

Votre altesse donnera également l'ordre au duc d'Abrantès de réunir et de partir avec tous les hommes de la cavalerie démontés pour se diriger

Digitized by Google

par journées d'étapes par la route la plus directe de Malodeczno sur Merecz, sans passer par Wilna.

Quant aux Polonais, l'empereur ordonne que vous les fassiez également partir de Malodeczno pour se diriger directement sur Olita sans passer par Wilna.

Envoyez des agens à Minsk pour avoir des nouvelles. En résumé, débarrassez-vous sur Wilna des bagages et des blessés, et sur le dépôt de Merecz de tous les hommes démontés; enfin sur Olita de tous les Polonais.

Vous cantonnerez vos troupes dans les environs de Malodeczno; le prince d'Eckmülh y cantonnera aussi les siennes, afin de se rallier et de prendre un moment de repos.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au général comte de Wrede.

Selitska, le 3 décembre 1812, à une heure du matin.

Monsieur le général de Wrede, je reçois votre lettre du 2. Le quartier-général sera ce soir à Malodeczno; il se repliera successivement jusqu'à l'endroit où l'on pourra faire des distributions régulières. L'armée souffre de ses longues privations.

Envoyez-moi l'état de situation de vos troupes et de votre artillerie. Si vous pouvez nous envoyer des vivres, pain, bestiaux, sur un des points de la route, ce serait le plus grand service que vous puissiez nous rendre. Nous avons un grand nombre d'hommes à pied; faites-moi connaître de quelle arme sont les chevaux non montés que vous avez. Faites évacuer vos parcs, vos hôpitaux et

Digitized by Google

vos vivres sur Wilna, ainsi que vos parcs de bestiaux et vos magasins. Faites-moi connaître le lieu où se trouvent les troupes bavaroises et les dix mille recrues parties il y a plusieurs mois de Munich, afin qu'il soit pris des mesures pour rallier tout cela sur un point central.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à l'adjudant commandant d'Albignac.

Malodeczno, le 3 décembre 1812, à trois heures du matin.

Monsieur l'adjudant commandant d'Albignac, l'empereur ne trouve pas votre correspondance assez claire; vous ne m'envoyez pas l'état de la composition des convois que vous escortez; vous ne faites pas connaître sur quelle espèce de voiture; je ne peux donc vous donner des ordres. Faites retourner sur Wilna tous les effets d'habillement : on les distribuera dans cette ville. Envoyez à notre rencontre à la poste, à demi-chemin, sur la grande route à Markowo, des vivres pour les distribuer à l'armée à son passage. Faites que les magasins de Smorgoni et d'Osmiana soient approvisionnés. Faites diriger les bœufs sur Wilna, afin qu'ils ne soient pas compromis et pris par les cosaques, hormis ce qui est nécessaire pour nourrir l'armée pendant deux ou trois jours.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au comte Kreptowicz.

Malodeczno, le 4 décembre 1812, à quatre heures du matin.

L'empereur ordonne, monsieur le comte, que vous preniez des mesures pour envoyer au duc de

Digitized by Google

Bellune, des magasins de Smorgoni, dix mille rations de biscuit, et autant pour les troupes du duc d'Elchingen, qui commande les deuxième et troisième corps d'armée. L'intention de sa majesté est que vous envoyiez aussi à chacun de ces maréchaux vingt mille rations de viande et dix mille rations d'eau-de-vie. Faites en sorte que ces vivres arrivent le plus tôt possible, et, si l'on peut, demain, parce que, du lieu où ces vivres seront reçus, s'arrêtera le mouvement rétrogade.

On mande de Wilna qu'il y a à Smorgoni soixante mille rations de biscuit; vingt mille seront distribuées ainsi qu'il est dit ci-dessus; trente mille seront données à la garde, qui enverra en prendre possession aujourd'hui; cinq mille seront données au prince d'Eckmülh, et autant au vice-roi; le double de rations de viande sur pied, et la même quantité d'eau-de-vie sera remise à chacun de ces corps. Il y a à Smorgoni trois cent cinquante mille rations de farine, et l'on assure que le gouvernement de Lithuanie a pris des mesures pour qu'une grande quantité de pain y soit préparée. Si tous ces détails sont vrais, et que les magasins d'Oszmiana soient aussi bien fournis, on ralliera là l'armée, pour lui donner de la viande, du pain et de l'eau-de-vie, d'une manière régulière. Il est donc nécessaire, monsieur le comte, que vous fassiez connaître à l'empereur, le plus tôt possible, les ressources réelles qu'offrent les magasins de Smorgoni et d'Oszmiana, et que vous m'en rendiez compte.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au lieutenant-général comte Hogendorp, gouverneur de la Lithuanie.

Miedniki, le 7 décembre 1812, à sept heures du soir.

Monsieur le général Hogendorp, je vous préviens que la garde impériale arrivera demain à Wilna; sa majesté désirerait qu'elle pût prendre des cantonnemens dans le faubourg d'Oszmiana; la cavalerie de la garde arrivera aussi demain, et prendra des cantonnemens provisoires dans les emplacemens qu'elle a déjà occupés. Les corps du vice-roi et celui du prince d'Eckmülh s'arrêteront pour la journée de demain à Rukoni. Nous espérons que vous avez pris des mesures pour qu'on prenne aux traîneurs et isolés tous leurs cognats; qu'ils soient conduits directement dans les couvens ou emplacemens que vous aurez choisis, pour les réunir par corps d'armée. Il faut beaucoup de patrouilles en ville, afin de n'y souffrir aucun soldat isolé. Nous désirerions avoir un état des villages qui se trouvent à deux lieues autour de Wilna, et qui offrent des ressources pour y mettre des troupes. Le roi pense que vous ne perdez pas un instant pour faire évacuer nos malades et tous les embarras de l'administration. Il faut faire partir les six millions qui sont à Wilna, en diriger deux sur Varsovie, et quatre sur Kœnigsberg. Quant aux hommes démontés des troupes à cheval, il faut les réunir dans un même local, et les faire partir par troupes de cinq cents hommes pour Kowno et Varsovie. Le général Bourcier fera con-

Digitized by Google

naître le nombre d'hommes et de quelle arme il faut diriger sur chacun de ces points. Je vous ai déjà écrit de faire partir également toutes les remontes de Wilna pour Kœnigsberg. Beaucoup de soldats vont demander à entrer dans les hôpitaux. Il faudrait tâcher de les diriger au fur et à mesure sur Kowno. La quantité de cognats et de petites charrettes que l'on enlevera aux soldats en entrant en ville, fourniront plus de moyens qu'il n'en faut pour évacuer nos malades. Prépares-moi des états de situation exacts et détaillés de tout ce qui se trouve à Wilna.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au général comte de Wrede.

Wilna, le 8 décembre 1812, à cinq heures du soir.

L'intention de sa majesté, M. le général comte de Wrede, est que vous quittiez votre position de Slob-Chomska pour vous rendre à Rukoni, où vous recevrez des ordres du duc d'Elchingen, à qui sa majesté confie le commandement de l'arrière-garde. Le duc d'Elchingen, avec les troupes des deuxième et troisième corps, vous soutiendra. Il est important que vous soyez rendu le plus tôt possible à Rukoni : arrivé là, c'est votre excellence qui se trouvera faire notre arrière-garde. Si nous avons des traîneurs vous les protégerez et vous aurez grand soin de vous faire éclairer, aussi loin que possible, sur votre droite et sur votre gauche. Les troupes du duc d'Elchingen, qui doivent vous soutenir, seront en position à Niesmicza : elles sont chargées de couvrir et d'éclairer la route de Rudomin. Le

Digitized by Google

vice-roi et le prince d'Eckmülh couchent ce soir à Rukoni, et en partiront demain matin; le corps du duc de Bellune est aujourd'hui à Miedniki, et doit également se replier demain sur Wilna, en vous laissant le soin de l'arrière-garde. Sa majesté compte sur vos talens et sur votre zèle dans cette circonstance, où vous êtes à même de rendre de grands service à l'armée.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

Wilna, le 8 décembre, à six heures du soir.

M. le duc d'Elchingen, sa majesté juge convenable de vous confier ce soir même le commandement de l'arrière-garde de l'armée. Vous aurez sous vos ordres les deuxième et troisième corps d'armée et la division Loison, qui s'y trouve déjà, et en outre le corps bavarois de sept à huit mille hommes commandé par le général de Wrede. Je donne ordre à ce général de partir sur-le-champ de sa position de Slop-Chomska, pour se rendre à Rukoni. Je joins ici copie des instructions que je lui donne. Je prescris au duc de Bellune de ne point quitter la position de Rukoni que le général de Wrede ne soit arrivé; avec le reste de vos troupes, vous prendrez la position de Niesmicza, et vous couvrirez la route de Rudomin.

Vous voudrez bien, M. le maréchal, donner au général de Wrede toutes les instructions que vous jugerez nécessaires. Vous sentez, M. le duc, que le salut de l'armée est dans vos mains; sa majesté vous porte toute confiance, et vous prie de lui

Digitized by Google

faire connaître les nouvelles que l'avant-garde pourra avoir de l'ennemi sur les différentes directions. On va s'occuper de rallier les premier, quatrième et neuvième corps, ainsi que la garde, pour vous soutenir s'il était nécessaire.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

Wilna, le 9 décembre 1812.

M. le duc d'Elchingen, le général de Wrede ayant été forcé dans ses positions, et se trouvant aux portes de la ville, et la division Gratien (1) ne vous ayant point donné le moyen de le soutenir et de repousser l'ennemi, le roi a porté son quartier-général à la barrière de la porte Kowno, où il a réuni la garde. L'intention de sa majesté est de se mettre en marche demain à quatre heures du matin, avec la garde impériale, pour arriver, le plus promptement possible, à Kowno, rallier, autant que possible, les fuyards et les militaires isolés, et y prendre position.

L'intention du roi est que vous continuiez à faire l'arrière-garde, et à protéger la retraite avec la division de Wrede, la division Loison et tout ce que vous pourrez rallier à ces troupes. Faites évacuer autant que possible, cette nuit, l'artillerie et tout ce que l'on pourra, notamment le trésor. L'intention de sa majesté est que l'on abandonne quelques caissons pour atteler les voitures du trésor. Je donne

(1) Le général de brigade baron Gratien avait remplacé le général Loison, tombé malade.

Digitized by Google

l'ordre au général Eblé de faire sauter les caissons que nous sommes obligés d'abandonner dans l'arsenal, et de faire détruire cette nuit les fusils. Dans la circonstance présente, le roi ne peut que marcher, le plus vite possible, sur Kowno.

Sa majesté vous laisse le maître de marcher, selon que les circonstances l'exigeront, en faisant pour le mieux dans cette occurrence pénible, où les froids rigoureux ont achevé de désorganiser l'armée. Il faut brûler, autant que possible, ce que nous ne pourrons pas emmener. Prévenez le général Hogendorp, pour qu'il ne quitte la ville qu'en même temps que vous. Le roi vous autorise à écrire en partant, au général commandant les troupes russes, pour recommander nos malades.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au comte Daru.

Wilna, le 9 décembre 1812.

M. le comte Daru, le roi a transporté son quartier-général à la barrière de Kowno. Le duc d'Elchingen fait la retraite, et partira demain le plus tard qu'il pourra. Faites partir, dans la nuit, le trésor. J'ai autorisé le général Éblé à donner des chevaux d'artillerie, s'il est nécessaire. Il faut tout faire pour le sauver; qu'il vienne cette nuit au quartier-général, à la barrière de Kowno, où nous le ferons escorter.

Faites distribuer, sans formes lentes d'administration et avec abondance, des vivres et des effets d'habillement à tous ceux qui en demanderont, puisque la position de l'ennemi ne nous permet pas d'espérer de tenir demain toute la journée à

Digitized by Google

Wilna. Rejoignez cette nuit le quartier-général, et mettez tout en mouvement pour évacuer sur Kowno ce qui sera possible.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au prince de Schwarzenberg.

Wilna, le 9 décembre 1812.

Monsieur le prince de Schwarzenberg, l'armée est en ce moment à Wilna; mais tout porte à penser que sa majesté va se déterminer à lui faire repasser le Niémen pour prendre ses quartiers d'hiver sur ce fleuve : ce mouvement exige que vous manœuvriez en conséquence avec votre corps et celui de Reynier, afin de vous mettre en harmonie avec nous dans la nouvelle ligne que nous prendrons sur la rive gauche du Niémen. L'intention de l'empereur ayant été que votre corps et celui du général Reynier couvrissent le duché de Varsovie, sa majesté me charge de vous mander de manœuvrer sur Bialistock; mais sa majesté me charge en même temps de vous faire connaître que votre mouvement doit se faire le plus lentement possible, à moins d'y être forcé par ceux de l'ennemi.

L'armée va se porter sur Kowno, qu'elle conservera comme tête de pont; c'est sur ce point que vous devrez nous faire parvenir vos rapports : donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible.

Digitized by Google

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Tarente.

Wilna, le 9 décembre 1812.

Monsieur le duc de Tarente, l'armée est en ce moment à Wilna et environs. L'intention de sa majesté est donc que vous vous rapprochiez de notre nouvelle ligne d'opérations, en vous rapprochant de Tilsit, afin de couvrir Kœnigsberg et Dantzig. Mais sa majesté me charge en même temps de vous faire connaître que votre mouvement doit se faire le plus lentement possible, à moins d'y être forcé par ceux de l'ennemi.

L'armée va se porter sur Kowno, qu'elle conservera comme tête de pont. C'est sur ce point que vous devrez nous faire parvenir vos rapports. Donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc d'Elchingen.

Kowno, le 12 décembre 1812, à midi.

Monsieur le maréchal, le roi a reçu le rapport verbal que vous lui avez fait faire. Sa majesté a appris avec peine que l'ennemi vous serre de si près. Je viens de vous envoyer six pièces d'artillerie de la division Loison; nous espérons que vous tiendrez aujourd'hui au défilé de Rumsziki: vous sentez combien il est important de ne pas nous laisser acculer ici, où nous avons des magasins immenses. Dans les circonstances actuelles, le

Digitized by Google

roi a pensé que la première chose à faire était de faire évacuer tout ce qui était dans Kowno et d'y employer la journée d'aujourd'hui et celle de demain; nous avons ici une tête de pont, ou espèce de camp retranché armé de douze pièces d'artillerie, ouvrage dans lequel on peut tenir jusqu'à ce qu'il paraisse de l'infanterie ennemie en force supérieure. Le roi a ordonné à la cavalerie démontée, à toute la garde impériale, infanterie et cavalerie, aux premier et quatrième corps, de prendre ici des vivres pour huit jours, et de passer sur la rive gauche du Niémen. Douze pièces d'artillerie attelées qui étaient dans la place ont été mises sur les hauteurs de la rive gauche. L'intention de sa majesté est que tout ce qui appartient aux deuxième et troisième corps, ce qui comprend la division Loison et la légion de la Vistule qui font partie du troisième corps, restent dans Kowno pour défendre l'approche de la tête de pont, et enfin la place où il y a de l'artillerie, beaucoup de munitions, de vivres et d'effets d'habillement. Le quartier-général du roi sera vraisemblablement demain sur la rive gauche avec les troupes de la garde et celles des premier et quatrième corps.

Le roi pense que dans cette position on pourra donner une leçon aux cosaques s'ils nous serrent de trop près; au surplus, sa majesté attend vos rapports avant de prendre un parti définitif. La division Loison va trouver ici ce qui lui manque: ainsi cela nous formera un corps d'infanterie respectable.

Digitized by Google

Napoléon au major-général.

Moscou, le 25 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au général Baraguay-d'Hilliers que je donne l'ordre à l'intendant-général, pour qu'il envoie deux cent mille francs en roubles (à raison d'un rouble en papier pour un franc), sur toute la ligne de Mojaïsk, Gjatz, Wiazma, Dorogobouje et Smolensk, et j'autorise à passer des marchés pour tous les lieux de passage, en farine et viande, pour le service de la route; que je ne vois pas qu'il ait encore rien fait pour organiser le gouvernement de Smolensk.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUX VÉTÉRANS
DE LA
GRANDE ARMÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

E.P.O.
2 8 NOV. 1968

Digitized by Google